This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MICHEL STROGOFF

PAR

JULES VERNE

ABRIDGED AND EDITED WITH NOTES

BY

EDWIN SEELYE LEWIS, PH.D.

PRINCETON UNIVERSITY

NEW YORK

HENRY HOLT AND COMPANY

1893

T
O
462

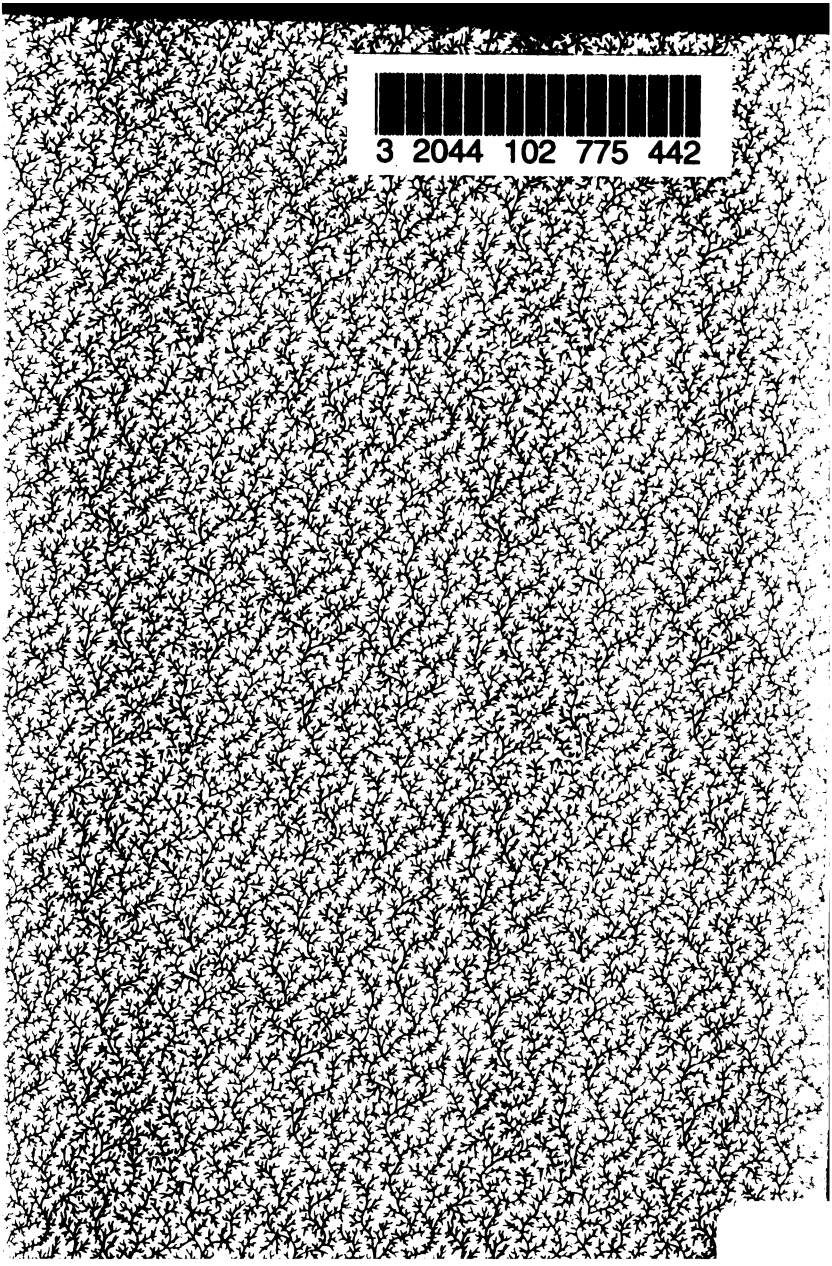
Harvard College
Library

THE GIFT OF

CHARLES HALL GRANDGENT

CLASS OF 1883

PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES
EMERITUS


3 2044 102 775 442

JULES VERNE.

MICHEL STROGOFF

PREMIÈRE PARTIE

UNE FÊTE AU PALAIS-NEUF—RUSSES ET TARTARES

[During a brilliant gathering at the Palais-Neuf, in Moscow, the Czar receives a telegram from Tomsk, to the effect that the wire is cut beyond that city. The Grand Duke, his brother, is at Irkoutsk, and, unable thus to receive news from Russia, is unaware that a Russian officer, Ivan Ogareff, has turned traitor and may be even now commanding the Tartars, who are making a successful invasion into Siberia, with the object of seizing Irkoutsk, the capital. A trusty messenger is therefore needed to convey to him the news of this treason, and especially because the Grand Duke's danger is so much the greater since Ivan Ogareff has a personal grudge against him. The Czar commands General Kissoff to look for such a messenger.]

MICHEL STROGOFF

La porte du cabinet impérial s'ouvrit[42] bientôt, et l'huissier annonça le général Kissoff.

" Ce courrier ? demanda vivement le czar.

— Il est là, sire, répondit le général Kissoff.

— Tu as trouvé l'homme qu'il fallait ?[29]

— J'ose en répondre à Votre Majesté.

— Il était de service au palais ?

— Oui, sire.

— Tu le connais ?[13]

— Personnellement, et plusieurs fois il a rempli avec succès des missions difficiles.

— A l'étranger ?

— En Sibérie même.

— D'où est-il ?

— D'Omsk. C'est un Sibérien.

— Il a du sang-froid, de l'intelligence, du courage ?

— Oui, sire, il a tout ce qu'il faut[20] pour réussir là où d'autres échoueraient peut-être.

— Son âge?

— Trente ans.

— C'est un homme vigoureux ?

— Sire, il peut[19] supporter jusqu'aux dernières limites le froid, la faim, la soif, la fatigue.

— Il a un corps de fer ?

— Oui, sire.

— Et un cœur ?...

— Un cœur d'or.

— Il se nomme ?...

— Michel Strogoff.

— Est-il prêt à partir ?[14]

— Il attend dans la salle des gardes les ordres de Votre Majesté.

— Qu'il vienne,"[63] dit[23] le czar.

Quelques instants plus tard, le courrier Michel Strogoff entrait dans le cabinet impérial.

Michel Strogoff était haut de taille, vigoureux, épaules larges, poitrine vaste. Sa tête puissante pré-

sentait les beaux caractères de la race caucasique. Ses membres, bien attachés étaient autant de leviers disposés mécaniquement pour le meilleur accomplissement des ouvrages de force. Ce beau et solide garçon, bien campé, bien planté, n'eût pas été facile à déplacer malgré lui, car, lorsqu'il avait posé ses deux pieds sur le sol, il semblait qu'ils s'y fussent enracinés. Sur sa tête, carrée du haut, large de front, se crépelait une chevelure abondante, qui s'échappait en boucles, quand il la coiffait de la casquette moscovite. Lorsque sa face, ordinairement pâle, venait[43] à se modifier, c'était uniquement sous un battement plus rapide du cœur, sous l'influence d'une circulation plus vive qui lui envoyait[26] la rougeur artérielle. Ses yeux étaient d'un bleu foncé, avec un regard droit, franc, inaltérable, et ils brillaient sous une arcade dont les muscles sourciliers, contractés faiblement, témoignaient d'un courage élevé, "ce courage sans colère des héros," suivant l'expression des physiologistes. Son nez puissant, large de narines, dominait une bouche symétrique avec les lèvres un peu saillantes de l'être généreux et bon.

Michel Strogoff avait le tempérament de l'homme décidé, qui prend[50] rapidement son parti, qui ne se ronge pas les ongles dans l'incertitude, qui ne se gratte pas l'oreille dans le doute, qui ne pietine pas dans l'indécision. Sobre de gestes comme de paroles, il savait[55] rester immobile comme un soldat devant son supérieur; mais, lorsqu'il marchait, son allure dénotait une grande aisance, une remarquable netteté de mouvements,—ce qui prouvait à la fois la confiance et la volonté vivace de son esprit. C'était un de ces

hommes dont la main semble toujours "pleine des cheveux de l'occasion," figure un peu forcée, mais qui les peint[46] d'un trait.

Michel Strogoff était vêtu[64] d'un élégant uniforme militaire, qui se rapprochait de celui des officiers de chasseurs à cheval en campagne, bottes, éperons, pantalon demi-collant, pelisse bordée de fourrure et agrémentée de soutaches jaunes sur fond brun. Sur sa large poitrine brillaient une croix et plusieurs médailles.

Michel Strogoff appartenait[63] au corps spécial des courriers du czar, et il avait rang d'officier parmi ces hommes d'élite. Ce qui se sentait[44] particulièrement dans sa démarche, dans sa physionomie, dans toute sa personne, et ce que le czar reconnut[13] sans peine, c'est qu'il était "un exécuteur d'ordres." Il possédait donc l'une des qualités les plus recommandables en Russie, suivant l'observation du célèbre romancier Tourguèneff, qualité qui conduit[11] aux plus hautes positions de l'empire moscovite.

En vérité, si un homme pouvait[49] mener à bien ce voyage de Moscou à Irkoutsk, à travers une contrée envahie, surmonter les obstacles et braver les périls de toutes sortes, c'était, entre tous, Michel Strogoff.

Circonstance très-favorable à la réussite de ses projets, Michel Strogoff connaissait[13] admirablement le pays qu'il allait[3] traverser, et il en comprenait[13] les divers idiomes, non-seulement pour l'avoir déjà parcouru,[15] mais parce qu'il était d'origine sibérienne.

Son père, le vieux Pierre Strogoff, mort[38] depuis dix ans, habitait la ville d'Omsk, située dans le gouvernement de ce nom, et sa mère, Marfa Strogoff,

y demeurait encore. C'était là, au milieu des steppes sauvages des provinces d'Omsk et de Tobolsk, que le redoutable chasseur sibérien avait élevé son fils Michel "à la dure", suivant l'expression populaire. De sa véritable profession, Pierre Strogoff était chasseur. Été comme hiver, aussi bien par les chaleurs torrides que par des froids qui dépassent quelquefois cinquante degrés au-dessous de zéro, il courait[15] la plaine durcie, les halliers de mélèzes et de bouleaux, les forêts de sapins, tendant ses trappes, guettant le petit gibier au fusil et le gros gibier à la fourche ou au couteau. Le gros gibier n'était rien de moins que l'ours sibérien, redoutable et féroce animal dont la taille égale celle de ses congénères des mers glaciales. Pierre Strogoff avait tué plus de trente-neuf ours, c'est-à-dire que le quarantième était tombé sous ses coups,—et l'on sait,[55] à en croire[18] les légendes cynégétiques de la Russie, combien de chasseurs ont été heureux jusqu'au trente-neuvième ours, qui ont succombé devant le quarantième!

Pierre Strogoff avait donc dépassé sans avoir reçu[52] même une égratignure le nombre fatal. Depuis ce moment, son fils Michel, âgé de onze ans, ne manqua plus de l'accompagner dans ses chasses, portant la "ragatina", c'est-à-dire la fourche, pour venir[63] en aide à son père, armé seulement du couteau. A quatorze ans, Michel Strogoff avait tué son premier ours, tout seul,—ce qui n'était rien;—mais, après l'avoir dépouillé, il avait traîné la peau du gigantesque animal jusqu'à la maison paternelle, distante de plusieurs verstes,—ce qui indiquait chez l'enfant une vigueur peu commune.

Cette vie lui profita, et, arrivé à l'âge de l'homme fait, il était capable de tout supporter, le froid, le chaud, la faim, la soif, la fatigue. C'était, comme le Yakoute des contrées septentrionales, un homme de fer. Il savait[65] rester vingt-quatre heures sans manger, dix nuits sans dormir,[24] et se faire[26] un abri en pleine steppe, là où d'autres se fussent morfondus à l'air. Doué de sens d'une finesse extrême, guide par un instinct de Delaware au milieu de la plaine blanche, quand le brouillard interceptait tout horizon, lors même qu'il se trouvait dans le pays des hautes latitudes; où la nuit polaire se prolonge pendant de longs jours, il retrouvait son chemin, là où d'autres n'eussent pu[49] diriger leurs pas. Tous les secrets de son père lui étaient connus.[13] Il avait appris[50] à se guider sur des symptômes presque imperceptibles, projection des aiguilles de glaces, disposition des menues branches d'arbre, émanations apportées des dernières limites de l'horizon, foulée d'herbes dans la forêt, sons vagues qui traversaient l'air, détonations lointaines, passage d'oiseaux dans l'atmosphère embrumée, mille détails qui sont mille jalons pour qui sait[65] les reconnaître.[13] De plus, trempé dans les neiges, comme un damas dans les eaux de Syrie, il avait une santé de fer, ainsi que l'avait dit[23] le général Kissoff, et, ce qui était non moins vrai, un cœur d'or.

L'unique passion de Michel Strogoff était pour sa mère, la vieille Marfa, qui n'avait jamais voulu[67] quitter l'ancienne maison des Strogoff, à Omsk, sur les bords de l'Irtyche, là où le vieux chasseur et elle vécurent[65] si longtemps ensemble. Lorsque son fils la quitta, ce fut le cœur gros, mais en lui promettant[36]

de revenir[62] toutes les fois qu'il le pourrait,[19]—promesse qui fut toujours religieusement tenue.[63]

Il avait été décidé que Michel Strogoff, à vingt ans, entrerait au service personnel de l'empereur de Russie, dans le corps des courriers du czar. Le jeune Sibérien, hardi, intelligent, zélé, de bonne conduite, eut d'abord l'occasion de se distinguer spécialement dans un voyage au Caucase, au milieu d'un pays difficile, soulevé par quelques remuants successeurs de Shamyl, puis, plus tard, pendant une importante mission qui l'entraîna jusqu'à Petropolowski, dans le Kamtschatka, à l'extrême limite de la Russie asiatique. Durant ces longues tournées, il déploya des qualités merveilleuses de sang-froid, de prudence, de courage, qui lui valurent[62] l'approbation et la protection de ses chefs, et il fit[28] rapidement son chemin.

Quant aux congés qui lui revenaient[63] de droit, après ces lointaines missions, jamais il ne négligea de les consacrer à sa vieille mère,—fût-il séparé d'elle par des milliers de verstes et l'hiver rendît-il les routes impraticables. Cependant, et pour la première fois, Michel Strogoff, qui venait[63] d'être très-employé dans le sud de l'empire, n'avait pas revu[66] la vieille Marfa depuis trois ans, trois siècles! Or, son congé réglementaire allait[3] lui être accordé dans quelques jours, et il avait déjà fait[28] ses préparatifs de départ pour Omsk, quand se produisirent[11] les circonstances que l'on sait.[55] Michel Strogoff fut donc introduit[11] en présence du czar, dans la plus complète ignorance de ce que l'empereur attendait de lui.

Le czar, sans lui adresser la parole, le regarda pendant quelques instants et l'observa d'un œil pénétrant,

tandis que Michel Strogoff demeurait absolument immobile.

Puis, le czar, satisfait[28] de cet examen, sans doute, retourna près de son bureau, et, faisant[28] signe au grand maître de police de s'y asseoir,[5] il lui dicta à voix basse une lettre qui ne contenait[63] que quelques lignes.

La lettre libellée, le czar la relut[34] avec une extrême attention, puis il la signa, après avoir fait[28] précéder son nom de ces mots: "Byt po sémou," qui signifient: "Ainsi soit-il," et constituent la formule sacramentelle des empereurs de Russie.

La lettre fut alors introduite[11] dans une enveloppe, que ferma le cachet aux armes impériales.

Le czar, se relevant alors, dit[23] à Michel Strogoff de s'approcher.

Michel Strogoff fit[28] quelques pas en avant et demeura de nouveau immobile, prêt à répondre.

Le czar le regarda encore une fois bien en face, les yeux dans les yeux. Puis, d'une voix brève:

"Ton nom? demanda-t-il.

— Michel Strogoff, sire.

— Ton grade?

— Capitaine au corps des courriers du czar.

— Tu connais[13] la Sibérie?

— Je suis Sibérien.

— Tu es né?[10] . . .

— A Omsk.

— As-tu des parents à Omsk?

— Oui, sire.

— Quels parents?

— Ma vieille mère."

Le czar suspendit un instant la série de ses questions. Puis, montrant la lettre qu'il tenait[63] a la main :

" Voici une lettre, dit[23]-il, que je te charge, toi, Michel Strogoff, de remettre[36] en mains propres au grand-duc et à nul autre que lui.

— Je la remettrai,[36] sire.

— Le grand-duc est à Irkoutsk.

— J'irai[8] à Irkoutsk.

— Mais il faudra[29] traverser un pays soulevé par des rebelles, envahi par des Tartares, qui auront intérêt à intercepter cette lettre.

— Je le traverserai.

— Tu te méfieras surtout d'un traître, Ivan Ogareff, qui se rencontrera peut-être sur ta route.

— Je m'en méfierai.

— Passeras-tu par Omsk ?

— C'est mon chemin, sire.

— Si tu vois[66] ta mère, tu risques d'être reconnu.[13] Il ne faut[29] pas que tu voies[66] ta mère!"

Michel Strogoff eut une seconde d'hésitation.

" Je ne la verrai[66] pas, dit-il.

— Jure-moi que rien ne pourra[49] te faire[28] avouer ni qui tu es ni où tu vas![3]

— Je le jure.

— Michel Strogoff, reprit[50] alors le czar, en remettant[36] le pli au jeune courrier, prends[50] donc cette lettre, de laquelle dépend[50] le salut de toute la Sibérie et peut-être la vie du grand-duc mon frère.

— Cette lettre sera remise[36] à Son Altesse le grand-duc.

— Ainsi tu passeras quand même ?

—Je passerai, ou l'on me tuera.

—J'ai besoin que tu vives ![65]

—Je vivrai[65] et je passerai," répondit Michel Strogoff.

Le czar parut[43] satisfait[28] de l'assurance simple et calme avec laquelle Michel Strogoff lui avait répondu.

"Va[3] donc, Michel Strogoff, dit[23]-il, va[3] pour Dieu, pour la Russie, pour mon frère et pour moi!"

Michel Strogoff salua militairement, quitta aussitôt le cabinet impérial, et, quelques instants après, le Palais-Neuf.

"Je crois[18] que tu as eu la main heureuse, général, dit[23] le czar.

—Je le crois,[18] sire, répondit le général Kissoff, et Votre Majesté peut[49] être assurée que Michel Strogoff fera[28] tout ce que peut[49] faire[28] un homme.

—C'est un homme, en effet," dit[23] le czar.

DE MOSCOU À NIJNI-NOVGOROD

[Michel Strogoff makes preparations for his departure; since he cannot openly travel as the Czar's courier, he assumes the name of Nicolas Korpanoff, tradesman, living in Irkoutsk, and is granted a special permission to be accompanied by one or more persons. On the 16th of July, he leaves on the train for Nijni-Novgorod, where the railroad ceases. Most of his travelling companions are merchants, a mixed crowd, discussing all sorts of questions, and at the various stations new persons are constantly joining them.]

À la gare de Wladimir, de nouveaux voyageurs montèrent dans le train. Entre autres, une jeune

fille se présenta à la portière du compartiment occupé par Michel Strogoff.

Une place vide se trouvait devant le courrier du czar. La jeune fille s'y plaça, après avoir déposé près d'elle un modeste sac de voyage en cuir rouge qui semblait former tout son bagage. Puis, les yeux baissés, sans même avoir regardé les compagnons de route que le hasard lui donnait, elle se disposa pour un trajet qui devait[22] durer encore quelques heures.

Michel Strogoff ne put[49] s'empêcher de considérer attentivement sa nouvelle voisine. Comme elle se trouvait placée de manière à aller[3] en arrière, il lui offrit[42] même sa place, qu'elle pouvait[49] préférer, mais elle le remercia en s'inclinant légèrement.

Cette jeune fille devait[22] avoir de seize à dix-sept ans. Sa tête, véritablement charmante, présentait le type slave dans toute sa pureté—type un peu sévère, qui la destinait à devenir[63] plutôt belle que jolie, lorsque quelques années de plus auraient fixé définitivement ses traits. D'une sorte de fanchon qui la coiffait, s'échappaient à profusion des cheveux d'un blond doré. Ses yeux étaient bruns avec un regard velouté d'une douceur infinie. Son nez droit se rattachait à ses joues, un peu maigres et pâles, par des ailes légèrement mobiles. Sa bouche était finement dessinée, mais il semblait qu'elle eût, depuis longtemps, désappris[60] de sourire.[51]

La jeune voyageuse était grande, élancée autant qu'on pouvait[49] juger de sa taille sous l'ample pelisse très-simple qui la recouvrait.[42] Bien que ce fût encore une "très-jeune fille", dans toute la pureté de l'expression, le développement de son front élevé, la

forme nette de la partie inférieure de sa figure, donnait l'idée d'une grande énergie morale,—détail qui n'échappa point à Michel Strogoff. Évidemment, cette jeune fille avait déjà souffert dans le passé, et l'avenir, sans doute, ne s'offrait[42] pas à elle sous des couleurs riantes, mais il était non moins certain qu'elle avait su[55] lutter et qu'elle était résolue[53] à lutter encore contre les difficultés de la vie. Sa volonté devait[22] être vivace, persistante, et son calme inaltérable, même dans des circonstances où un homme serait exposé à fléchir ou à s'irriter.

Telle était l'impression que faisait[28] naître[40] cette jeune fille, à première vue. Michel Strogoff, étant lui-même d'une nature énergique, devait[22] être frappé du caractère de cette physionomie, et, tout en prenant[50] garde de ne point l'importuner par l'insistance de son regard, il observa sa voisine avec une certaine attention.

Le costume de la jeune voyageuse était à la fois d'une simplicité et d'une propreté extrêmes. Elle n'était pas riche, cela se devinait aisément, mais on eût vainement cherché sur ses vêtements quelque marque de négligence. Tout son bagage tenait[63] dans un sac de cuir, fermé à clef, et que, faute de place, elle tenait[63] sur ses genoux.

Elle portait une longue pelisse de couleur sombre, sans manches, qui se rajustait gracieusement à son cou par un liseré bleu. Sous cette pelisse, une demi-jupe, sombre aussi, recouvrait[42] une robe qui lui tombait aux chevilles, et dont le pli inférieur était orné de quelques broderies peu voyantes. Des demi-bottes en cuir ouvragé, assez fortes de semelles, comme si

elles eussent été choisies en prévision d'un long voyage, chaussaient ses pieds, qui étaient petits.

Michel Strogoff, à certains détails, crut[18] reconnaître[19] dans ces habits la coupe des costumes livoniens, et il pensa que sa voisine devait[20] être originaire des provinces baltiques.

Mais où allait[3] cette jeune fille, seule, à cet âge où l'appui d'un père ou d'une mère, la protection d'un frère, sont pour ainsi dire[21] obligés? Venait[03]-elle donc, après un trajet déjà long, des provinces de la Russie occidentale? Se rendait-elle seulement à Nijni-Novgorod, ou bien le but de son voyage était-il au delà des frontières orientales de l'empire? Quelque parent, quelque ami l'attendait-il à l'arrivée du train? N'était-il pas plus probable, au contraire, qu'à sa descente du wagon, elle se trouverait aussi isolée dans la ville que dans ce compartiment, où personne—elle devait[22] le croire[18]—ne semblait se soucier d'elle? Cela était probable.

En effet, les habitudes que l'on contracte dans l'isolement se montraient d'une façon très-visible dans la manière d'être de la jeune voyageuse. La façon dont elle entra dans le wagon et dont elle se disposa pour la route, le peu d'agitation qu'elle produisit[11] autour d'elle, le soin qu'elle prit[50] de ne déranger et de ne gêner personne, tout indiquait l'habitude qu'elle avait d'être seule et de ne compter que sur elle-même.

Michel Strogoff l'observait avec intérêt, mais, réservé lui-même, il ne chercha pas à faire naître[40] une occasion de lui parler, bien que plusieurs heures

dussent[22] s'écouler avant l'arrivée du train à Nijni-Novgorod.

Une fois seulement, le voisin de cette jeune fille—ce marchand qui mélangeait si imprudemment les suifs et les châles—s'étant endormi[24] et menaçant sa voisine de sa grosse tête qui vacillait d'une épaule à l'autre, Michel Strogoff le réveilla assez brusquement et lui fit[28] comprendre[50] qu'il eût à se tenir[63] droit et d'une façon plus convenable.

Le marchand, assez grossier de sa nature, grommela quelques paroles contre "les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas"; mais Michel Strogoff le regarda d'un air si peu accommodant, que le dormeur s'appuya du côté opposé et délivra la jeune voyageuse de son incommode voisinage.

Celle-ci regarda un instant le jeune homme, et il y eut un remercîment muet et modeste dans son regard.

Mais une circonstance se présenta, qui donna à Michel Strogoff une idée juste du caractère de cette jeune fille.

Douze verstes avant d'arriver à la gare de Nijni-Novgorod, à une brusque courbe de la voie ferrée, le train éprouva un choc très-violent. Puis, pendant une minute, il courut[15] sur la pente d'un remblai.

Voyageurs plus ou moins culbutés, cris, confusion, désordre général dans les wagons, tel fut l'effet produit tout d'abord. On pouvait[16] craindre[17] que quelque accident grave ne se produisît.[11] Aussi, avant même que le train fût arrêté, les portières s'ouvrirent[42]-elles, et les voyageurs, effarés, n'eurent-

ils qu'une pensée: quitter les voitures et chercher refuge sur la voie.

Michel Strogoff songea tout d'abord à sa voisine; mais, tandis que les voyageurs de son compartiment se précipitaient au dehors, criant et se bousculant, la jeune fille était restée tranquillement à sa place, le visage à peine altéré par une légère pâleur.

Elle attendait. Michel Strogoff attendit aussi.

Elle n'avait pas fait[38] un mouvement pour descendre du wagon. Il ne bougea pas non plus.

Tous deux demeurèrent impassibles.

"Une énergique nature!" pensa Michel Strogoff.

Cependant, tout danger avait promptement disparu.[41] Une rupture du bandage du wagon de bagages avait provoqué d'abord le choc, puis l'arrêt du train, mais peu s'en était fallu[39] que, rejeté hors des rails, il n'eût été précipité du haut du remblai dans une fondrière. Il y eut là une heure de retard.

Enfin, la voie dégagée, le train reprit[40] sa marche, et, à huit heures et demie du soir, il arrivait en gare à Nijni-Novgorod.

Avant que personne eût pu[49] descendre des wagons, les inspecteurs de police se présentèrent aux portières et examinèrent les voyageurs.

Michel Strogoff montra son podaroshna, libellé au nom de Nicolas Korpanoff. Donc, nulle difficulté.

Quant aux autres voyageurs du compartiment, tous à destination de Nijni-Novgorod, ils ne parurent[48] point suspects, heureusement pour eux.

La jeune fille, elle, présenta, non pas un passeport, puisque le passeport n'est plus exigé en Russie,

mais un permis revêtu[44] d'un cachet particulier et qui semblait être d'une nature spéciale.

L'inspecteur le lut[34] avec attention. Puis, après avoir examiné attentivement celle dont il contenait[45] le signalement:

"Tu es de Riga? dit-il.

— Oui, répondit la jeune fille.

— Tu vas à Irkoutsk?

— Oui.

— Par quelle route?

— Par la route de Perm.

— Bien, répondit l'inspecteur. Aie soin de faire[28] viser ton permis à la maison de police de Nijni-Novgorod."

La jeune fille s'inclina en signe d'affirmation.

En entendant ces demandes et ces réponses, Michel Strogoff éprouva à la fois un sentiment de surprise et de pitié. Quoi! cette jeune fille seule, en route pour cette lointaine Sibérie, et cela, lorsque, à ses dangers habituels, se joignaient[33] tous les périls d'un pays envahi et soulevé! Comment arriverait-elle? que deviendrait[63]-elle?...

L'inspection finie, les portières des wagons furent alors ouvertes, mais, avant que Michel Strogoff eût pu[49] faire[26] un mouvement vers elle, la jeune Livonienne, descendue la première, avait disparu[41] dans la foule qui encombrait les quais de la gare.

UN ARRÊTÉ EN DEUX ARTICLES

[On his arrival at Nijni-Novgorod, Michel Strogoff passes away the time, before the departure of the steamer for

Perm, in strolling through the great market of that city, examining the people against whom he is jostled, and especially, among others, a Bohemian man and woman who, judging by a few words overheard, seem to be peculiarly well-informed of the Czar's plans. The head of the police suddenly pushes his way through the crowd to the public place and reads the following order:]

"ARRÊTÉ DU GOUVERNEUR DE NIJNI-NOVGOROD.

"1° Défense à tout sujet russe de sortir[44] de la province, pour quelque cause que ce soit.

"2° Ordre à tous étrangers d'origine asiatique de quitter la province dans les vingt-quatre heures."

FRÈRE ET SŒUR

[These measures are needed to prevent Ivan Ogareff, the traitor, from leaving Russia, if he has not already done so, and to get rid of all the gypsies and such people who might easily be spies. With his permit, Michel Strogoff is not affected by this order, but he is alarmed about his recent companion, a young girl left without protection in this crowd, and forbidden to proceed further; he would gladly assist her, if that were only possible. The time of the steamer's departure approaching, he hastens to the wharf, where he meets a crowd more dense even than before.]

En attendant, il regarda autour de lui. Et que vit[66]-il?

Là, sur un banc, tombée plutôt qu'assise, une jeune fille, en proie à un muet désespoir, bien qu'il pût[49] à peine voir[66] sa figure, dont le profil seul se dessinait sur la muraille.

Michel Strogoff ne s'était pas trompé. Il venait[63] de reconnaître[13] la jeune Livonienne.

Ne connaissant[13] pas l'arrêté du gouverneur, elle était venue[63] au bureau de police pour faire[28] viser son permis!... On lui avait refusé le visa! Sans doute elle était autorisée à se rendre à Irkoutsk, mais l'arrêté était formel, il annulait toutes autorisations antérieures, et les routes de la Sibérie lui étaient fermées.

Michel Strogoff, très-heureux de l'avoir enfin retrouvée, s'approcha de la jeune fille.

Celle-ci le regarda un instant, et son visage s'éclaira d'une lueur fugitive en revoyant[66] son compagnon de voyage. Elle se leva, par instinct, et, comme un naufragé qui se raccroche à une épave, elle allait[3] lui demander assistance...

En ce moment, l'agent toucha l'épaule de Michel Strogoff.

"Le maître de police vous attend, dit[23]-il.

— Bien," répondit Michel Strogoff.

Et, sans dire[23] un mot à celle qu'il avait tant cherchée depuis la veille, sans la rassurer d'un geste qui eût pu[49] compromettre[36] et elle et lui-même, il suivit[58] l'agent à travers les groupes compactes.

La jeune Livonienne, voyant[66] disparaître[43] celui-là seul qui eût pu[49] peut-être lui venir[63] en aide, retomba sur son banc.

Trois minutes ne s'étaient pas écoulées, que Michel Strogoff reparaissait[43] dans la salle, accompagné d'un agent.

Il tenait[63] a la main son podaroshna, qui lui faisait[28] libres les routes de la Sibérie.

Il s'approcha alors de la jeune Livonienne, et, lui tendant la main;

"Sœur . . ." dit[59]-il.

Elle comprit![60] Elle se leva, comme si quelque soudaine inspiration ne lui eût pas permis[61] d'hésiter!

"Sœur, répéta Michel Strogoff, nous sommes autorisés à continuer notre voyage à Irkoutsk. Viens[62]-tu?

—Je te suis,[63] frère," répondit la jeune fille, en mettant[64] sa main dans la main de Michel Strogoff.

Et tous deux quittèrent la maison de police.

EN DESCENDANT LE VOLGA

[The steamer *Caucase* is soon on its way; Michel Strogoff and the young girl hardly speak until time for supper, when, among other things, he learns that her name is Nadia. Afterwards Michel walks alone towards the front of the vessel.]

Or, il était arrivé à la partie antérieure du pont, et il montait déjà l'échelle du gaillard d'avant, lorsqu'il entendit parler près de lui. Il s'arrêta. Les voix semblaient venir[62] d'un groupe de passagers, enveloppés de châles et de couvertures, qu'il était impossible de reconnaître[13] dans l'ombre. Mais il arrivait parfois, lorsque la cheminée du steam-boat, au milieu des volutes de fumée, s'empanachait de flammes rougeâtres, que des étincelles semblaient courir[15] à travers le groupe, comme si des milliers de paillettes se fussent subitement allumées sous un rayon lumineux.

Michel Strogoff allait[3] passer outre, lorsqu'il entendit plus distinctement certaines paroles, pronon-

cées en cette langue bizarre qui avait déjà frappé son oreille pendant la nuit, sur le champ de foire.

Instinctivement, il eut la pensée d'écouter. Protégé par l'ombre du gaillard, il ne pouvait[49] être aperçu.[52] Quant à voir[66] les passagers qui causaient, cela lui était impossible. Il dut[24] donc se borner à prêter l'oreille.

Les premiers mots qui furent échangés n'avaient aucune importance,—du moins pour lui,—mais ils lui permirent[36] de reconnaître[13] précisément les deux voix de femme et d'homme qu'il avait entendues à Nijni-Novgorod. Dès lors, redoublement d'attention de sa part. Il n'était pas impossible, en effet, que ces tsiganes, dont il avait surpris[50] un lambeau de conversation, maintenant expulsés avec tous leurs congénères, ne fussent à bord du *Caucase*.

Et bien lui en prit[50] d'écouter, car ce fut assez distinctement qu'il entendit cette demande et cette réponse, faites en idiome tartare:

" On dit[23] qu'un courrier est parti de Moscou pour Irkoutsk!

— On le dit,[23] Sangarre, mais ou ce courrier arrivera trop tard, ou il n'arrivera pas! "

Michel Strogoff tressaillit[4] involontairement à cette réponse, qui le visait si directement. Il essaya de reconnaître[13] si l'homme et la femme qui venaient[63] de parler étaient bien ceux qu'il soupçonnait, mais l'ombre était alors trop épaisse, et il n'y put[49] réussir.

Quelques instants après, Michel Strogoff, sans avoir été aperçu,[52] avait regagné l'arrière du steam-boat, et, la tête dans les mains, il s'asseyait[5] à l'écart. On eût pu[49] croire[18] qu'il dormait.[24]

Il ne dormait[24] pas et ne songeait pas à dormir.[24] Il réfléchissait à ceci, non sans une assez vive appréhension:

"Qui donc sait[55] mon départ, et qui donc a intérêt à le savoir?" [55]

EN REMONTANT LA KAMA

[On the journey, information is received of the Tartars' repeated victories, and Michel realizes more fully the dangerous errand on which he has been sent. He also has occasion to examine more closely the Bohemian man and his companion, Sangarre. On the other hand, in spite of the beautiful surroundings, Nadia's thoughts dwell only on the object of her journey. Later in the trip, she and Michel Strogoff meet again.]

Alors, ils s'assirent[5] à l'arrière, et, sans autre préambule, Nadia, baissant la voix de manière à n'être entendue que de lui seul:

"Frère, dit[23]-elle, je suis la fille d'un exilé. Je me nomme Nadia Fédor. Ma mère est morte à Riga, il y a un mois à peine, et je vais[3] à Irkoutsk rejoindre[33] mon père pour partager son exil.

— Je vais[3] moi-même à Irkoutsk, répondit Michel Strogoff, et je regarderai comme une faveur du ciel de remettre[36] Nadia Fédor, saine et sauve, entre les mains de son père.

— Merci, frère!" répondit Nadia.

Michel Strogoff ajouta alors qu'il avait obtenu[63] un podaroshna spécial pour la Sibérie, et que, du côté des autorités russes, rien ne pourrait[49] entraver sa marche.

Nadia n'en demanda pas davantage. Elle ne voyait[66] qu'une chose dans la rencontre providentielle

de ce jeune homme simple et bon: le moyen pour elle d'arriver jusqu'à son père.

"J'avais, lui dit[23]-elle, un permis qui me donnait l'autorisation de me rendre à Irkoutsk; mais l'arrêté du gouverneur de Nijni-Novgorod est venu[63] l'annuler, et sans toi, frère, je n'aurais pu[19] quitter la ville où tu m'as trouvée, et dans laquelle, bien sûr, je serais morte![38]

— Et seule, Nadia, répondit Michel Strogoff, seule, tu osais t'aventurer à travers les steppes de la Sibérie!

— C'était mon devoir, frère.

— Mais ne savais[55]-tu pas que le pays, soulevé et envahi, était devenu[63] presque infranchissable?

— L'invasion tartare n'était pas connue[13] quand je quittai Riga, répondit la jeune Livonienne. C'est à Moscou seulement que j'ai appris[50] cette nouvelle!

— Et, malgré cela, tu as poursuivi[58] ta route?

— C'était mon devoir."

Ce mot résumait tout le caractère de cette courageuse jeune fille. Ce qui était son devoir, Nadia n'hésitait jamais à le faire.[28]

Elle parla alors de son père, Wassili Fédor. C'était un médecin estimé de Riga. Il exerçait sa profession avec succès et vivait[65] heureux au milieu des siens. Mais son affiliation à une société secrète étrangère ayant été établie, il reçut[62] l'ordre de partir pour Irkoutsk, et les gendarmes, qui lui apportaient cet ordre, le conduisirent[11] sans délai au delà de la frontière.

Wassili Fédor n'eut que le temps d'embrasser sa femme, déjà bien souffrante, sa fille, qui allait[3] peut-

être rester sans appui, et, pleurant sur ces deux êtres qu'il aimait, il partit.[44]

Depuis deux ans, il habitait la capitale de la Sibérie orientale, et, là, il avait pu[49] continuer, mais presque sans profit, sa profession de médecin. Néanmoins, peut-être eût-il été heureux, autant qu'un exilé peut[49] l'être, si sa femme et sa fille eussent été près de lui. Mais Mme Fédor, déjà bien affaiblie, n'aurait pu[49] quitter Riga. Vingt mois après le départ de son mari, elle mourut[36] dans les bras de sa fille, qu'elle laissait seule et presque sans ressource. Nadia Fédor demanda alors et obtint[63] facilement du gouvernement russe l'autorisation de rejoindre[33] son père à Irkoutsk. Elle lui écrivit[25] qu'elle partait.[44] À peine avait-elle de quoi suffire[57] à ce long voyage, et, cependant, elle n'hésita pas à l'entreprendre.[60] Elle faisait[28] ce qu'elle pouvait![49] ... Dieu ferait[28] le reste.

Pendant ce temps, le *Caucase* remontait le courant de la rivière. La nuit était venue,[63] et l'air s'imprégnait d'une délicieuse fraîcheur. Des étincelles s'échappaient par milliers de la cheminée du steamboat, chauffée au bois de pin, et, au murmure des eaux brisées sous son étrave, se mêlaient les rugissements des loups qui infestaient dans l'ombre la rive droite de la Kama.

EN TARENTASS NUIT ET JOUR

[At Perm our travellers leave the steamer, and, without any baggage at all, hire a "tarentass," or Russian carriage, and hasten onward; they soon learn that a vehicle is preceding them, but this is of little import to them, so long as horses are plentiful.]

UN ORAGE DANS LES MONTS OURALS

[Soon the Oural Mountains are reached, and although the sky forebodes them no good, on they rush, anxious to lose no time. A storm is threatening in the distance, but all around them lies in fearful silence.]

Du reste, route absolument déserte. Le tarentass ne croisait ni un piéton, ni un cavalier, ni un véhicule quelconque, dans ces étroits défilés de l'Oural, par cette nuit menaçante. Pas un feu de charbonnier dans les bois, pas un campement de mineurs dans les carrières exploitées, pas une hutte perdue sous les taillis. Il fallait[29] de ces raisons qui ne permettent[36] ni une hésitation ni un retard pour entreprendre[50] la traversée de la chaîne dans ces conditions. Michel Strogoff n'avait pas hésité. Cela ne lui était pas possible; mais alors—et cela commençait à le préoccuper singulièrement—quels pouvaient[19] donc être ces voyageurs dont la télègue précédait son tarentass, et quelles raisons majeures avaient-ils d'être si imprudents ?

Michel Strogoff, pendant quelque temps, resta ainsi en observation. Vers onze heures, les éclairs commencèrent à illuminer le ciel et ne discontinuèrent plus. A leur rapide lueur, on voyait[66] apparaître[13] et disparaître[13] la silhouette des grands pins qui se massaient aux divers points de la route. Puis, lorsque le tarentass s'approchait à raser la bordure du chemin, de profonds gouffres s'éclairaient sous la déflagration des nues. De temps en temps, un roulement plus grave du véhicule indiquait qu'il franchissait un pont de madriers à peine équarris, jeté sur quelque cre-

vasse, et le tonnerre semblait rouler au-dessous de lui. D'ailleurs, l'espace ne tarda pas à s'emplir de bourdonnements monotones, qui devenaient[63] d'autant plus graves qu'ils montaient davantage dans les hauteurs du ciel. A ces bruits divers se mêlaient les cris et les interjections de l'iemschik, tantôt flattant, tantôt gourmandant ses pauvres bêtes, plus fatiguées de la lourdeur de l'air que de la raideur du chemin. Les sonnettes du brancard ne pouvaient[10] même plus les animer, et, par instants, elles fléchissaient sur leurs jambes.

" À quelle heure arriverons-nous au sommet du col? demanda Michel Strogoff à l'iemschik.

— A une heure du matin,... si nous y arrivons! répondit celui-ci en secouant la tête.

— Dis[23] donc, l'ami, tu n'en es pas à ton premier orage dans la montagne, n'est-ce pas?

— Non, et fasse[28] Dieu que celui-ci ne soit pas mon dernier!

— As-tu donc peur?

— Je n'ai pas peur, mais je te répète que tu as eu tort de partir."[44]

— J'aurais eu plus grand tort de rester.

— Va[3] donc, mes pigeons!" répliqua l'iemschik, en homme qui n'est pas là pour discuter, mais pour obéir.

En ce moment, un frémissement lointain se fit[26] entendre. C'était comme un millier de sifflements aigus et assourdissants, qui traversaient l'atmosphère, calme jusqu'alors. A la lueur d'un éblouissant éclair qui fut presque aussitôt suivi[58] d'un éclat de tonnerre terrible, Michel Strogoff aperçut[52] de grands pins qui

se tordaient sur une cime. Le vent se déchaînait, mais il ne troublait encore que les hautes couches de l'air. Quelques bruits secs indiquèrent que certains arbres, vieux ou mal enracinés, n'avaient pu [49] résister à la première attaque de la bourrasque. Une avalanche de troncs brisés traversa la route, après avoir formidablement rebondi sur les rocs, et alla [3] se perdre dans l'abîme de gauche, à deux cents pas en avant du tarentass.

Les chevaux s'étaient arrêtés court.

" Va [3] donc, mes jolies colombes ! " cria l'iemschik en mêlant les claquements de son fouet aux roulements du tonnerre.

Michel Strogoff saisit la main de Nadia.

" Dors [24]-tu, sœur ? lui demanda-t-il.

— Non, frère.

— Soit prête à tout. Voici l'orage!

— Je suis prête."

Michel Strogoff n'eut que le temps de fermer les rideaux de cuir du tarentass.

La bourrasque arrivait en foudre.

L'iemschik, sautant de son siège, se jeta à la tête de ses chevaux, afin de les maintenir,[63] car un immense danger menaçait tout l'attelage.

En effet, le tarentass, immobile, se trouvait alors à un tournant de la route par lequel débouchait la bourrasque. Il fallait [29] donc le tenir [63] tête au vent, sans quoi, pris [50] de côté, il eût immanquablement chaviré et eût été précipité dans un profond abîme que le chemin côtoyait sur la gauche. Les chevaux, repoussés par les rafales, se cabraient, et leur conducteur ne pouvait [49] parvenir [63] à les calmer. Aux inter-

pellations amicales avaient succédé dans sa bouche les qualifications les plus insultantes. Rien n'y faisait.[28] Les malheureuses bêtes, aveuglées par les décharges électriques, épouvantées par les éclats incessants de la foudre, qui étaient comparables à des détonations d'artillerie, menaçaient de briser leurs traits et de s'enfuir.[31] L'iemschik n'était plus maître de son attelage.

A ce moment, Michel Strogoff, s'élançant d'un bond hors du tarentass, lui vint[63] en aide. Doué d'une force peu commune, il parvint,[73] non sans peine, à maîtriser les chevaux.

Mais la furie de l'ouragan redoublait alors. La route, en cet endroit, s'évasait en forme d'entonnoir et laissait la bourrasque s'y engouffrer, comme elle eût fait[28] dans ces manches d'aération tendues au vent à bord des steamers. En même temps, une avalanche de pierres et de troncs d'arbres commençait à rouler du haut des talus.

"Nous ne pouvons[49] rester ici, dit Michel Strogoff.

— Nous n'y resterons pas non plus ! s'écria l'iemschik, tout effaré, en se raidissant de toutes ses forces contre cet effroyable déplacement des couches d'air. L'ouragan aura bientôt fait[28] de nous envoyer[26] au bas de la montagne, et par le plus court !

— Prends[50] le cheval de droite, poltron ! répondit Michel Strogoff. Moi, je réponds de celui de gauche!"

Un nouvel assaut de la rafale interrompit Michel Strogoff. Le conducteur et lui durent[32] se courber jusqu'à terre pour ne pas être renversés ; mais la voiture, malgré leurs efforts et ceux des chevaux qu'ils maintenaient[63] debout au vent, recula de plu-

sieurs longueurs, et, sans un tronc d'arbre qui l'arrêta, elle était précipitée hors de la route.

" N'aie pas peur, Nadia ! cria Michel Strogoff.

— Je n'ai pas peur," répondit la jeune Livonienne, sans que sa voix trahît la moindre émotion.

Les roulements de tonnerre avaient cessé un instant, et l'effroyable bourrasque, après avoir franchi le tournant, se perdait dans les profondeurs du défilé.

" Veux [67]-tu redescendre ? dit l'iemschik.

— Non, il faut [29] remonter ! Il faut [29] passer ce tournant ! Plus haut, nous aurons l'abri du talus !

— Mais les chevaux refusent !

— Fais [29] comme moi, et tire-les en avant !

— La bourrasque va [3] revenir ! [63]

— Obéiras-tu ?

— Tu le veux ! [67]

— C'est le Père qui l'ordonne ! répondit Michel Strogoff, qui invoqua pour la première fois le nom de l'empereur, ce nom tout-puissant, maintenant, sur trois parties du monde.

— Va [3] donc, mes hirondelles !" s'écria l'iemschik, saisissant le cheval de droite, pendant que Michel Strogoff en faisait [28] autant de celui de gauche.

Les chevaux, ainsi tenus, [68] reprirent [60] péniblement la route. Ils ne pouvaient [49] plus se jeter de côté, et le cheval de brancard, n'étant plus tiraillé sur ses flancs, put [49] garder le milieu du chemin. Mais, hommes et bêtes, pris [40] debout par les rafales, ne faisaient [28] guère trois pas sans en perdre un et quelquefois deux. Ils glissaient, ils tombaient, ils se relevaient. A ce jeu, le véhicule risquait fort de se dé-

traquer. Si la capote n'eût pas été solidement assujettie, le tarentass eût été décoiffé du premier coup.

Michel Strogoff et l'iemschik mirent [36] plus de deux heures à remonter cette portion du chemin, longue d'une demi-verste au plus, et qui était si directement exposée au fouet de la bourrasque. Le danger alors n'était pas seulement dans ce formidable ouragan qui luttait contre l'attelage et ses deux conducteurs, mais surtout dans cette grêle de pierres et de troncs brisés que la montagne secouait et projetait sur eux.

Soudain, un de ces blocs fut aperçu,[52] dans l'épanouissement d'un éclair, se mouvant [39] avec une rapidité croissante [19] et roulant dans la direction du tarentass.

L'iemschik poussa un cri.

Michel Strogoff, d'un vigoureux coup de fouet, voulut [67] faire [28] avancer l'attelage, qui refusa.

Quelques pas seulement, et le bloc eût passé en arrière !...

Michel Strogoff, en un vingtième de seconde, vit [66] à la fois le tarentass atteint,[45] sa compagne écrasée ! Il comprit [50] qu'il n'avait plus le temps de l'arracher vivante [65] du véhicule !...

Mais alors, se jetant à l'arrière, trouvant dans cet immense péril une force surhumaine, le dos à l'essieu, les pieds arc-boutés au sol, il repoussa de quelques pieds la lourde voiture.

L'énorme bloc, en passant, frôla la poitrine du jeune homme et lui coupa la respiration, comme eût fait [28] un boulet de canon, en broyant les silex de la route, qui étincelèrent au choc.

"Frère ! s'était écriée Nadia épouvantée, qui avait vu [66] toute cette scène à la lueur de l'éclair.

— Nadia ! répondit Michel Strogoff, Nadia, ne crains [17] rien !...

— Ce n'est pas pour moi que je pouvais [49] craindre ! [17]

— Dieu est avec nous, sœur !

— Avec moi, bien sûr, frère, puisqu'il t'a mis [36] sur ma route !" murmura la jeune fille.

La poussée du tarentass, due [22] à l'effort de Michel Strogoff, ne devait [22] pas être perdue. Ce fut l'élan donné qui permit [36] aux chevaux affolés de reprendre [60] leur première direction. Traînés, pour ainsi dire, [23] par Michel Strogoff et l'iemschik, ils remontèrent la route jusqu'à un col étroit, orienté sud et nord, où ils devaient [22] être abrités contre les assauts directs de la tourmente. Le talus de droite faisait [28] là une sorte de redan, dû [22] à la saillie d'un énorme rocher qui occupait le centre d'un remous. Le vent n'y tourbillonnait donc pas, et la place y était tenable, tandis qu'à la circonférence de ce cyclone ni hommes ni chevaux n'eussent pu [49] résister.

Et, en effet, quelques sapins, dont la cime dépassait l'arête du rocher, furent étêtés en un clin d'œil, comme si une faux gigantesque eût nivelé le talus au ras de leur ramure.

L'orage était alors dans toute sa fureur. Les éclairs emplissaient le défilé, et les éclats du tonnerre ne discontinuaient plus. Le sol, frémissant sous ces coups furieux, semblait trembler, comme si le massif de l'Oural eût été soumis [36] à une trépidation générale.

Très-heureusement, le tarentass avait pu [49] être, pour

ainsi dire,[23] remisé dans une profonde anfractuosité que la bourrasque ne frappait que d'écharpe. Mais il n'était pas si bien défendu que quelques contre-courants obliques, déviés par des saillies du talus, ne l'atteignissent[45] parfois avec violence. Il se heurtait alors contre la paroi du rocher, à faire craindre[17] qu'il ne fût brisé en mille pièces.

Nadia dut[22] abandonner la place qu'elle y occupait. Michel Strogoff, après avoir cherché à la lueur d'une des lanternes, découvrit[42] une excavation, due[22] au pic de quelque mineur, et la jeune fille put[19] s'y blottir, en attendant que le voyage pût[19] être repris.[50]

En ce moment,—il était une heure du matin,—la pluie commença à tomber, et bientôt les rafales, faites[28] d'eau et de vent, acquirent[2] une violence extrême, sans pouvoir[19] cependant éteindre[45] les feux du ciel. Cette complication rendait tout départ impossible.

Donc, quelle que fût l'impatience de Michel Strogoff,—et l'on comprend[50] qu'elle fût grande,—il lui fallut[20] laisser passer le plus fort de la tourmente. Arrivé d'ailleurs au col même qui franchit la route de Perm à Ekaterinbourg, il n'avait plus qu'a descendre les pentes des monts Ourals, et descendre, dans ces conditions, sur un sol raviné par les mille torrents de la montagne, au milieu des tourbillons d'air et d'eau, c'était absolument jouer sa vie, c'était courir[18] à l'abîme.

"Attendre, c'est grave, dit[23] alors Michel Strogoff, mais c'est sans doute éviter de plus longs retards. La violence de l'orage me fait[28] espérer qu'il ne durera pas. Vers trois heures, le jour commencera à repa-

raître,[43] et la descente, que nous ne pouvons[44] risquer dans l'obscurité, deviendra,[45] sinon facile, du moins possible après le lever du soleil.

— Attendons, frère, répondit Nadia, mais si tu retardes ton départ, que ce ne soit pas pour m'épargner une fatigue ou un danger!

— Nadia, je sais[46] que tu es décidée à tout braver, mais, en nous compromettant[36] tous deux, je risquerais plus que ma vie, plus que la tienne, je manquerais à la tâche, au devoir que j'ai avant tout à accomplir!

— Un devoir! . . ." murmura Nadia.

En ce moment, un violent éclair déchira le ciel, et sembla, pour ainsi dire,[23] volatiliser la pluie. Aussitôt un coup sec retentit. L'air fut rempli d'une odeur sulfureuse, presque asphyxiante, et un bouquet de grands pins, frappé par le fluide électrique à vingt pas du tarentass, s'enflamma comme une torche gigantesque.

L'iemschik, jeté à terre par une sorte de choc en retour, se releva heureusement sans blessures.

Puis, après que les derniers roulements du tonnerre se furent perdus dans les profondeurs de la montagne, Michel Strogoff sentit[44] la main de Nadia s'appuyer fortement sur la sienne, et il l'entendit murmurer ces mots à son oreille:

"Des cris, frère! Écoute!"

VOYAGEURS EN DÉTRESSE

[These cries come from two journalists, Harry Blount, reporter on the *Daily Telegraph*, and Alcide Jolivet, who only acknowledges a correspondence with his "cousine

Madeleine" ; both are daring men. Michel Strogoff, on hearing their outcries, hastens to their help, and finding that their carriage has broken down, offers to take them with him, and they all descend together these mountains, where they had been near losing their lives.]

UNE PROVOCATION

[Ekaterinbourg is thus reached, but without stop the companions hasten to Ichim. From here Michel Strogoff has to be unusually wary: his incognito revealed, his mission as the Czar's courier once understood, and all is lost ; so far, however, everything has been favorable to him.]

Ainsi donc, jusqu'ici, le voyage de Michel Strogoff s'accomplissait dans des conditions satisfaisantes.[26] Le courrier du czar n'avait éprouvé aucun retard, et, s'il parvenait[63] à tourner la pointe faite[28] en avant de Krasnoiarsk par les Tartares de Féofar-Khan, il était certain d'arriver avant eux à Irkoutsk et dans le minimum de temps obtenu[63] jusqu'alors.

Le lendemain du jour où les deux tarentass avaient quitté Ekaterinbourg, ils atteignaient[45] la petite ville de Toulouguisk, à sept heures du matin, après avoir franchi une distance de deux cent vingt verstes, sans incident digne d'être relaté.

Là, une demi-heure fut consacrée au déjeuner. Cela fait,[26] les voyageurs repartirent[44] avec une vitesse que la promesse d'un certain nombre de kopeks rendait seule explicable.

Le même jour, 22 juillet, à une heure du soir, les deux tarentass arrivaient, soixante verstes plus loin, à Tioumen.

Tioumen, dont la population normale est de dix

mille habitants, en comptait alors le double. Cette ville, premier centre industriel que les Russes créèrent en Sibérie, dont on remarque les belles usines métallurgiques et la fonderie de cloches, n'avait jamais présenté une telle animation.

Les deux correspondants allèrent[3] aussitôt aux nouvelles. Celles que les fugitifs sibériens apportaient du théâtre de la guerre n'étaient pas rassurantes.

On disait,[23] entre autres choses, que l'armée de Féofar-Khan s'approchait rapidement de la vallée de l'Ichim, et l'on confirmait que le chef tartare allait[3] être bientôt rejoint[33] par le colonel Ivan Ogareff, s'il ne l'était déjà. D'où cette conclusion naturelle que les opérations seraient alors poussées dans l'est de la Sibérie avec la plus grande activité.

Quant aux troupes russes, il avait fallu[29] les appeler principalement des provinces européennes de la Russie, et, étant encore assez éloignées, elles ne pouvaient[48] s'opposer à l'invasion. Cependant, les Cosaques du gouvernement de Tobolsk se dirigeaient à marche forcée sur Tomsk, dans l'espoir de couper les colonnes tartares.

A huit heures du soir, soixante-quinze verstes de plus avaient été dévorées pas les deux tarentass, et ils arrivaient à Yaloutorowsk.

On relaya rapidement, et, au sortir de la ville, la rivière Tobol fut passée dans un bac. Son cours, très-paisible, rendit facile cette opération, qui devait[22] se renouveler plus d'une fois sur le parcours, et probablement dans des conditions moins favorables.

A minuit, cinquante-cinq verstes au delà (58 kilomètres et demi), le bourg de Novo-Saimsk était

atteint,[45] et les voyageurs laissaient enfin derrière eux ce sol légèrement accidenté par des coteaux couverts[42] d'arbres, dernières racines de montagnes de l'Oural.

Ici commençait véritablement ce qu'on appelle la steppe sibérienne, qui se prolonge jusqu'aux environs de Krasnoiarsk. C'était la plaine sans limites, une sorte de vaste désert herbeux, à la circonférence duquel venaient[63] se confondre la terre et le ciel sur une courbe qu'on eût dit[23] nettement tracée au compas. Cette steppe ne présentait aux regards d'autre saillie que le profil des poteaux télégraphiques disposés sur chaque côté de la route, et dont les fils vibraient sous la brise comme des cordes de harpe. La route elle-même ne se distinguait du reste de la plaine que par la fine poussière qui s'enlevait sous la roue des tarentass. Sans ce ruban blanchâtre, qui se déroulait à perte de vue, on eût pu[49] se croire[18] au désert.

Michel Strogoff et ses compagnons se lancèrent avec une vitesse plus grande encore à travers la steppe. Les chevaux, excités par l'iemschik et qu'aucun obstacle ne pouvait[49] retarder, dévoraient l'espace. Les tarentass couraient[15] directement sur Ichim, là où les deux correspondants devaient[22] s'arrêter, si aucun événement ne venait[63] modifier leur itinéraire.

Deux cents verstes environ séparent Novo-Saimsk de la ville d'Ichim, et le lendemain, avant huit heures du soir, elles devaient[22] et pouvaient[49] être franchies, à la condition de ne pas perdre un instant. Dans la pensée des iemschiks, si les voyageurs n'étaient pas de grands seigneurs ou de hauts fonctionnaires, ils

étaient dignes de l'être, ne fût-ce que par leur générosité dans le règlement des pourboires.

Le lendemain, 23 juillet, en effet, les deux tarentass n'étaient plus qu'à trente verstes d'Ichim.

En ce moment, Michel Strogoff aperçut[52] sur la route, et à peine visible au milieu des volutes de poussière, une voiture qui précédait la sienne. Comme ses chevaux, moins fatigués, couraient[15] avec une rapidité plus grande, il ne devait[22] pas tarder à l'atteindre.[45]

Ce n'était ni un tarentass, ni une télègue, mais une berline de poste, toute poudreuse, et qui devait[22] avoir déjà fait[28] un long voyage. Le postillon frappait son attelage à tour de bras et ne le maintenait[63] au galop qu'à force d'injures et de coups. Cette berline n'était certainement pas passée par Novo-Saimsk, et elle n'avait dû[22] rejoindre[33] la route d'Irkoutsk que par quelque route perdue de la steppe.

Michel Strogoff et ses compagnons, en voyant[66] cette berline qui courait[15] sur Ichim, n'eurent qu'une même pensée, la devancer et arriver avant elle au relais, afin de s'assurer avant tout des chevaux disponibles. Ils dirent[23] donc un mot à leurs iemschiks, qui se trouvèrent bientôt en ligne avec l'attelage surmené de la berline.

Ce fut Michel Strogoff qui arriva le premier.

A ce moment, une tête parut[43] à la portière de la berline.

Michel Strogoff eut à peine le temps de l'observer. Cependant, si vite qu'il passât, il entendit très-distinctement ce mot, prononcé d'une voix impérieuse, qui lui fut adressé:

"Arrêtez!"

On ne s'arrêta pas. Au contraire, et la berline fut bientôt devancée par les deux tarentass.

Ce fut alors une course de vitesse, car l'attelage de la berline, excité sans doute par la présence et l'allure des chevaux qui le dépassaient, retrouva des forces pour se maintenir[63] pendant quelques minutes. Les trois voitures avaient disparu[43] dans un nuage de poussière. De ces nuages blanchâtres s'échappaient, comme une pétarade, des claquements de fouet, mêlés de cris d'excitation et d'interjections de colère.

Néanmoins, l'avantage resta à Michel Strogoff et à ses compagnons,—avantage qui pouvait[49] être très-important, si le relais était peu fourni de chevaux. Deux voitures à atteler, c'était peut-être plus que ne pourrait[49] faire[28] le maître de poste, du moins dans un court délai.

Une demi-heure après, la berline, restée en arrière, n'était plus qu'un point à peine visible à l'horizon de la steppe.

Il était huit heures du soir, lorsque les deux tarentass arrivèrent au relais de poste, à l'entrée d'Ichim.

Les nouvelles de l'invasion étaient de plus en plus mauvaises. La ville était directement menacée par l'avant-garde des colonnes tartares, et, depuis deux jours, les autorités avaient dû[22] se replier sur Tobolsk. Ichim n'avait plus ni un fonctionnaire ni un soldat.

Michel Strogoff, arrivé au relais, demanda immédiatement des chevaux pour lui.

Il avait été bien avisé de devancer la berline. Trois chevaux seulement étaient en état d'être immé-

diatement attelés. Les autres rentraient fatigués de quelque longue étape.

Le maître de poste donna l'ordre d'atteler.

Quant aux deux correspondants, auxquels il parut[43] bon de s'arrêter à Ichim, ils n'avaient pas à se préoccuper d'un moyen de transport immédiat, et ils firent[28] remiser leur voiture.

Dix minutes après son arrivée au relais, Michel Strogoff fut prévenu[63] que son tarentass était prêt a partir.

" Bien," répondit-il.

Puis, allant[3] aux deux journalistes:

" Maintenant, messieurs, puisque vous restez à Ichim, le moment est venu[63] de nous séparer.

— Quoi, monsieur Korpanoff, dit Alcide Jolivet, ne resterez-vous pas même une heure à Ichim ?

— Non, monsieur, et je désire même avoir quitté la maison de poste avant l'arrivée de cette berline que nous avons devancée.

— Craignez[17]-vous donc que ce voyageur ne cherche à vous disputer les chevaux du relais ?

— Je tiens[63] surtout à éviter toute difficulté.

— Alors, monsieur Korpanoff, dit Alcide Jolivet, il ne nous reste plus qu'à vous remercier encore une fois du service que vous nous avez rendu et du plaisir que nous avons eu à voyager en votre compagnie.

— Il est possible, d'ailleurs, que nous nous retrouvions dans quelques jours à Omsk, ajouta Harry Blount.

— C'est possible, en effet, répondit Michel Strogoff, puisque j'y vais[3] directement.

— Eh bien! bon voyage, monsieur Korpanoff, dit[23]

alors Alcide Jolivet, et Dieu vous garde des télégues."

Les deux correspondants tendaient la main à Michel Strogoff avec l'intention de la lui serrer le plus cordialement possible, lorsque le bruit d'une voiture se fit[28] entendre au dehors.

Presque aussitôt, la porte de la maison de poste s'ouvrit[42] brusquement, et un homme parut.[43]

C'était le voyageur de la berline, un individu à tournure militaire, âgé d'une quarantaine d'années, grand, robuste, tête forte, épaules larges, épaisses moustaches se raccordant avec ses favoris roux. Il portait un uniforme sans insignes. Un sabre de cavalerie traînait à sa ceinture, et il tenait[63] à la main un fouet à manche court.

"Des chevaux, demanda-t-il avec l'air impérieux d'un homme habitué à commander.

— Je n'ai plus de chevaux disponibles, répondit le maître de poste, en s'inclinant.

— Il m'en faut[29] à l'instant.

— C'est impossible.

— Quels sont donc ces chevaux qui viennent[63] d'être attelés au tarentass que j'ai vu[65] à la porte du relais ?

— Ils appartiennent[63] à ce voyageur, répondit le maître de poste en montrant Michel Strogoff.

— Qu'on les dételle! . . ." dit[23] le voyageur d'un ton qui n'admettait[36] pas de réplique.

Michel Strogoff s'avança alors.

"Ces chevaux sont retenus[63] par moi, dit[23]-il.

— Peu m'importe! Il me les faut.[29] Allons![3] Vivement! Je n'ai pas de temps à perdre!

—Je n'ai pas de temps à perdre non plus," répondit Michel Strogoff, qui voulait[67] être calme et se contenait[63] non sans peine.

Nadia était près de lui, calme aussi, mais secrètement inquiète d'une scène qu'il eût mieux valu[62] éviter.

" Assez! " répéta le voyageur.

Puis, allant[3] au maître de poste:

" Qu'on dételle ce tarentass, s'écria-t-il avec un geste de menace, et que les chevaux soient mis[30] à ma berline! "

Le maître de poste, très-embarrassé, ne savait[55] à qui obéir, et il regardait Michel Strogoff, dont c'était évidemment le droit de résister aux injustes exigences du voyageur.

Michel Strogoff hésita un instant. Il ne voulait[67] pas faire[28] usage de son podaroshna, qui eût attiré l'attention sur lui, il ne voulait[67] pas non plus, en cédant les chevaux, retarder son voyage, et, cependant, il ne voulait[67] pas engager une lutte qui eût pu[49] compromettre[36] sa mission.

Les deux journalistes le regardaient, prêts d'ailleurs à le soutenir,[63] s'il faisait[28] appel à eux.

" Mes chevaux resteront à ma voiture," dit[23] Michel Strogoff, mais sans élever le ton plus qu'il ne convenait[63] à un simple marchand d'Irkoutsk.

Le voyageur s'avança alors vers Michel Strogoff, et lui posant rudement la main sur l'épaule:

" C'est comme cela ! dit[23]-il d'une voix éclatante. Tu ne veux[67] pas me céder tes chevaux ?

— Non, répondit Michel Strogoff.

— Eh bien, ils seront à celui de nous deux qui va[3]

pouvoir[49] repartir[44] ! Défends-toi, car je ne te ménagerai pas ! "

Et, en parlant ainsi, le voyageur tira vivement son sabre du fourreau et se mit[36] en garde.

Nadia s'était jetée devant Michel Strogoff.

Harry Blount et Alcide Jolivet s'avancèrent vers lui.

" Je ne me battrai pas, dit[23] simplement Michel Strogoff, qui, pour mieux se contenir,[63] croisa ses bras sur sa poitrine.

— Tu ne te battras pas ?

— Non.

— Même après ceci ? " s'écria le voyageur.

Et, avant qu'on eût pu[49] le retenir,[63] le manche de son fouet frappa l'épaule de Michel Strogoff.

A cette insulte, Michel Strogoff pâlit affreusement. Ses mains se levèrent toutes ouvertes,[42] comme si elles allaient[3] broyer ce brutal personnage. Mais, par un suprême effort, il parvint[63] à se maîtriser. Un duel, c'était plus qu'un retard, c'était peut-être sa mission manquée ! ... Mieux valait[62] perdre quelques heures ! ... Oui ! mais dévorer cet affront !

" Te battras-tu, maintenant, lâche ? répéta le voyageur, en ajoutant la grossièreté à la brutalité.

— Non ! répondit Michel Strogoff, qui ne bougea pas, mais qui regarda le voyageur les yeux dans les yeux.

— Les chevaux, et à l'instant ! " dit[23] alors celui-ci.

Et il sortit[44] de la salle.

Le maître de poste le suivit[58] aussitôt, non sans avoir haussé les épaules, après avoir examiné Michel Strogoff d'un air peu approbateur.

L'effet produit[11] sur les journalistes par cet incident ne pouvait[49] pas être à l'avantage de Michel Strogoff. Leur déconvenue était visible. Ce robuste jeune homme se laisser frapper ainsi et ne pas demander raison d'une pareille insulte! Ils se contentèrent donc de le saluer et se retirèrent, Alcide Jolivet disant[23] à Harry Blount:

"Je n'aurais pas cru[18] cela d'un homme qui découd[14] si proprement les ours de l'Oural! Serait-il donc vrai que le courage a ses heures et ses formes? C'est à n'y rien comprendre[50]! Après cela, il nous manque peut-être, à nous autres, d'avoir jamais été serfs!"

Un instant après, un bruit de roues et le claquement d'un fouet indiquaient que la berline, attelée des chevaux du tarentass, quittait rapidement la maison de poste.

Nadia, impassible, Michel Strogoff, encore frémissant, restèrent seuls dans la salle du relais.

Le courrier du czar, les bras toujours croisés sur sa poitrine, s'était assis.[5] On eût dit[23] une statue. Toutefois, une rougeur, qui ne devait[22] pas être la rougeur de la honte, avait remplacé la pâleur sur son mâle visage.

Nadia ne doutait pas que de formidables raisons eussent pu[49] seules faire dévorer à un tel homme une telle humiliation.

Donc, allant[3] à lui, comme il était venu[63] à elle à la maison de police de Nijni-Novgorod:

"Ta main, frère!" dit[23]-elle.

Et, en même temps, son doigt, par un geste quasi-

maternel, essuya une larme qui allait[3] jaillir de l'œil de son compagnon.

AU-DESSUS DE TOUT, LE DEVOIR

[Nadia imagines rightly that a secret object directs the acts of Michel Strogoff, even preventing him from resenting a mortal insult. On the morrow, horses are secured for their carriage, and the journey begins again. The banks of the Irtyche are reached; this river being wide and rapid, its passage on ferry-boats is at all times dangerous, but there are no bridges over any of the Siberian rivers. Necessity, however, forces Michel to push on. All is going well, and the boatmen feel confident of reaching the opposite bank in safety.]

Mais ils comptaient sans un incident qu'ils étaient impuissants à prévenir,[63] et ni leur zèle ni leur habileté n'auraient rien pu[49] faire[28] en cette circonstance.

Le bac se trouvait engagé dans le milieu du courant, à égale distance environ des deux rives, et il descendait avec une vitesse de deux verstes à l'heure, lorsque Michel Strogoff, se levant, regarda attentivement en amont du fleuve.

Il aperçut[52] alors plusieurs barques que le courant emportait avec une grande rapidité, car à l'action de l'eau se joignait[33] celle des avirons dont elles étaient armées.

La figure de Michel Strogoff se contracta tout à coup, et une exclamation lui échappa.

" Qu'y a-t-il ? " demanda la jeune fille.

Mais avant que Michel Strogoff eût eu le temps de lui répondre, un des bateliers s'écriait avec l'accent de l'épouvante:

"Les Tartares! les Tartares!"

C'étaient, en effet, des barques, chargées de soldats, qui descendaient rapidement l'Irtyche, et, avant quelques minutes, elles devaient[22] avoir atteint[45] le bac, trop pesamment encombré pour fuir[31] devant elles.

Les bateliers, terrifiés par cette apparition, poussèrent des cris de désespoir et abandonnèrent leurs gaffes.

"Du courage, mes amis! s'écria Michel Strogoff, du courage! Cinquante roubles pour vous si nous atteignons[45] la rive droite avant l'arrivée de ces barques!"

Les bateliers, ranimés par ces paroles, reprirent[50] la manœuvre et continuèrent à biaiser avec le courant, mais il fut bientôt évident qu'ils ne pourraient[49] éviter l'abordage des Tartares.

Ceux-ci passeraient-ils sans les inquiéter? c'était peu probable! On devait[22] tout craindre,[17] au contraire, de ces pillards!

"N'aie pas peur, Nadia, dit Michel Strogoff, mais sois prête à tout!

— Je suis prête, répondit Nadia.

— Même à te jeter dans le fleuve, quand je te le dirai?[23]

— Quand tu me le diras.[23]

— Aie confiance en moi, Nadia.

— J'ai confiance!"

Les barques tartares n'étaient plus qu'à une distance de cent pieds. Elles portaient un détachement de soldats boukhariens, qui allaient[3] tenter une reconnaissance sur Omsk.

Le bac se trouvait encore à deux longueurs de la

rive. Les bateliers redoublèrent d'efforts. Michel Strogoff se joignit[33] à eux et saisit une gaffe, qu'il manœuvra avec une force surhumaine. S'il pouvait[49] débarquer le tarentass et l'enlever au galop de l'attelage, il avait quelques chances d'échapper à ces Tartares, qui n'étaient pas montés.

Mais tant d'efforts devaient[22] être inutiles !

" Saryn na kitchou ! " crièrent les soldats de la première barque.

Michel Strogoff reconnut[13] ce cri de guerre des pirates tartares, auquel on ne devait[22] répondre qu'en se couchant à plat ventre.

Et comme ni les bateliers ni lui n'obéirent à cette injonction, une violente décharge eut lieu, et deux des chevaux furent atteints[45] mortellement.

En ce moment, un choc se produisit[11]... Les barques avaient abordé le bac par le travers.

" Viens,[63] Nadia ! " s'écria Michel Strogoff, prêt à se jeter par-dessus le bord.

La jeune fille allait[3] le suivre,[58] quand Michel Strogoff, frappé d'un coup de lance, fut précipité dans le fleuve. Le courant l'entraîna, sa main s'agita un instant au-dessus des eaux, et il disparut.[43]

Nadia avait poussé un cri, mais, avant qu'elle eût le temps de se jeter à la suite de Michel Strogoff, elle était saisie, enlevée, et déposée dans une des barques.

Un instant après, les bateliers avaient été tués à coups de lance, et le bac dérivait à l'aventure, pendant que les Tartares continuaient à descendre le cours de l'Irtyche.

MÈRE ET FILS

Omsk est la capitale officielle de la Sibérie occidentale. Ce n'est pas la ville la plus importante du gouvernement de ce nom, puisque Tomsk est plus peuplée et plus considérable, mais c'est à Omsk que réside le gouverneur général de cette première moitié de la Russie asiatique.

Omsk, à proprement parler, se compose de deux villes distinctes, l'une qui est uniquement habitée par les autorités et les fonctionnaires, l'autre où demeurent plus spécialement les marchands sibériens, bien qu'elle soit peu commerçante cependant.

Cette ville compte environ douze à treize mille habitants. Elle est défendue par une enceinte flanquée de bastions, mais ces fortifications sont en terre, et elles ne pouvaient[49] la protéger que très-insuffisamment. Aussi les Tartares, qui le savaient[50] bien, tentèrent-ils à cette époque de l'enlever de vive force, et ils y réussirent après quelques jours d'investissement.

La garnison d'Omsk, réduite[51] à deux mille hommes, avait vaillamment résisté. Mais, accablée par les troupes de l'émir, repoussée peu à peu de la ville marchande, elle avait dû[52] se réfugier dans la ville haute.

C'est là que le gouverneur général, ses officiers, ses soldats s'étaient retranchés. Ils avaient fait[53] du haut quartier d'Omsk une sorte de citadelle, après en avoir crénelé les maisons et les églises, et, jusqu'alors, ils tenaient[54] bon dans cette sorte de kreml impro-

visé, sans grand espoir d'être secourus[15] à temps. En effet, les troupes tartares, qui descendaient le cours de l'Irtyche, recevaient[52] chaque jour de nouveaux renforts, et, circonstance plus grave, elles étaient alors dirigées par un officier, traître à son pays, mais homme de grand mérite et d'une audace à toute épreuve.

C'était le colonel Ivan Ogareff.

Ivan Ogareff, terrible comme un de ces chefs tartares qu'il poussait en avant, était un militaire instruit.[11] Ayant en lui un peu de sang mongol par sa mère, qui était d'origine asiatique, il aimait la ruse, il se plaisait[46] à imaginer des embûches, et ne répugnait à aucun moyen lorsqu'il voulait[67] surprendre[60] quelque secret ou tendre quelque piége. Fourbe par nature, il avait volontiers recours aux plus vils déguisements, se faisant[28] mendiant à l'occasion, excellant à prendre[50] toutes les formes et toutes les allures. De plus, il était cruel, et il se fût fait[28] bourreau au besoin. Féofar-Khan avait en lui un lieutenant digne de le seconder dans cette guerre sauvage.

Or, quand Michel Strogoff arriva sur les bords de l'Irtyche, Ivan Ogareff était déjà maître d'Omsk, et il pressait d'autant plus le siége du haut quartier de la ville, qu'il avait hâte de rejoindre[33] Tomsk, où le gros de l'armée tartare venait[63] de se concentrer.

Tomsk, en effet, avait été prise[50] par Féofar-Khan depuis quelques jours, et c'est de là que les envahisseurs, maîtres de la Sibérie centrale, devaient[22] marcher sur Irkoutsk.

Irkoutsk était le véritable objectif d'Ivan Ogareff,

Le plan de ce traître était de se faire[28] agréer du grand-duc sous un faux nom, de capter sa confiance, et, l'heure venue,[63] de livrer aux Tartares la ville et le grand-duc lui-même.

Avec une telle ville et un tel otage, toute la Sibérie asiatique devait[23] tomber aux mains des envahisseurs.

Or, on le sait,[58] ce complot était connu[13] du czar, et c'était pour le déjouer qu'avait été confiée à Michel Strogoff l'importante missive dont il était porteur. De là aussi, les instructions les plus sévères qui avaient été données au jeune courrier, de passer incognito à travers la contrée envahie.

Cette mission, il l'avait fidèlement exécutée jusqu'ici, mais, maintenant, pourrait[49]-il en poursuivre[58] l'accomplissement?

Le coup qui avait frappé Michel Strogoff n'était pas mortel. En nageant de manière à éviter d'être vu,[66] il avait atteint[45] la rive droite, où il tomba évanoui entre les roseaux.

Quand il revint[62] a lui, il se trouva dans la cabane d'un moujik qui l'avait recueilli[20] et soigné, et auquel il devait[22] d'être encore vivant.[65] Depuis combien de temps était-il l'hôte de ce brave Sibérien? il n'eût pu[49] le dire.[23] Mais, lorsqu'il rouvrit[42] les yeux, il vit[66] une bonne figure barbue, penchée sur lui, qui le regardait d'un œil compatissant. Il allait[3] demander où il était, lorsque le moujik, le prévenant,[62] lui dit:[23]

"Ne parle pas, petit père, ne parle pas! Tu es encore trop faible. Je vais[3] te dire[23] où tu es et

tout ce qui s'est passé depuis que je t'ai rapporté dans ma cabane."

Et le moujik raconta à Michel Strogoff les divers incidents de la lutte dont il avait été témoin, l'attaque du bac par les barques tartares, le pillage du tarentass, le massacre des bateliers! . . .

Mais Michel Strogoff ne l'écoutait plus, et, portant la main à son vêtement, il sentit[44] la lettre impériale, toujours serrée sur sa poitrine.

Il respira, mais ce n'était pas tout.

"Une jeune fille m'accompagnait! dit-il.

— Ils ne l'ont pas tuée! répondit le moujik, allant[3] au-devant de l'inquiétude qu'il lisait[24] dans les yeux de son hôte. Ils l'ont emmenée dans leur barque, et ils ont continué de descendre l'Irtyche! C'est une prisonnière de plus à joindre[32] à tant d'autres que l'on conduit[11] à Tomsk!"

Michel Strogoff ne put[49] répondre. Il mit[36] la main sur son cœur pour en comprimer les battements.

Mais, malgré tant d'épreuves, le sentiment du devoir dominait son âme tout entière.

"Où suis-je? demanda-t-il.

— Sur la rive droite de l'Irtyche, et seulement à cinq verstes d'Omsk, répondit le moujik.

— Quelle blessure ai-je donc reçue,[52] qui ait pu[49] me foudroyer ainsi? Ce n'est pas un coup de feu?

— Non, un coup de lance à la tête, cicatrisé maintenant, répondit le moujik. Après quelques jours de repos, petit père, tu pourras[49] continuer ta route. Tu es tombé dans le fleuve, mais les Tartares ne

t'ont ni touché ni fouillé, et ta bourse est toujours dans ta poche."

Michel Strogoff tendit la main au moujik. Puis, se redressant par un subit effort:

"Ami, dit[28]-il, depuis combien de temps suis-je dans ta cabane?

— Depuis trois jours.

— Trois jours perdus!

— Trois jours pendant lesquels tu as été sans connaissance!

— As-tu un cheval à me vendre?

— Tu veux[67] partir[44] ?

— A l'instant.

— Je n'ai ni cheval ni voiture, petit père! Où les Tartares ont passé, il ne reste plus rien!

— Eh bien, j'irai à pied à Omsk chercher un cheval...

— Quelques. heures de repos encore, et tu seras mieux en état de continuer ton voyage!

— Pas une heure!

— Viens[63] donc ! répondit le moujik, comprenant[50] qu'il n'y avait pas à lutter contre la volonté de son hôte. Je te conduirai[11] moi-même, ajouta-t-il. D'ailleurs, les Russes sont encore en grand nombre à Omsk, et tu pourras[49] peut-être passer inaperçu.

— Ami, répondit Michel Strogoff, que le ciel te récompense de tout ce que tu as fait[28] pour moi !

— Une récompense! Les fous seuls en attendent sur la terre," répondit le moujik.

Michel Strogoff sortit[44] de la cabane. Lorsqu'il voulut[67] marcher, il fut pris[50] d'un éblouissement tel que, sans le secours du moujik, il serait tombé, mais

le grand air le remit[36] promptement. Il ressentit[44] alors le coup qui lui avait été porté à la tête, et dont son bonnet de fourrure avait heureusement amorti la violence. Avec l'énergie qu'on lui connaît,[13] il n'était pas homme à se laisser abattre pour si peu. Un seul but se dressait devant ses yeux, c'était cette lointaine Irkoutsk qu'il lui fallait[29] atteindre[45]! Mais il lui fallait[29] traverser Omsk sans s'y arrêter.

" Dieu protége ma mère et Nadia! murmura-t-il. Je n'ai pas encore le droit de penser à elles! "

Michel Strogoff et le moujik arrivèrent bientôt au quartier marchand de la ville basse, et, bien qu'elle fût occupée militairement, ils y entrèrent sans difficulté. L'enceinte de terre avait été détruite[11] en maint endroit, et c'étaient autant de brèches par lesquelles pénétraient ces maraudeurs qui suivaient[58] les armées de Féofar-Khan.

A l'intérieur d'Omsk, dans les rues, sur les places, fourmillaient les soldats tartares, mais on pouvait[49] remarquer qu'une main de fer leur imposait une discipline à laquelle ils étaient peu accoutumés. En effet, ils ne marchaient point isolément, mais par groupes armés, en mesure de se défendre contre toute agression.

Sur la grande place, transformée en camp que gardaient de nombreuses sentinelles, deux mille Tartares bivouaquaient en bon ordre. Les chevaux, attachés à des piquets, mais toujours harnachés, étaient prêts à partir[44] au premier ordre. Omsk ne pouvait[49] être qu'une halte provisoire pour cette cavalerie tartare, qui devait[22] lui préférer les riches plaines de la Sibérie orientale, là où les villes sont

plus opulentes, les campagnes plus fertiles, et, par conséquent, le pillage plus fructueux.

Au-dessus de la ville marchande s'étageait le haut quartier, qu'Ivan Ogareff, malgré plusieurs assauts vigoureusement donnés, mais bravement repoussés, n'avait encore pu réduire.[11] Sur ses murailles crénelées flottait le drapeau national aux couleurs de la Russie.

Ce ne fut pas sans un légitime orgueil que Michel Strogoff et son guide le saluèrent de leurs vœux.

Michel Strogoff connaissait[13] parfaitement la ville d'Omsk, et, tout en suivant[58] son guide, il évita les rues trop fréquentées. Ce n'était pas qu'il pût[49] craindre[17] d'être reconnu.[13] Dans cette ville, sa vieille mère aurait seule pu[49] l'appeler de son vrai nom, mais il avait juré de ne pas la voir,[66] et il ne la verrait[66] pas. D'ailleurs,—il le souhaitait de tout cœur,—peut-être avait-elle fui[31] dans quelque portion tranquille de la steppe.

Le moujik, très-heureusement, connaissait[13] un maître de poste qui, en le payant bien, ne refuserait pas, suivant lui, soit de louer, soit de vendre voiture ou chevaux. Resterait la difficulté de quitter la ville, mais les brèches, pratiquées à l'enceinte, devaient[22] faciliter la sortie de Michel Strogoff.

Le moujik conduisait[11] donc son hôte directement au relais, lorsque, dans une rue étroite, Michel Strogoff s'arrêta soudain et se rejeta derrière un pan de mur.

" Qu'as-tu ? lui demanda vivement le moujik, très-étonné de ce brusque mouvement.

— Silence," se hâta de répondre Michel Strogoff, en mettant[36] un doigt sur ses lèvres.

En ce moment, un détachement de Tartares débouchait de la place principale et prenait[50] la rue que Michel Strogoff et son compagnon venaient[63] de suivre[58] pendant quelques instants.

En tête du détachement, composé d'une vingtaine de cavaliers, marchait un officier vêtu[64] d'un uniforme très-simple. Bien que ses regards se portassent rapidement de côté et d'autre, il ne pouvait[49] avoir vu[66] Michel Strogoff, qui avait précipitamment opéré sa retraite.

Le détachement allait[3] au grand trot dans cette rue étroite. Ni l'officier, ni son escorte ne prenaient[50] garde aux habitants. Ces malheureux avaient à peine le temps de se ranger à leur passage. Aussi y eut-il quelques cris à demi étouffés, auxquels répondirent immédiatement des coups de lance, et la rue fut dégagée en un instant.

Quand l'escorte eut disparu[43]:

" Quel est cet officier?" demanda Michel Strogoff en se retournant vers le moujik.

Et, pendant qu'il faisait[28] cette question, son visage était pâle comme celui d'un mort.

" C'est Ivan Ogareff, répondit le Sibérien, mais d'une voix basse qui respirait la haine.

— Lui ! " s'écria Michel Strogoff, auquel ce mot échappa avec un accent de rage qu'il ne put[49] maîtriser.

Il venait[6] de reconnaître[13] dans cet officier le voyageur qui l'avait frappé au relais d'Ichim !

Et, fût-ce une illumination de son esprit, ce voya-

geur, bien qu'il n'eût fait[28] que l'entrevoir,[66] lui rappela en même temps le vieux tsigane, dont il avait surpris[50] les paroles au marché de Nijni-Novgorod.

Michel Strogoff ne se trompait pas. Ces deux hommes n'en faisaient[28] qu'un. C'était sous le vêtement d'un tsigane, mêlé à la troupe de Sangarre, qu'Ivan Ogareff avait pu[49] quitter la province de Nijni-Novgorod, où il était allé[3] chercher, parmi les étrangers si nombreux que la foire avait amenés de l'Asie centrale, les affidés qu'il voulait[67] associer à l'accomplissement de son œuvre maudite.[28] Sangarre et ses tsiganes, véritables espions à sa solde, lui étaient absolument dévoués. C'était lui qui, pendant la nuit, sur le champ de foire, avait prononcé cette phrase singulière dont Michel Strogoff pouvait[49] maintenant comprendre[50] le sens, c'était lui qui voyageait à bord du *Caucase* avec toute la bande bohémienne, c'était lui qui, par cette autre route de Kazan à Ichim à travers l'Oural, avait gagné Omsk, où maintenant il commandait en maître.

Il y avait à peine trois jours qu'Ivan Ogareff était arrivé à Omsk, et, sans leur funeste rencontre à Ichim, sans l'événement qui venait[63] de le retenir[63] trois jours sur les bords de l'Irtyche, Michel Strogoff l'eût évidemment devancé sur la route d'Irkoutsk!

Et qui sait[55] combien de malheurs eussent été évités dans l'avenir !

En tout cas, et plus que jamais, Michel Strogoff devait fuir[31] Ivan Ogareff et faire[28] en sorte de ne point en être vue.[66] Lorsque le moment serait venu[63] de se rencontrer avec lui face à face, il saurait[55] le retrouver,—fût-il maître de la Sibérie tout entière !

Le moujik et lui reprirent[50] donc leur course à travers la ville, et ils arrivèrent à la maison de poste. Quitter Omsk par une des brèches de l'enceinte ne serait pas difficile, la nuit venue.[63] Quant à racheter une voiture pour remplacer le tarentass, ce fut impossible. Il n'y en avait ni à louer ni à vendre. Mais quel besoin Michel Strogoff avait-il d'une voiture maintenant ? N'était-il pas seul, hélas! à voyager ? Un cheval devait[22] lui suffire,[57] et, très-heureusement, ce cheval, il put[49] se le procurer. C'était un animal de fond, apte à supporter de longues fatigues, et dont Michel Strogoff, habile cavalier, pourrait[49] tirer un bon parti.

Le cheval fut payé un haut prix, et, quelques minutes plus tard, il était prêt à partir.[44]

Il était alors quatre heures du soir.

Michel Strogoff, obligé d'attendre la nuit pour franchir l'enceinte, mais ne voulant[67] pas se montrer dans les rues d'Omsk, resta dans la maison de poste, et, là, il se fit[28] servir[56] quelque nourriture.

Il y avait grande affluence dans la salle commune. Ainsi que cela se passait dans les gares russes, les habitants, très-anxieux, venaient[63] y chercher des nouvelles. On parlait d'arrivée prochaine d'un corps de troupes moscovites, non pas à Omsk, mais à Tomsk, —corps destiné à reprendre[50] cette ville sur les Tartares de Féofar-Khan.

Michel Strogoff prêtait une oreille attentive à tout ce qui se disait,[23] mais il ne se mêlait point aux conversations.

Tout à coup, un cri le fit tressaillir,[4] un cri qui le

pénétra jusqu'au fond de l'âme, et ces deux mots furent pour ainsi dire[23] jetés à son oreille:

"Mon fils!"

Sa mère, la vieille Marfa, était devant lui! Elle lui souriait,[54] toute tremblante! Elle lui tendait les bras!...

Michel Strogoff se leva. Il allait[3] s'élancer...

La pensée du devoir, le danger sérieux qu'il y avait pour sa mère et pour lui dans cette regrettable rencontre, l'arrêtèrent soudain, et tel fut son empire sur lui-meme, que pas un muscle de sa figure ne remua.

Vingt personnes étaient réunies dans la salle commune. Parmi elles, il y avait peut-être des espions, et ne savait[55]-on pas dans la ville que le fils de Marfa Strogoff appartenait[43] au corps des courriers du czar?

Michel Strogoff ne bougea pas.

"Michel! s'écria sa mère.

— Qui êtes-vous, ma brave dame? demanda Michel Strogoff, balbutiant ces mots plutôt qu'il ne les prononça.

— Qui je suis? tu le demandes! Mon enfant, est-ce que tu ne reconnais[13] plus ta mère?

— Vous vous trompez!... répondit froidement Michel Strogoff. Une ressemblance vous abuse..."

La vieille Marfa alla[3] droit à lui, et là, les yeux dans les yeux:

"Tu n'es pas le fils de Pierre et de Marfa Strogoff?" dit[23]-elle.

Michel Strogoff aurait donné sa vie pour pouvoir[49] serrer librement sa mère dans ses bras!... mais s'il cédait, c'en était fait[28] de lui, d'elle, de sa mission, de son serment!... Se dominant tout entier, il ferma

les yeux pour ne pas voir[66] les inexprimables angoisses qui contractaient le visage vénéré de sa mère, il retira ses mains pour ne pas étreindre[45] les main frémissantes qui le cherchaient.

" Je ne sais,[55] en vérité, ce que vous voulez[67] dire,[23] ma bonne femme, répondit-il en reculant de quelques pas.

— Michel! cria encore la vieille mère.

— Je ne me nomme pas Michel! Je n'ai jamais été votre fils! Je suis Nicolas Korpanoff, marchand à Irkoutsk! . . ."

Et, brusquement, il quitta la salle commune, pendant que ces mots retentissaient une dernière fois:

" Mon fils! mon fils! "

Michel Strogoff, à bout d'efforts, était parti.[44] Il ne vit[66] pas sa vieille mère, qui était retombée presque inanimée sur un banc. Mais, au moment où le maître de poste se précipitait pour la secourir,[15] la vieille femme se releva. Une révélation subite s'était faite[23] dans son esprit. Elle, reniée par son fils! ce n'était pas possible! Quant à s'être trompée et à prendre[50] un autre pour lui, impossible également. C'était bien son fils qu'elle venait[63] de voir,[66] et, s'il ne l'avait pas reconnue,[13] c'est qu'il ne voulait[67] pas, c'est qu'il ne devait[22] pas la reconnaître,[13] c'est qu'il avait des raisons terribles pour en agir ainsi! Et alors, refoulant en elle ses sentiments de mère, elle n'eut plus qu'une pensée: " L'aurai-je perdu sans le vouloir ? " [67]

" Je suis folle! dit[23]-elle à ceux qui l'interrogeaient. Mes yeux m'ont trompée! Ce jeune homme n'est pas

mon enfant! Il n'avait pas sa voix! N'y pensons plus! Je finirais par le voir[66] partout."

Moins de dix minutes après, un officier tartare se présentait à la maison de poste.

"Marfa Strogoff ? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit la vieille femme d'un ton si calme et le visage si tranquille, que les témoins de la rencontre qui venait[63] de se produire[11] ne l'auraient pas reconnue.[13]

— Viens,"[63] dit l'officier.

Marfa Strogoff, d'un pas assuré, suivit[59] l'officier tartare et quitta la maison de poste.

Quelques instants après, Marfa Strogoff se trouvait au bivouac de la grande place, en présence d'Ivan Ogareff, auquel tous les détails de cette scène avaient été rapportés immédiatement.

Ivan Ogareff, soupçonnant la vérité, avait voulu[67] interroger lui-même la vieille Sibérienne.

"Ton nom ? demanda-t-il d'un ton rude.

— Marfa Strogoff.

— Tu as un fils ?

— Oui.

— Il est courrier du czar ?

— Oui.

— Où est-il ?

— A Moscou.

— Tu es sans nouvelles de lui ?

— Sans nouvelles.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis deux mois.

— Quel est donc ce jeune homme que tu appelais ton fils, il y a quelques instants, au relais de poste ?

— Un jeune Sibérien que j'ai pris[50] pour lui, répondit Marfa Strogoff. C'est le dixième en qui je crois[18] retrouver mon fils depuis que la ville est pleine d'étrangers! Je crois[18] le voir[66] partout!

— Ainsi ce jeune homme n'était pas Michel Strogoff?

— Ce n'était pas Michel Strogoff.

— Sais[55]-tu, vieille femme, que je puis[19] te faire[28] torturer jusqu'à ce que tu avoues la vérité?

— J'ai dit[23] la vérité, et la torture ne me fera[28] rien changer à mes paroles.

— Ce Sibérien n'était pas Michel Strogoff? demanda une seconde fois Ivan Ogareff.

— Non! Ce n'était pas lui, répondit une seconde fois Marfa Strogoff. Croyez[18]-vous que pour rien au monde je renierais un fils comme celui que Dieu m'a donné?"

Ivan Ogareff regarda d'un œil méchant la vieille femme qui le bravait en face. Il ne doutait pas qu'elle n'eût reconnu[13] sons fils dans ce jeune Sibérien. Or, si ce fils avait d'abord renié sa mère, et si sa mère le reniait à son tour, ce ne pouvait[19] être que par un motif de plus graves.

Donc, pour Ivan Ogareff, il n'était plus douteux que le prétendu Nicolas Korpanoff ne fût Michel Strogoff, courrier du czar, se cachant sous un faux nom, et chargé de quelque mission qu'il eût été capital pour lui de connaître.[13] Aussi donna-t-il immédiatement ordre de se mettre[36] à sa poursuite. Puis:

"Que cette femme soit dirigée sur Tomsk," dit[23]-il en se retournant vers Marfa Strogoff.

Et, pendant que les soldats l'entraînaient avec brutalité, il ajouta entre ses dents:

"Quand le moment sera venu,[63] je saurai[55] bien la faire[28] parler, cette vieille sorcière!"

LES MARAIS DE LA BARABA

[The marshes of Baraba must be crossed; Michel Strogoff is in no real danger here, but both he and his horse are frightfully bitten by the millions of insects that swarm in these swamps, many of them so small that their presence is felt only by the intolerable pain they inflict.]

UN DERNIER EFFORT

Michel Strogoff avait raison de redouter quelque mauvaise rencontre dans ces plaines qui se prolongent au delà de la Baraba. Les champs, foulés du pied des chevaux, montraient que les Tartares y avaient passé, et de ces barbares on pouvait[49] dire[23] ce que l'on a dit[23] des Turcs: "Là où le Turc passe, l'herbe ne repousse jamais!"

Michel Strogoff devait[22] donc prendre[50] les plus minutieuses précautions en traversant cette contrée. Quelques volutes de fumée qui se tordaient au-dessus de l'horizon indiquaient que bourgs et hameaux brûlaient encore. Ces incendies avaient-ils été allumés par l'avant-garde, ou l'armée de l'émir s'était-elle déjà avancée jusqu'aux dernières limites de la province? Féofar-Khan se trouvait-il de sa personne dans le gouvernement de l'Yeniseisk? Michel Strogoff ne le savait[55] et ne pouvait[49] rien décider sans

être fixé à cet égard. Le pays était-il donc si abandonné qu'il ne s'y trouvât plus un seul Sibérien pour le renseigner ?

Michel Strogoff fit[28] deux verstes sur la route absolument déserte. Il cherchait du regard, à droite et à gauche, quelque maison qui n'eût pas été délaissée. Toutes celles qu'il visita étaient vides.

Une hutte, cependant, qu'il aperçut[52] entre les arbres, fumait encore. Lorsqu'il en approcha, il vit,[66] à quelques pas des restes de sa maison, un vieillard, entouré d'enfants qui pleuraient. Une femme, jeune encore, sa fille sans doute, la mère de ces petits, agenouillée sur le sol, regardait d'un œil hagard cette scène de désolation. Elle allaitait un enfant de quelques mois, auquel son lait devait[22] manquer bientôt. Tout, autour de cette famille, n'était que ruines et dénuement !

Michel Strogoff alla[3] au vieillard.

" Peux[49]-tu me répondre ? lui dit[23]-il d'une voix grave.

— Parle, répondit le vieillard.

— Les Tartares ont passé par ici ?

— Oui, puisque ma maison est en flammes !

— Était-ce une armée ou un détachement ?

— Une armée, puisque, si loin que ta vue s'étende, nos champs sont dévastés !

— Commandée par l'émir ? . . .

— Par l'émir, puisque les eaux de l'Obi sont devenues[63] rouges !

— Et Féofar-Khan est entré à Tomsk ?

— A Tomsk.

— Sais[55]-tu si les Tartares se sont emparés de Kolyvan ?

— Non, puisque Kolyvan ne brûle pas encore!

— Merci, ami.—Puis[49]-je faire[28] quelque chose pour toi et les tiens ?

— Rien.

— Au revoir.

— Adieu."

Et Michel Strogoff, après avoir mis[36] vingt-cinq roubles sur les genoux de la malheureuse femme, qui n'eut même pas la force de le remercier, pressa son cheval et reprit[50] sa marche, interrompue un instant.

Il savait[55] maintenant une chose, c'est qu'à tout prix il devait[22] eviter de passer à Tomsk. Aller[3] à Kolyvan, où les Tartares n'étaient pas encore, c'était possible. S'y ravitailler pour une longue étape, c'était ce qu'il fallait[29] faire.[28] Se jeter ensuite hors de la route d'Irkoutsk pour tourner Tomsk, après avoir franchi l'Obi, il n'y avait pas d'autre parti à prendre.[50]

Ce nouvel itinéraire décidé, Michel Strogoff ne devait[22] pas hésiter un instant. Il n'hésita pas, et, imprimant à son cheval une allure rapide et régulière, il suivit[58] la route directe qui aboutissait à la rive gauche de l'Obi, dont quarante verstes le séparaient encore. Trouverait-il un bac pour le traverser, ou, les Tartares ayant détruit[11] les bateaux de fleuve, serait-il forcé de le passer à la nage? Il aviserait.

Quant à son cheval, bien épuisé alors, Michel Strogoff, après lui avoir demandé ce qui lui restait de force pour cette dernière étape, devrait[22] chercher à

l'échanger contre un autre à Kolyvan. Il sentait[44] bien qu'avant peu le pauvre animal manquerait sous lui. Kolyvan devait[22] donc être comme un nouveau point de départ, car, à partir[44] de cette ville, son voyage s'effectuerait dans des conditions nouvelles. Tant qu'il parcourrait[15] le pays ravagé, le difficultés seraient grandes encore, mais si, après avoir évité Tomsk, il pouvait[49] reprendre[50] la route d'Irkoutsk à travers la province d'Yeniseisk, que les envahisseurs ne désolaient pas encore, il devait[22] avoir atteint[45] son but en quelques jours.

La nuit était venue,[63] après une assez chaude journée. Une assez profonde obscurité, à minuit, enveloppa la steppe. Le vent, complétement tombé au coucher du soleil, laissait à l'atmosphère un calme complet. Seul, le bruit des pas du cheval se faisait[28] entendre sur la route déserte, et aussi quelques paroles avec lesquelles son maître l'encourageait. Au milieu de ces ténèbres, il fallait[29] une extrême attention pour ne pas se jeter hors du chemin, bordé d'étangs et de petits cours d'eau, tributaires de l'Obi.

Michel Strogoff s'avançait donc aussi rapidement que possible, mais avec une certaine circonspection. Il s'en rapportait moi moins à l'excellence de ses yeux, qui perçaient l'ombre, qu'à la prudence de son cheval, dont il connaissait[13] la sagacité.

A ce moment, Michel Strogoff, ayant mis[36] pied à terre, cherchait à reconnaitre[13] exactement la direction de la route, lorsqu'il lui sembla entendre un murmure confus qui venait[63] de l'ouest. C'était comme le bruit d'une chevauchée lointaine sur la terre sèche. Pas de doute. Il se produisait,[11] à une ou deux verstes en

arrière, un certain cadencement de pas qui frappaient régulièrement le sol.

Michel Strogoff écouta avec plus d'attention, après avoir posé son oreille à l'axe même du chemin.

"C'est un détachement de cavaliers qui vient[63] par la route d'Omsk, se dit[23]-il. Il marche rapidement, car le bruit augmente. Sont-ce des Russes ou des Tartares?"

Michel Strogoff écouta encore.

"Oui, dit[23]-il, ces cavaliers viennent[63] au grand trot! Avant dix minutes, ils seront ici! Mon cheval ne saurait[65] les devancer. Si ce sont des Russes, je me joindrai[33] à eux. Si ce sont des Tartares, il faut[29] les éviter! Mais comment? Où me cacher dans cette steppe?"

Michel Strogoff regarda autour de lui, et son œil si pénétrant découvrit[42] une masse confusément estompée dans l'ombre, à une centaine de pas en avant, sur la gauche de la route.

"Il y a là quelque taillis, se dit[23]-il. Y chercher refuge, c'est m'exposer peut-être à être pris,[50] si ces cavaliers le fouillent, mais je n'ai pas le choix! Les voilà! les voilà!"

Quelques instants après, Michel Strogoff, traînant son cheval par la bride, arrivait à un petit bois de mélèzes, auquel la route donnait accès. Au delà et en deçà, complétement dégarnie d'arbres, elle se développait entre des fondrières et des étangs, que séparaient des buissons nains, faits d'ajoncs et de bruyères. Des deux côtés, le terrain était donc absolument impraticable, et le détachement devait[22] forcément

passer devant ce petit bois, puisqu'il suivait[58] le grand chemin d'Irkoutsk.

Michel Strogoff se jeta sous le couvert des mélèzes, et, s'y étant enfoncé d'une quarantaine de pas, il fut arrêté par un cours d'eau qui fermait ce taillis par une enceinte semi-circulaire.

Mais l'ombre était si épaisse, que Michel Strogoff ne courait[15] aucun risque d'être vu,[60] à moins que ce petit bois ne fût minutieusement fouillé. Il conduisit[11] donc son cheval jusqu'au cours d'eau, et il l'attacha à un arbre, puis, il revint[63] s'étendre à la lisière du bois, afin de reconnaître[13] à quel parti il avait affaire.

A peine Michel Strogoff avait-il pris[50] place derrière un bouquet de mélèzes, qu'une lueur assez confuse apparut,[41] sur laquelle tranchaient çà et là quelques points brillants qui s'agitaient dans l'ombre.

" Des torches ! " se dit[23]-il.

Et il recula vivement, en se glissant comme un sauvage dans la portion la plus épaisse du taillis.

En approchant du bois, le pas des chevaux commença à se ralentir. Ces cavaliers éclairaient-ils donc la route avec l'intention d'en observer les moindres détours ?

Michel Strogoff dut[22] le craindre,[17] et, instinctivement, il recula jusqu'à la berge du cours d'eau, prêt à s'y plonger, s'il le fallait.[29]

Le détachement, arrivé à la hauteur du taillis, s'arrêta. Les cavaliers mirent[36] pied à terre. Ils étaient cinquante environ. Une dizaine d'entre eux portaient des torches, qui éclairaient la route dans un large rayon.

A certains préparatifs, Michel Strogoff reconnut[13]

que, par un bonheur inattendu, le détachement ne songeait aucunement à visiter le taillis, mais à bivouaquer en cet endroit, pour faire[25] reposer les chevaux et permettre[36] aux hommes de prendre[50] quelque nourriture.

En effet, les chevaux, débridés, commencèrent à paître[13] l'herbe épaisse qui tapissait le sol. Quant aux cavaliers, ils s'étendirent au long de la route et se partagèrent les provisions de leurs havre-sacs.

Michel Strogoff avait conservé tout son sang-froid, et, se glissant entre les hautes herbes, il chercha à voir,[66] puis à entendre.

C'était un détachement qui venait[62] d'Omsk. Il se composait de cavaliers usbecks, race dominante en Tartarie, que leur type rapproche sensiblement des Mongols. Ces hommes, bien constitués, d'une taille au-dessus de la moyenne, aux traits rudes et sauvages, étaient coiffés du "talpak," sorte de bonnet de peau de mouton noir, et chaussés de bottes jaunes à hauts talons, dont le bout se relevait en pointe, comme aux souliers du moyen âge. Leur pelisse, faite[28] d'indienne ouatée avec du coton écru, les serrait à la taille par une ceinture de cuir soutachée de rouge. Ils étaient armés, défensivement d'un bouclier, et offensivement d'un sabre courbe, d'un long coutelas et d'un fusil à pierre suspendu à l'arçon de la selle. Sur leurs épaules se drapait un manteau de feutre de couleur éclatante.

Les chevaux, qui paissaient[13] en toute liberté sur la lisière du taillis, étaient de race usbèque, comme ceux qui les montaient. Cela se voyait[66] parfaitement à la lueur des torches qui projetaient un vif

éclat sous la ramure des mélèzes. Ces animaux, un peu plus petits que le cheval turcoman, mais doués d'une force remarquable, sont des bêtes de fond qui ne connaissent[13] pas d'autre allure que celle du galop.

Ce détachement était conduit[11] par un "pendja-baschi," c'est-à-dire un commandant de cinquante hommes, ayant en sous-ordre un "deh-baschi," simple commandant de dix hommes. Ces deux officiers portaient un casque et une demi-cotte de mailles; de petites trompettes, attachées à l'arçon de leur selle, formaient le signe distinctif de leur grade.

Le pendja-baschi avait dû[22] faire[28] reposer ses hommes, fatigués d'une longue étape. Tout en causant, le second officier et lui, fumant le "beng," feuille de chanvre qui forme la base du "haschisch" dont les Asiatiques font un si grand usage, allaient[3] et venaient[63] dans le bois, de sorte que Michel Strogoff, sans être vu,[66] put[49] saisir et comprendre[50] leur conversation, car ils s'exprimaient en langue tartare.

Dès les premiers mots de cette conversation, l'attention de Michel Strogoff fut singulièrement surexcitée.

En effet, c'était de lui qu'il s'agissait.

"Ce courrier ne saurait[55] avoir une telle avance sur nous, dit[23] le pendja-baschi, et, d'autre part, il est absolument impossible qu'il ait suivi[58] d'autre route que celle de la Baraba.

— Qui sait[55] s'il a quitté Omsk? répondit le deh-baschi. Peut-être est-il encore caché dans quelque maison de la ville?

— Ce serait à souhaiter, vraiment! Le colonel

Ogareff n'aurait plus à craindre[17] que les dépêches dont ce courrier est évidemment porteur n'arrivassent à destination!

— On dit[23] que c'est un homme du pays, un Sibérien, reprit[50] le deh-baschi. Comme tel, il doit[22] connaître[13] la contrée, et il est possible qu'il ait quitté la route d'Irkoutsk, sauf à la rejoindre[33] plus tard!

— Mais alors nous serions en avance sur lui, répondit le pendja-baschi, car nous avons quitté Omsk moins d'une heure après son départ, et nous avons suivi[58] le chemin le plus court de toute la vitesse de nos chevaux. Donc, ou il est resté à Omsk, ou nous arriverons avant lui à Tomsk, de manière à lui couper la retraite, et, dans les deux cas, il n'atteindra[45] pas Irkoutsk.

— Une rude femme, cette vieille Sibérienne, qui est évidemment sa mère!" dit[23] le deh-baschi.

A cette phrase, le cœur de Michel Strogoff battit à se briser.

"Oui, répondit le pendja-baschi, elle a bien soutenu[63] que ce prétendu marchand n'était pas son fils, mais il était trop tard. Le colonel Ogareff ne s'y est pas laissé prendre,[50] et, comme il l'a dit,[23] il saura[55] bien faire[28] parler la vieille sorcière, quand le moment en sera venu."[63]

Autant de mots, autant de coups de poignard pour Michel Strogoff! Il était reconnu[13] pour être un courrier du czar! Un détachement de cavaliers, lancé à sa poursuite, ne pouvait[49] manquer de lui couper la route! Et, suprême douleur! sa mère était entre les mains des Tartares, et le cruel Ogareff se

faisait[28] fort de la faire[28] parler lorsqu'il le voudrait ![67]

Michel Strogoff savait[55] bien que l'énergique Sibérienne ne parlerait pas, et qu'il lui en coûterait la vie!...

Michel Strogoff ne croyait[18] pas pouvoir[49] haïr Ivan Ogareff plus qu'il ne l'avait haï jusqu'à ce moment, et, cependant, un flot de haine nouvelle monta jusqu'à son cœur. L'infâme qui trahissait son pays menaçait maintenant de torturer sa mère!

La conversation continua entre les deux officiers, et Michel Strogoff crut[18] comprendre[50] qu'aux environs de Kolyvan un engagement était imminent entre les troupes moscovites venant[63] du nord et les troupes tartares. Un petit corps russe de deux mille hommes, signalé sur le cours inférieur de l'Obi, venait[63] à marche forcée vers Tomsk. Si cela était, ce corps, qui allait[3] se trouver aux prises avec le gros des troupes de Féofar-Khan, serait inévitablement anéanti, et la route d'Irkoutsk appartiendrait[63] tout entière aux envahisseurs.

Quant à lui-même, Michel Strogoff apprit,[50] par quelques mots du pendja-baschi, que sa tête était mise[36] à prix, et qu'ordre était donné de le prendre[50] mort[38] ou vif.

Donc, il y avait nécessité immédiate de devancer les cavaliers usbecks sur la route d'Irkoutsk et de mettre[36] l'Obi entre eux et lui. Mais, pour cela, il fallait[29] fuir[31] avant que le bivouac fût levé.

Cette résolution prise,[50] Michel Strogoff se prépara à l'exécuter.

En effet, la halte ne pouvait[49] se prolonger, et le

pendja-baschi ne comptait pas donner à ses hommes plus d'une heure de repos, bien que leurs chevaux n'eussent pu[49] être échangés contre des chevaux frais depuis Omsk, et qu'ils dussent[22] être fatigués dans la même mesure et pour les mêmes raisons que celui de Michel Strogoff.

Il n'y avait donc pas un instant à perdre. Il était une heure du matin. Il fallait[29] profiter de l'obscurité que l'aube allait[3] chasser bientôt, pour quitter le petit bois et se jeter sur la route; mais, bien que la nuit dût[22] la favoriser, le succès d'une telle fuite paraissait[43] presque impossible.

Michel Strogoff, ne voulant[67] rien donner au hasard, prit[50] le temps de réfléchir et pesa attentivement les chances pour et contre, afin de mettre[36] les meilleures dans son jeu.

De la disposition des lieux, il résultait ceci: c'est qu'il ne pourrait[49] s'échapper par l'arrière-plan du taillis, fermé par un arc de mélèzes dont la grande route traçait la corde. Le cours d'eau qui bordait cet arc était non-seulement profond, mais assez large et très-boueux. De grands ajoncs en rendaient le passage absolument impraticable. Sous cette eau trouble, on sentait une fondrière vaseuse, sur laquelle le pied ne pouvait[49] prendre[50] un point d'appui. En outre, au delà du cours d'eau, le sol, coupé de buissons, ne se fût prêté que très-difficilement aux manœuvres d'une fuite rapide. L'alerte une fois donnée, Michel Strogoff, poursuivi[58] à outrance et bientôt cerné, devait immanquablement tomber aux mains des cavaliers tartares.

Il n'y avait donc qu'une seule voie praticable, une

seule, la grande route. Chercher à l'atteindre[45] en contournant la lisière du bois, et, sans éveiller l'attention, franchir un quart de verste avant d'avoir été aperçu,[52] demander à son cheval ce qui lui restait d'énergie et de vigueur, dût[22]-il tomber mort en arrivant aux rives de l'Obi, puis, soit par un bac, soit à la nage, si tout autre moyen de transport manquait, traverser cet important fleuve, voilà ce que devait[22] tenter Michel Strogoff.

Son énergie, son courage s'étaient décuplés en face du danger. Il y allait[3] de sa vie, de sa mission, de l'honneur de son pays, peut-être du salut de sa mère. Il ne pouvait[49] hésiter et se mit[36] à l'œuvre.

Il n'y avait plus un seul instant à perdre. Déjà un certain mouvement se produisait[11] parmi les hommes du détachement. Quelques cavaliers allaient[3] et venaient[63] sur le talus de la route, devant la lisière du bois. Les autres étaient encore couchés au pied des arbres, mais leurs chevaux se rassemblaient peu à peu vers la partie centrale du taillis.

Michel Strogoff eut d'abord la pensée de s'emparer de l'un de ces chevaux, mais il se dit[23] avec raison qu'ils devaient[22] être aussi fatigués que le sien. Mieux valait[62] donc se confier à celui dont il était sûr, et qui lui avait rendu tant de bons services. Cette courageuse bête, cachée par un haut buisson de bruyères, avait échappé aux regards des Usbecks. Ceux-ci, d'ailleurs, ne s'étaient pas enfoncés jusqu'à l'extrême limite du bois.

Michel Strogoff, en rampant sous l'herbe, s'approcha de son cheval, qui était couché sur le sol. Il le

flatta de la main, il lui parla doucement, il parvint[63] à le faire[28] lever sans bruit.

En ce moment, — circonstance favorable, — les torches, entièrement consumées, étaient éteintes,[45] et l'obscurité restait encore assez profonde, au moins sous le couvert des mélèzes.

Michel Strogoff, après avoir remis[36] le mors, assuré la sangle de la selle, éprouvé la courroie des étriers, commença à tirer doucement son cheval par la bride. Du reste, l'intelligent animal, comme s'il eût compris[50] ce que l'on voulait[67] de lui, suivit[58] docilement son maître, sans faire[28] entendre le plus léger hennissement.

Toutefois, quelques chevaux usbecks dressèrent la tête et se dirigèrent peu à peu vers la lisière du taillis.

Michel Strogoff tenait[63] de la main droite son revolver, prêt à casser la tête au premier cavalier tartare qui s'approcherait. Mais, très-heureusement, l'éveil ne fut pas donné, et il put[49] atteindre[45] l'angle que le bois faisait[28] à droite en rejoignant[33] la route.

L'intention de Michel Strogoff, pour éviter d'être vu,[66] était de ne se mettre[36] en selle que le plus tard possible, et seulement après avoir dépassé un tournant qui se trouvait à deux cents pas du taillis.

Malheureusement, au moment où Michel Strogoff allait[3] franchir la lisière du taillis, le cheval d'un Usbeck, le flairant, hennit et s'élança sur la route.

Son maître courut[15] à lui pour le ramener, mais, apercevant[52] une silhouette qui se détachait confusément aux premières lueurs de l'aube:

"Alerte!" cria-t-il.

A ce cri, tous les hommes du bivouac se relevèrent et se précipitèrent sur la route.

Michel Strogoff n'avait plus qu'à enfourcher son cheval et à l'enlever au galop.

Les deux officiers du détachement s'étaient portés en avant et excitaient leurs hommes.

Mais déjà Michel Strogoff s'était mis[36] en selle.

En ce moment, une détonation éclata, et il sentit[44] une balle qui traversait sa pelisse.

Sans tourner la tête, sans répondre, il piqua des deux, et, franchissant la lisière du taillis par un bond formidable, il s'élança bride abattue dans la direction de l'Obi.

Les chevaux usbecks étant déharnachés, il allait[3] donc pouvoir[49] prendre[50] une certaine avance sur les cavaliers du détachement; mais ceux-ci ne pouvaient[49] tarder à se jeter sur ses traces, et, en effet, moins de deux minutes après qu'il eut quitté le bois, il entendit le bruit de plusieurs chevaux qui, peu à peu, gagnaient sur lui.

Le jour commençait à se faire[28] alors, et les objets devenaient[63] visibles dans un plus large rayon.

Michel Strogoff, tournant la tête, aperçut[52] un cavalier qui l'approchait rapidement.

C'était le deh-baschi. Cet officier, supérieurement monté, tenait[63] la tête du détachement et menaçait d'atteindre[45] le fugitif.

Sans s'arrêter, Michel Strogoff tendit vers lui son revolver, et, d'une main qui ne tremblait pas, il le visa un instant. L'officier usbeck, atteint[45] en pleine poitrine, roula sur le sol.

Mais les autres cavaliers le suivaient[58] de près, et,

sans s'attarder près du deh-baschi, s'excitant par leurs propres vociférations, enfonçant l'éperon dans le flanc de leurs chevaux, ils diminuèrent peu à peu la distance qui les séparait de Michel Strogoff.

Pendant une demi-heure, cependant, celui-ci put[49] se maintenir[63] hors de portée des armes tartares, mais il sentait[44] bien que son cheval faiblissait, et, à chaque instant, il craignait[17] que, buttant contre quelque obstacle, il ne tombât pour ne plus se relever.

Le jour était assez clair alors, bien que le soleil ne se fût pas encore montré au-dessus de l'horizon.

A deux verstes au plus se développait une ligne pâle, que bordaient quelques arbres assez espacés.

C'était l'Obi, qui coulait du sud-ouest au nord-est, presque au ras du sol, et dont la vallée n'était que la steppe elle-même.

Plusieurs fois, des coups de fusil furent tirés sur Michel Strogoff, mais sans l'atteindre,[46] et, plusieurs fois aussi, il dut[32] décharger son revolver sur ceux des cavaliers qui le serraient de trop près. Chaque fois, un Usbeck roula à terre, au milieu des cris de rage de ses compagnons.

Mais cette poursuite ne pouvait[49] se terminer qu'au désavantage de Michel Strogoff. Son cheval n'en pouvait[49] plus, et, cependant, il parvint[63] à l'enlever jusqu'à la berge du fleuve.

Le détachement usbeck, à ce moment, n'était plus qu'à cinquante pas en arrière de lui.

Sur l'Obi, absolument désert, pas de bac, pas un bateau qui pût[49] servir[66] à passer le fleuve.

" Courage, mon brave cheval! s'écria Michel Strogoff. Allons! Un dernier effort!"

Et il se précipita dans le fleuve, qui mesurait en cet endroit une demi-verste de largeur.

Le courant, très-vif, était extrêmement difficile à remonter. Le cheval de Michel Strogoff n'avait pied nulle part. Donc, sans point d'appui, c'était à la nage qu'il devait[22] couper ces eaux rapides comme celles d'un torrent. Les braver, c'était, pour Michel Strogoff, faire[23] un miracle de courage.

Les cavaliers s'étaient arrêtés sur la berge du fleuve, et ils hésitaient à s'y précipiter.

Mais, à ce moment, le pendja-baschi, saisissant son fusil, visa avec soin le fugitif, qui se trouvait déjà au milieu du courant. Le coup partit,[44] et le cheval de Michel Strogoff, frappé au flanc, s'engloutit sous son maître.

Celui-ci se débarrassa vivement de ses étriers, au moment où l'animal disparaissait[13] sous les eaux du fleuve. Puis, plongeant à propos au milieu d'une grêle de balles, il parvint[63] à atteindre[15] la rive droite du fleuve et disparut[13] dans les roseaux qui hérissaient la berge de l'Obi.

VERSETS ET CHANSONS

Michel Strogoff était relativement en sûreté. Toutefois, sa situation restait encore terrible.

Maintenant que le fidèle animal, qui l'avait si courageusement servi,[56] venait[63] de trouver la mort dans les eaux du fleuve, comment, lui, pourrait[49]-il continuer son voyage?

Il était à pied, sans vivres, dans un pays ruiné par l'invasion, battu par les éclaireurs de l'émir, et il se trouvait encore à une distance considérable du but qu'il fallait[29] atteindre.[45]

"Par le ciel, j'arriverai! s'écria-t-il, répondant ainsi à toutes les raisons de défaillance que son esprit venait[63] un instant d'entrevoir.[66] Dieu protége la sainte Russie!"

Michel Strogoff était alors hors de portée des cavaliers usbecks. Ceux-ci n'avaient point osé le poursuivre[56] à travers le fleuve, et, d'ailleurs, ils devaient[22] croire[18] qu'il s'était noyé, car, après sa disparition sous les eaux, ils n'avaient pu[49] le voir[66] atteindre[45] la rive droite de l'Obi.

Mais Michel Strogoff, se glissant entre les roseaux gigantesques de la berge, avait gagné une partie plus élevée de la rive, non sans peine, cependant, car un épais limon, déposé à l'époque du débordement des eaux, la rendait peu praticable.

Une fois sur un terrain plus solide, Michel Strogoff arrêta ce qu'il convenait[63] de faire.[28] Ce qu'il voulait[67] avant tout, c'était éviter Tomsk, occupée par les troupes tartares. Néanmoins, il lui fallait[29] gagner quelque bourgade, et au besoin quelque relais de poste, où il pût[49] se procurer un cheval. Ce cheval trouvé, il se jetterait en dehors des chemins battus, et il ne reprendrait[50] la route d'Irkoutsk qu'aux environs de Krasnoiarsk. A partir[44] de ce point, s'il se hâtait, il espérait trouver la voie libre encore, et il pourrait[49] descendre au sud-est les provinces du lac Baïkal.

Tout d'abord, Michel Strogoff commença par s'orienter.

A deux verstes en avant, en suivant[28] le cours de l'Obi, une petite ville, pittoresquement étagée, s'élevait sur une légère intumescence du sol. Quelques églises, à coupoles byzantines, coloriées de vert et d'or, se profilaient sur le fond gris du ciel.

C'était Kolyvan, où les fonctionnaires et les employés de Kamsk et autres villes vont[29] se réfugier pendant l'été pour fuir[30] le climat malsain de la Baraba. Kolyvan, d'après les nouvelles que le courrier du czar avait apprises,[50] ne devait[31] pas être encore aux mains des envahisseurs. Les troupes tartares, scindées en deux colonnes, s'étaient portées à gauche sur Omsk, à droite sur Tomsk, négligeant le pays intermédiaire.

Le projet, simple et logique, que forma Michel Strogoff, ce fut de gagner Kolyvan avant que les cavaliers usbecks, qui remontaient la rive gauche de l'Obi, y fussent arrivés. La, dût[32]-il en payer dix fois la valeur, il se procurerait des habits, un cheval, et rejoindrait[33] la route d'Irkoutsk à travers la steppe méridionale.

Il était trois heures du matin. Les environs de Kolyvan, parfaitement calmes alors, semblaient être absolument abandonnés. Évidemment, la population des campagnes, fuyant[34] l'invasion, à laquelle elle ne pouvait[49] résister, s'était portée au nord dans les provinces de l'Yeniseisk.

Michel Strogoff se dirigeait donc d'un pas rapide vers Kolyvan, lorsque des détonations lointaines arrivèrent jusqu'à lui.

Il s'arrêta et distingua nettement de sourds roulements qui ébranlaient les couches d'air, et, au-dessus,

une crépitation plus sèche dont la nature ne pouvait[19] le tromper.

"C'est le canon! c'est la fusillade! se dit[22]-il. Le petit corps russe est-il donc aux prises avec l'armée tartare! Ah! fasse[28] le ciel que j'arrive avant eux à Kolyvan!"

Michel Strogoff ne se trompait pas. Bientôt, les détonations s'accentuèrent peu à peu, et, en arrière, sur la gauche de Kolyvan, des vapeurs se condensèrent au-dessus de l'horizon,—non pas des nuages de fumée, mais de ces grosses volutes blanchâtres, très-nettement profilées, que produisent[11] les décharges d'artillerie.

Sur la gauche de l'Obi, les cavaliers usbecks s'étaient arrêtés pour attendre le résultat de la bataille.

De ce côté, Michel Strogoff n'avait plus rien à craindre.[17] Aussi hâta-t-il sa marche vers la ville.

Cependant, les détonations redoublaient et se rapprochaient sensiblement. Ce n'était plus un roulement confus, mais une suite de coups de canon distincts. En même temps, la fumée, ramenée par le vent, s'élevait dans l'air, et il fut même évident que les combattants gagnaient rapidement au sud. Kolyvan allait[3] être évidemment attaquée par sa partie septentrionale. Mais les Russes la défendaient-ils contre les troupes tartares, ou essayaient-ils de la reprendre[50] sur les soldats de Féofar-Khan? c'est ce quil était impossible de savoir.[54] De là, grand embarras pour Michel Strogoff.

Il n'était plus qu'à une demi-verste de Kolyvan, lorsqu'un long jet de feu fusa entre les maisons de la

ville, et le clocher d'une église s'écroula au milieu de torrents de poussière et de flammes.

La lutte était-elle alors dans Kolyvan? Michel Strogoff dut[22] le penser, et, dans ce cas, il était évident que Russes et Tartares se battaient dans les rues de la ville. Était-ce donc le moment d'y chercher refuge? Michel Strogoff ne risquait-il pas d'y être pris,[50] et réussirait-il à s'échapper de Kolyvan, comme il s'était échappé d'Omsk?

Toutes ces éventualités se présentèrent à son esprit. Il hésita, il s'arrêta un instant. Ne valait[62]-il pas mieux, même à pied, gagner au sud et à l'est quelque bourgade, telle que Diachinks ou autre, et là se procurer à tout prix un cheval?

C'était le seul parti à prendre,[50] et aussitôt, abandonnant les rives de l'Obi, Michel Strogoff se porta franchement sur la droite de Kolyvan.

En ce moment, les détonations étaient extrêmement violentes. Bientôt des flammes jaillirent sur la gauche de la ville. L'incendie dévorait tout un quartier de Kolyvan.

Michel Strogoff courait[15] à travers la steppe, cherchant à gagner le couvert de quelques arbres, disséminés çà et là, lorsqu'un détachement de cavalerie tartare apparut[43] sur la droite.

Michel Strogoff ne pouvait[49] évidemment plus continuer à fuir[31] dans cette direction. Les cavaliers s'avançaient rapidement vers la ville, et il lui eût été difficile de leur échapper.

Soudain, à l'angle d'un épais bouquet d'arbres, il vit[66] une maison isolée qu'il lui était possible d'atteindre[45] avant d'avoir été aperçu.[52]

Y courir,[15] s'y cacher, y demander, y prendre[50] au besoin de quoi refaire[28] ses forces, car il était épuisé de fatigue et de faim, Michel Strogoff n'avait pas autre chose à faire.[28]

Il se précipita donc vers cette maison, distante d'une demi-verste au plus. En s'en approchant, il reconnut[13] que cette maison était un poste télégraphique. Deux fils en partaient[44] dans les directions ouest et est, et un troisième fil était tendu vers Kolyvan.

Que cette station fût abandonnée dans les circonstances actuelles, on devait[22] le supposer, mais enfin, telle quelle, Michel Strogoff pourrait[49] s'y réfugier et attendre la nuit, s'il le fallait,[29] pour se jeter de nouveau à travers la steppe, que battaient les éclaireurs tartares.

Michel Strogoff s'élança aussitôt vers la porte de la maison et la repoussa violemment.

Une seule personne se trouvait dans la salle où se faisaient[28] les transmissions télégraphiques.

C'était un employé, calme, flegmatique, indifférent à ce qui se passait au dehors. Fidèle à son poste, il attendait derrière son guichet que le public vînt[63] réclamer ses services.

Michel Strogoff courut[15] à lui, et d'une voix brisée par la fatigue:

" Que savez[55]-vous ? lui demanda-t-il.

— Rien, répondit l'employé en souriant.[54]

— Ce sont les Russes et les Tartares qui sont aux prises ?

— On le dit.[23]

— Mais quels sont les vainqueurs ?

— Je l'ignore."

Tant de placidité au milieu de ces terribles conjonctures, tant d'indifférence même étaient à peine croyables.

" Et le fil n'est pas coupé ? demanda Michel Strogoff.

— Il est coupé entre Kolyvan et Krasnoiarsk, mais il fonctionne encore entre Kolyvan et la frontière russe.

— Pour le gouvernement ?

— Pour le gouvernement, lorsqu'il le juge convenable. Pour le public, lorsqu'il paye. C'est dix kopeks par mot.—Quand vous voudrez,[67] monsieur ? "

Michel Strogoff allait[3] répondre à cet étrange employé qu'il n'avait aucune dépêche à expédier, qu'il ne réclamait qu'un peu de pain et d'eau, lorsque la porte de la maison fut brusquement ouverte.[42]

Michel Strogoff, croyant[18] que le poste était envahi par les Tartares, s'apprêtait à sauter par la fenêtre, quand il reconnut[13] que deux hommes seulement venaient[63] d'entrer dans la salle, lesquels n'avaient rien moins que la mine de soldats tartares.

L'un d'eux tenait[63] à la main une dépêche écrite[25] au crayon, et, devançant l'autre, il se précipita au guichet de l'impassible employé.

Dans ces deux hommes, Michel Strogoff retrouva, avec un étonnement que chacun comprendra,[50] deux personnages auxquels il ne pensait guère et qu'il ne croyait[18] plus jamais revoir.[66]

C'étaient les correspondants Harry Blount et Alcide Jolivet, non plus compagnons de voyage, mais rivaux,

mais ennemis, maintenant qu'ils opéraient sur le champ de bataille.

Ils avaient quitté Ichim quelques heures seulement après le départ de Michel Strogoff, et, s'ils étaient arrivés avant lui à Kolyvan, en suivant[58] la même route, s'ils l'avaient même dépassé, c'est que Michel Strogoff avait perdu trois jours sur les bords de l'Irtyche.

Et maintenant, après avoir assisté tous deux à l'engagement des Russes et des Tartares devant la ville, après avoir quitté Kolyvan au moment où la lutte se livrait dans ses rues, ils étaient accourus[15] à la station télégraphique, afin de lancer à l'Europe leurs dépêches rivales et de s'enlever l'un à l'autre la primeur des événements.

Michel Strogoff s'était mis[36] à l'écart, dans l'ombre, et, sans être vu,[66] il pouvait[49] tout voir[66] et tout entendre. Il allait[3] évidemment apprendre[50] des nouvelles intéressantes pour lui et savoir[55] s'il devait[22] ou non entrer dans Kolyvan.

Harry Blount, plus pressé que son collègue, avait pris[50] possession du guichet, et il tendait sa dépêche, pendant qu'Alcide Jolivet, contrairement à ses habitudes, piétinait d'impatience.

" C'est dix kopeks par mot," dit[23] l'employé en prenant[50] la dépêche.

Harry Blount déposa sur la tablette une pile de roubles, que son confrère regarda avec une certaine stupéfaction.

" Bien," dit[23] l'employé.

Et, avec le plus grand sang-froid du monde, il commença à télégraphier la dépêche suivante[58]:

" Daily Telegraph, Londres.

" De Kolyvan, gouvernement d'Omsk, Sibérie, 6 *août.*

" Engagement des troupes russes et tartares . . ."

Cette lecture étant faite[28] à haute voix, Michel Strogoff entendait tout ce que le correspondant anglais adressait à son journal.

" Troupes russes repoussées avec grandes pertes. Tartares entrés dans Kolyvan ce jour même . . ."

Ces mots terminaient la dépêche.

" A mon tour maintenant," s'écria Alcide Jolivet, qui voulut[67] passer la dépêche adressée à sa cousine du faubourg Montmartre.

Mais cela ne faisait[28] pas l'affaire du correspondant anglais, qui ne comptait pas abandonner le guichet, afin d'être toujours à même de transmettre[36] les nouvelles, au fur et à mesure qu'elles se produiraient.[11] Aussi ne fit[28]-il point place à son confrère.

" Mais vous avez fini! . . . s'écria Alcide Jolivet.

— Je n'ai pas fini," répondit simplement Harry Blount.

Et il continua à écrire[25] une suite de mots qu'il passa ensuite à l'employé, et que celui-ci lut[34] de sa voix tranquille:

" Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre! . . ."

C'étaient les versets de la Bible qu'Harry Blount télégraphiait, pour employer le temps et ne pas céder sa place à son rival. Il en coûterait peut-être quel-

ques milliers de roubles à son journal, mais son journal serait le premier informé. La France attendrait!

On conçoit[52] la fureur d'Alcide Jolivet, qui, en toute autre circonstance, eût trouvé que c'était de bonne guerre. Il voulut[49] même obliger l'employé à recevoir[52] sa dépêche, de préférence à celle de son confrère.

"C'est le droit de monsieur," répondit tranquillement l'employé, en montrant Harry Blount, et en lui souriant[51] d'un air aimable.

Et il continua de transmettre[36] fidèlement au *Daily-Telegraph* le premier verset du livre saint.

Pendant qu'il opérait, Harry Blount alla[3] tranquillement à la fenêtre, et, sa lorgnette aux yeux, il observa ce qui se passait aux environs de Kolyvan, afin de compléter ses informations.

Quelques instants après, il reprit[50] sa place au guichet et ajouta à son télégramme:

"*Deux églises sont en flammes. L'incendie paraît*[43] *gagner sur la droite. La terre était informe et toute nue; les ténèbres couvraient*[42] *la face de l'abîme...*"

Alcide Jolivet eut tout simplement une envie féroce d'étrangler l'honorable correspondant du *Daily-Telegraph*.

Il interpella encore une fois l'employé, qui, toujours impassible, lui répondit simplement:

"C'est son droit, monsieur, c'est son droit... à dix kopeks par mot."

Et il télégraphia la nouvelle suivante,[58] que lui apporta Harry Blount;

" Des fuyards russes s'échappent de la ville. Or, Dieu dit[23] *que la lumière soit faite,*[28] *et la lumière fut faite*[28] *! . . ."*

Alcide Jolivet enrageait littéralement.

Cependant, Harry Blount était retourné près de la fenêtre, mais, cette fois, distrait[60] sans doute par l'intérêt du spectacle qu'il avait sous les yeux, il prolongea un peu trop longtemps son observation. Aussi, lorsque l'employé eut fini de télégraphier le troisième verset de la Bible, Alcide Jolivet prit[50]-il sans faire[28] de bruit sa place au guichet, et, ainsi qu'avait fait[28] son confrère, après avoir déposé tout doucement une respectable pile de roubles sur la tablette, il remit[36] sa dépêche, que l'employé lut[34] à haute voix:

" Madeleine Jolivet,
" 10, Faubourg-Montmartre (Paris).
" De Kolyvan, gouvernement d'Omsk, Sibérie, 6 *août.*
" Les fuyards s'échappent de la ville. Russes battus. Poursuite acharnée de la cavalerie tartare . . ."

Et lorsqu'Harry Blount revint,[63] il entendit Alcide Jolivet qui complétait son télégramme en chantonnant d'une voix moqueuse:

Il est un petit homme,
Tout habillé de gris,
Dans Paris! . . . .

Trouvant inconvenant de mêler, comme l'avait osé faire[28] son confrère, le sacré au profane, Alcide Joli-

vet répondait par un joyeux refrain de Béranger aux versets de la Bible.

" Aoh! fit[28] Harry Blount.

— C'est comme cela," répondit Alcide Jolivet.

Cependant, la situation s'aggravait autour de Kolyvan. La bataille se rapprochait, et les détonations éclataient avec une violence extrême.

En ce moment, une commotion ébranla le poste télégraphique.

Un obus venait[63] de trouer la muraille, et un nuage de poussière emplissait la salle des transmissions.

Alcide Jolivet finissait alors d'écrire[25] ces vers:

Joufflu comme une pomme,
Qui, sans un sou comptant . . .

mais, s'arrêter, se précipiter sur l'obus, le prendre[50] à deux mains avant qu'il eût éclaté, le jeter par la fenêtre et revenir[63] au guichet, ce fut pour lui l'affaire d'un instant.

Cinq secondes plus tard, l'obus éclatait au dehors.

Mais, continuant à libeller son télégramme avec le plus beau sang-froid du monde, Alcide Jolivet écrivit:[25]

" *Obus de six a fait*[28] *sauter la muraille du poste télégraphique. En attendons quelques autres du méme calibre . . .*"

Pour Michel Strogoff, il n'était pas douteux que les Russes ne fussent repoussés de Kolyvan. Sa dernière ressource était donc de se jeter à travers la steppe méridionale.

Mais alors une fusillade terrible éclata près du poste

télégraphique, et une grêle de balles fit sauter les vitres de la fenêtre.

Harry Blount, frappé à l'épaule, tomba à terre.

Alcide Jolivet allait,[3] à ce moment même, transmettre[36] ce supplément de dépêche:

"*Harry Blount, correspondant du* Daily-Telegraph, *tombe à mon côté, frappé d'un éclat de mitraille . . .*"

quand l'impassible employé lui dit[23] avec son calme inaltérable:

"Monsieur, le fil est brisé."

Et, quittant son guichet, il prit[50] tranquillement son chapeau, qu'il brossa du coude, et, toujours souriant,[54] sortit[44] par une petite porte que Michel Strogoff n'avait pas aperçue.[52]

Le poste fut alors envahi par des soldats tartares, et ni Michel Strogoff, ni les journalistes ne purent[49] opérer leur retraite.

Alcide Jolivet, sa dépêche inutile à la main, s'était précipité vers Harry Blount, étendu sur le sol, et, en brave cœur qu'il était, il l'avait chargé sur ses épaules, dans l'intention de fuir[31] avec lui . . . Il était trop tard!

Tous deux étaient prisonniers, et, en même temps qu'eux, Michel Strogoff, surpris[50] à l'improviste au moment où il allait[3] s'élancer par la fenêtre, tombait entre les mains des Tartares!

DEUXIÈME PARTIE

UN CAMP TARTARE

[Our prisoners are led into the camp of the Tartars under Féofar-Khan ; it is the 7th of August. Michel Strogoff is undaunted, and his one idea is to escape. Within five days Ivan Ogareff, followed by several thousand men, enters the camp.]

UNE ATTITUDE D'ALCIDE JOLIVET

[Ogareff orders the release of the two journalists, but not before Alcide Jolivet has had a chance to show his perfect contempt for the man who is a traitor to his country. On the other hand, Ogareff's arrival endangers Michel's plans, for the latter recognizes him as the man who had insulted him at Ichim ; he nevertheless remains with the prisoners, and quietly awaits an opportunity of escaping.]

Au nombre des prisonniers amenés par Ivan Ogareff au camp tartare, était une vieille femme que sa taciturnité même semblait mettre[36] à part au milieu de toutes celles qui partageaient son sort. Pas une plainte ne sortait[44] de ses lèvres. On eût dit[23] une statue de la douleur. Cette femme, presque toujours immobile, plus étroitement gardée qu'aucune autre, était, sans qu'elle parût[43] s'en douter ou s'en soucier, observée par la tsigane Sangarre. Malgré son âge,

elle avait dû[22] suivre[58] à pied le convoi des prisonniers, sans qu'aucun adoucissement eût été apporté à ses misères.

Toutefois, quelque providentiel dessein avait placé à ses côtés un être courageux, charitable, fait[28] pour la comprendre[50] et l'assister. Parmi ses compagnes d'infortune, une jeune fille, remarquable par sa beauté et par une impassibilité qui ne le cédait en rien à celle de la Sibérienne, semblait s'être donné la tâche de veiller sur elle. Aucune parole n'avait été échangée entre les deux captives, mais la jeune fille se trouvait toujours à point nommé auprès de la vieille femme, quand son secours pouvait[49] lui être utile. Celle-ci n'avait pas tout d'abord accepté sans méfiance les soins muets de cette inconnue. Peu à peu, cependant, l'évidente droiture du regard de cette jeune fille, sa réserve et la mystérieuse sympathie qu'une communauté de douleurs établit entre d'égales infortunes, avaient eu raison de la froideur hautaine de Marfa Strogoff. Nadia—car c'était elle—avait pu[49] ainsi, sans la connaître,[13] rendre à la mère les soins qu'elle-même avait reçus[52] de son fils. Son instinctive bonté l'avait doublement bien inspirée. En se vouant à la servir, Nadia assurait à sa jeunesse et à sa beauté la protection de l'âge de la vieille prisonnière. Au milieu de cette foule d'infortunés, aigris par les souffrances, ce groupe silencieux de deux femmes, dont l'une semblait être l'aïeule, l'autre la petite-fille, imposait à tous une sorte de respect.

Nadia, après avoir été enlevée par les éclaireurs tartares sur les barques de l'Irtyche, avait été conduite[13] à Omsk. Retenue[63] prisonnière dans la ville, elle

partagea le sort de tous ceux que la colonne d'Ivan Ogareff avait capturés jusqu'alors, et, par conséquent, celui de Marfa Strogoff.

Nadia, si elle eût été moins énergique, aurait succombé à ce double coup qui venait[83] de la frapper. L'interruption de son voyage, la mort de Michel Strogoff l'avaient à la fois désespérée et révoltée. Éloignée à jamais peut-être de son père, après tant d'efforts déjà heureux qui l'en avaient rapprochée, et, pour comble de douleur, séparée de l'intrépide compagnon que Dieu même semblait avoir mis[36] sur sa route pour la conduire[11] au but, elle avait à la fois et du même coup tout perdu. L'image de Michel Strogoff, atteint[45] sous ses yeux d'un coup de lance et disparaissant[13] dans les eaux de l'Irtyche, ne quittait plus sa pensée. Un tel homme avait-il bien pu[49] mourir[88] ainsi? Pour qui Dieu réservait-il ses miracles, si ce juste, qu'un noble dessein poussait à coup sûr, avait pu[49] être si misérablement arrêté dans sa marche? Quelquefois la colère l'emportait sur la douleur. La scène de l'affront si étrangement subi par son compagnon au relais d'Ichim lui revenait[63] à la mémoire. Son sang bouillait[7] à ce souvenir.

"Qui vengera ce mort qui ne peut[49] plus se venger lui-même?" se disait[23]-elle.

Et dans son cœur, la jeune fille, s'adressant à Dieu même, s'écriait:

"Seigneur, faites[28] que ce soit moi!"

Si encore, avant de mourir,[28] Michel Strogoff lui avait confié son secret, si, toute femme, tout enfant qu'elle était, elle eût pu[49] mener à bonne fin la tâche

interrompue de ce frère que Dieu n'aurait pas dû[22] lui donner, puisqu'il devait[22] sitôt le lui reprendre[50] ! . . .

Absorbée dans ces pensées, on comprend[50] que Nadia fût demeurée comme insensible aux misères mêmes de sa captivité.

C'était alors que le hasard l'avait, sans qu'elle pût[49] en avoir le moindre soupçon, réunie à Marfa Strogoff. Comment aurait-elle pu[49] imaginer que cette vieille femme, prisonnière comme elle, fût la mère de son compagnon, qui n'avait jamais été pour elle que le marchand Nicolas Korpanoff ? Et, de son côté, comment Marfa aurait-elle pu[49] deviner qu'un lien de reconnaissance rattachait cette jeune inconnue à son fils ?

Ce qui frappa d'abord Nadia dans Marfa Strogoff, ce fut une sorte de conformité secrète dans la façon dont chacune, de son côté, subissait sa dure condition. Cette indifférence stoïque de la vieille femme aux douleurs matérielles de leur vie quotidienne, ce mépris des souffrances du corps, Marfa ne pouvait[49] les puiser que dans une douleur morale égale à la sienne. Voilà ce que pensait Nadia, et elle ne se trompait pas. Ce fut donc une sympathie instinctive pour cette part de ses misères que Marfa Strogoff ne montrait pas, qui poussa tout d'abord Nadia vers elle. Cette façon de supporter son mal allait[3] à l'âme fière de la jeune fille. Elle ne lui offrit[42] pas ses services, elle les lui donna. Marfa n'eut ni à refuser ni à accepter. Dans les passages difficiles de la route, la jeune fille était là et l'aidait de son bras. Aux heures des distributions de vivres, la vieille femme n'eût pas bougé, mais Nadia partageait avec elle son insuffisante nourriture, et c'est

ainsi que ce pénible voyage s'était opéré pour l'une en même temps que pour l'autre. Grâce à sa jeune compagne, Marfa Strogoff put suivre[58] les soldats qui convoyaient la troupe des prisonniers sans être attachée à l'arçon d'une selle, comme tant d'autres malheureuses, ainsi traînées sur ce chemin de douleur.

"Que Dieu te récompense, ma fille, de ce que tu fais[28] pour mes vieux ans!" lui dit[23] une fois Marfa Strogoff, et cela avait été, pendant quelque temps, la seule parole prononcée entre les deux infortunées.

Durant ces quelques jours, qui leur parurent[43] longs comme des siècles, la vieille femme et la jeune fille—il le semblait du moins—auraient dû[22] être amenées à causer de leur situation réciproque. Mais Marfa Strogoff, par une circonspection facile à comprendre,[60] n'avait parlé, et encore avec une grande brièveté, que d'elle-même. Elle n'avait fait[28] aucune allusion ni à son fils ni à la funeste rencontre qui les avait mis[30] face à face.

Nadia, elle aussi, fut longtemps, sinon muette, du moins sobre de toute parole inutile. Cependant, un jour, sentant[44] qu'elle avait devant elle une âme simple et haute, son cœur avait débordé, et elle avait raconté, sans en rien cacher, tous les événements qui s'étaient accomplis depuis son départ de Wladimir jusqu'à la mort de Nicolas Korpanoff. Ce qu'elle dit[23] de son jeune compagnon intéressa vivement la vieille Sibérienne.

"Nicolas Korpanoff! dit[23]-elle. Parle-moi encore de ce Nicolas! Je ne sais[55] qu'un homme, un seul parmi la jeunesse de ce temps, dont une telle conduite

ne m'eût pas étonnée ! Nicolas Korpanoff, était-ce bien son nom ? En es-tu sûre, ma fille ?

— Pourquoi m'aurait-il trompée sur ce point, répondit Nadia, lui qui ne m'a trompée sur aucun autre ?"

Cependant, mue[39] par une sorte de pressentiment, Marfa Strogoff faisait[28] à Nadia questions sur questions.

"Tu m'as dit[23] qu'il était intrépide, ma fille ! Tu m'as prouvé qu'il l'avait été ! dit-elle.

— Oui, intrépide ! répondit Nadia.

— C'est bien ainsi qu'eût été mon fils," se répétait Marfa Strogoff à part elle.

Puis elle reprenait[50] :

"Tu m'as dit[23] encore que rien ne l'arrêtait, que rien ne l'étonnait, qu'il était si doux dans sa force même, que tu avais une sœur aussi bien qu'un frère en lui, et qu'il a veillé sur toi comme une mère ?

— Oui, oui ! dit Nadia. Frère, sœur, mère, il a été tout pour moi !

— Et aussi un lion pour te défendre ?

— Un lion, en vérité ! répondit Nadia. Oui, un lion, un héros !

— Mon fils, mon fils ! pensait la vieille Sibérienne.

— Mais tu dis,[23] cependant, qu'il a supporté un terrible affront dans cette maison de poste d'Ichim ?

— Il l'a supporté ! répondit Nadia en baissant la tête.

— Il l'a supporté ? murmura Marfa Strogoff, frémissante.

— Mère ! mère ! s'écria Nadia, ne le condamnez

pas. Il y avait là un secret, un secret dont Dieu seul, à l'heure qu'il est, est le juge !

— Et, dit[23] Marfa, relevant la tête et regardant Nadia comme si elle eût voulu[67] lire[34] jusqu'au plus profond de son âme, dans cette heure d'humiliation, ce Nicolas Korpanoff, est-ce que tu l'as méprisé ?

— Je l'ai admiré sans le comprendre ![50] répondit la jeune fille. Je ne l'ai jamais senti[44] plus digne de respect ! "

La vieille femme se tut[59] un instant.

" Il était grand ? demanda-t-elle.

— Très-grand.

— Et très-beau, n'est-ce pas ? Allons, parle, ma fille.

— Il était très-beau, répondit Nadia toute rougissante.

— C'était mon fils ! Je te dis[23] que c'était mon fils ! s'écria la vieille femme en embrassant Nadia.

— Ton fils ! répondit Nadia tout interdite,[23] ton fils !

— Allons ![3] dit[23] Marfa, va[3] jusqu'au bout, mon enfant ! Ton compagnon, ton ami, ton protecteur, il avait une mère ! Est-ce qu'il ne t'aurait jamais parlé de sa mère ?

— De sa mère ? dit[23] Nadia. Il m'a parlé de sa mère comme je lui ai parlé de mon père, souvent, toujours ! Cette mère, il l'adorait !

— Nadia, Nadia ! Tu viens[63] de me raconter l'histoire même de mon fils," dit[23] la vieille femme.

Et elle ajouta impétueusement :

" Ne devait[22]-il donc pas la voir[66] en passant à Omsk, cette mère que tu dis[23] qu'il aimait ?

— Non, répondit Nadia, non, il ne le devait[22] pas.

— Non ? s'écria Marfa. Tu as osé me dire[23] non ?

— Je te l'ai dit,[23] mais il me reste à t'apprendre[50] que, pour des motifs qui devaient[22] l'emporter sur tout, des motifs que je ne connais[13] pas, j'ai cru[18] comprendre[50] que Nicolas Korpanoff devait[22] traverser le pays dans le plus absolu secret. C'était pour lui une question de vie et de mort, et, mieux encore, une question de devoir et d'honneur.

— De devoir, en effet, de devoir impérieux, dit[23] la vieille Sibérienne, de ceux auxquels on sacrifie tout, pour l'accomplissement desquels on refuse tout, même la joie de venir[63] donner un baiser, le dernier peut-être, à sa vieille mère ! Tout ce que tu ne sais[65] pas, Nadia, tout ce que je ne savais[65] pas moi-même, je le sais[65] à l'heure qu'il est ! Tu m'as tout fait[28] comprendre ![50] Mais la lumière que tu as jetée au plus profond des ténèbres de mon cœur, cette lumière, je ne puis[49] la faire[28] entrer dans le tien. Le secret de mon fils, Nadia, puisqu'il ne te l'a pas dit,[23] il faut[29] que je le lui garde ! Pardonne-moi, Nadia ! Le bien que tu m'as fait,[28] je ne puis[49] te le rendre !

— Mère, je ne vous demande rien," répondit Nadia.

Tout s'était expliqué ainsi pour la vieille Sibérienne, tout, jusqu'à l'inexplicable conduite de son fils à son égard, dans l'auberge d'Omsk, en présence des témoins de leur rencontre. Il n'y avait plus à douter que le compagnon de la jeune fille n'eût été Michel Strogoff, et qu'une mission secrète, quelque importante dépêche à porter à travers la contrée envahie, ne l'obligeât à cacher sa qualité de courrier du czar.

"Ah ! mon brave enfant, pensa Marfa Strogoff.

Non ! Je ne te trahirai pas, et les tortures ne m'arracheront jamais l'aveu que c'est bien toi que j'ai vu[66] à Omsk ! "

Marfa Strogoff aurait pu,[49] d'un mot, payer Nadia de tout son dévouement pour elle. Elle aurait pu[49] lui apprendre[50] que son compagnon, Nicolas Korpanoff, ou plutôt Michel Strogoff, n'avait pas péri dans les eaux de l'Irtyche, puisque c'était quelques jours après cet incident qu'elle l'avait rencontré, qu'elle lui avait parlé!...

Mais elle se contint,[62] elle se tut,[59] et se borna à dire[22]:

" Espère, mon enfant! Le malheur ne s'acharnera pas toujours sur toi! Tu reverras[66] ton père, j'en ai le pressentiment, et, peut-être, celui qui te donnait le nom de sœur n'est-il pas mort[36]! Dieu ne peut[49] pas permettre[26] que ton brave compagnon ait péri!... Espère, ma fille! espère! Fais[28] comme moi! Le deuil que je porte n'est pas encore celui de mon fils!"

COUP POUR COUP

[Such, then, is the mutual relation of Marfa Strogoff and Nadia. Michel, however, kept among a different set of prisoners, is necessarily ignorant of their presence so near him. At last, on the 15th of August, the river Tom is reached.]

La vieille Sibérienne se pencha sur ce courant frais, et Nadia, y plongeant sa main, la porta aux lèvres de Marfa. Puis elle se rafraîchit à son tour. Ce fut la

vie que la vieille femme et la jeune fille retrouvèrent dans ces eaux bienfaisantes.

Soudain, Nadia, au moment de quitter la rive, se redressa. Un cri involontaire venait[63] de lui échapper.

Michel Strogoff était là, à quelques pas d'elle!... C'était lui!... Les dernières lueurs du jour l'éclairaient encore!

Au cri de Nadia, Michel Strogoff avait tressailli[4]... Mais il eut assez d'empire sur lui-même pour ne pas prononcer un mot qui pût[49] le compromettre.[36]

Et cependant, en même temps que Nadia, il avait reconnu[13] sa mère!...

Michel Strogoff, à cette rencontre inattendue, ne se sentant[44] plus maître de lui, porta la main à ses yeux et s'éloigna aussitôt.

Nadia s'était élancée instinctivement pour le rejoindre,[33] mais la vieille Sibérienne lui murmura ces mots à l'oreille:

"Reste, ma fille!

— C'est lui! répondit Nadia d'une voix coupée par l'émotion. Il vit,[65] mère! c'est lui!

— C'est mon fils, répondit Marfa Strogoff, c'est Michel Strogoff, et tu vois[66] que je ne fais[28] pas un pas vers lui! Imite-moi, ma fille!"

Michel Strogoff venait[63] d'éprouver l'une des plus violentes émotions qu'il soit donné à un homme de ressentir. Sa mère et Nadia étaient là. Ces deux prisonnières, qui se confondaient presque dans son cœur, Dieu les avait poussées l'une vers l'autre en cette commune infortune! Nadia savait[55]-elle donc qui il était? Non, car il avait vu[66] le geste de Marfa

Strogoff, la retenant[63] au moment où elle allait[3] s'élancer vers lui! Marfa Strogoff avait donc tout compris[50] et gardé son secret.

Pendant cette nuit, Michel Strogoff fut vingt fois sur le point de chercher à rejoindre[23] sa mère, mais il comprit[50] qu'il devait[22] résister à cet immense désir de la serrer dans ses bras, de presser encore une fois la main de sa jeune compagne! La moindre imprudence pouvait[19] le perdre. Il avait juré, d'ailleurs, de ne pas voir[66] sa mère... il ne la verrait[66] pas, volontairement! Une fois arrivé à Tomsk, puisqu'il ne pouvait[19] fuir[31] cette nuit même, il se jetterait à travers la steppe sans même avoir embrassé les deux êtres en qui se résumait toute sa vie et qu'il laissait exposés à tant de périls!

Michel Strogoff pouvait[19] donc espérer que cette nouvelle rencontre au campement de Zabédiero n'aurait de conséquence fâcheuse, ni pour sa mère, ni pour lui. Mais il ne savait[55] pas que certains détails de cette scène, si rapidement qu'elle se fût passée, venaient[63] d'être surpris[50] par Sangarre, l'espionne d'Ivan Ogareff.

La tsigane était là, à quelques pas, sur la berge, épiant comme toujours la vieille Sibérienne, et sans que celle-ci s'en doutât. Elle n'avait pu[19] apercevoir[52] Michel Strogoff, qui avait déjà disparu[13] lorsqu'elle se retourna; mais le geste de la mère, retenant[63] Nadia, ne lui avait pas échappé, et un éclair des yeux de Marfa venait[63] de tout lui apprendre.[50]

Il était désormais hors de doute que le fils de Marfa Strogoff, le courrier du czar, se trouvait en ce

moment, à Zabédiero, au nombre des prisonniers d'Ivan Ogareff!

Sangarre ne le connaissait[13] pas, mais elle savait[55] qu'il était là! Elle ne chercha donc pas à le découvrir,[42] ce qui eût été impossible dans l'ombre et au milieu de cette nombreuse foule.

Quant à espionner de nouveau Nadia et Marfa Strogoff, c'était également inutile. Il était évident que ces deux femmes se tiendraient[63] sur leurs gardes, et il serait impossible de rien surprendre[50] qui fût de nature à compromettre[36] le courrier du czar.

La tsigane n'eut donc plus qu'une pensée: prévenir[63] Ivan Ogareff. Elle quitta donc aussitôt le campement.

Un quart d'heure après, elle arrivait à Zabédiero et était introduite[11] dans la maison qu'occupait le lieutenant de l'émir.

Ivan Ogareff reçut[52] immédiatement la tsigane.

"Que me veux[67]-tu, Sangarre? lui demanda-t-il.

— Le fils de Marfa Strogoff est au campement, répondit Sangarre.

— Prisonnier?

— Prisonnier!

— Ah! s'écria Ivan Ogareff, je saurai[55]...

— Tu ne sauras[55] rien, Ivan, répondit la tsigane, car tu ne le connais[13] même pas!

— Mais tu le connais,[13] toi! Tu l'as vu,[66] Sangarre!

— Je ne l'ai pas vu,[66] mais j'ai vu[66] sa mère se trahir par un mouvement qui m'a tout appris.[50]

— Ne te trompes-tu pas?

— Je ne me trompe pas.

— Tu sais[55] l'importance que j'attache à l'arrestation de ce courrier, dit[23] Ivan Ogareff. Si la lettre qui lui a été remise[36] à Moscou parvient[63] à Irkoutsk, si elle est remise[36] au grand-duc, le grand-duc sera sur ses gardes, et je ne pourrai[49] arriver à lui ! Cette lettre, il me la faut[29] donc à tout prix ! Or, tu viens[63] me dire[23] que le porteur de cette lettre est en mon pouvoir ! Je te le répète, Sangarre, ne te trompes-tu pas ? "

Ivan Ogareff avait parlé avec une grande animation. Son émotion témoignait de l'extrême importance qu'il attachait à la possession de cette lettre. Sangarre ne fut aucunement troublée de l'insistance avec laquelle Ivan Ogareff précisa de nouveau sa demande.

" Je ne me trompe pas, Ivan, répondit-elle.

— Mais, Sangarre, il y a au campement plusieurs milliers de prisonniers, et tu dis[23] que tu ne connais[13] pas Michel Strogoff !

— Non, répondit la tsigane, dont le regard, s'imprégna d'une joie sauvage, je ne le connais[13] pas, moi, mais sa mère le connaît ![13] Ivan, il faudra[29] faire[28] parler sa mère !

— Demain, elle parlera ! " s'écria Ivan Ogareff.

Puis, il tendit sa main à la tsigane, et celle-ci la baisa, sans que dans cet acte de respect, habituel aux races du Nord, il y eût rien de servile.

Sangarre rentra au campement. Elle retrouva la place occupée par Nadia et Marfa Strogoff, et passa la nuit à les observer toutes deux. La vieille femme et la jeune fille ne dormirent[24] pas, bien que la fatigue les accablât. Trop d'inquiétudes devaient[22] les

tenir[63] éveillées. Michel Strogoff était vivant,[65] mais prisonnier comme elles ! Ivan Ogareff le savait[55]-il, et, s'il ne le savait[55] pas, ne viendrait[63]-il pas à l'apprendre[50] ? Nadia était tout à cette pensée, que son compagnon vivait,[65] lui qu'elle avait cru[18] mort ! Mais Marfa Strogoff voyait[66] plus loin dans l'avenir, et si elle faisait[28] bon marché d'elle-même, elle avait raison de tout craindre[17] pour son fils.

Sangarre, qui s'était glissée dans l'ombre jusqu'auprès de ces deux femmes, resta à cette place pendant plusieurs heures, prêtant l'oreille... Elle ne put[49] rien entendre. Par un sentiment instinctif de prudence, pas un mot ne fut échangé entre Nadia et Marfa Strogoff.

Le lendemain 16 août, vers dix heures du matin, d'éclatantes fanfares retentirent à la lisière du campement. Les soldats tartares se mirent[36] immédiatement sous les armes.

Ivan Ogareff, après avoir quitté Zabédiero, arrivait au milieu d'un nombreux état-major d'officiers tartares. Son visage était plus sombre que d'habitude, et ses traits contractés indiquaient en lui une sourde colère, qui ne cherchait qu'une occasion d'éclater.

Michel Strogoff, perdu dans un groupe de prisonniers, vit[66] passer cet homme. Il eut le pressentiment que quelque catastrophe allait[3] se produire,[11] car Ivan Ogareff savait[55] maintenant que Marfa Strogoff était la mère de Michel Strogoff, capitaine au corps des courriers du czar.

Ivan Ogareff, arrivé au centre du campement, descendit de cheval, et les cavaliers de son escorte firent[28] faire[28] un large cercle autour de lui.

En ce moment, Sangarre s'approcha et dit[23]:

"Je n'ai rien de nouveau à t'apprendre,[50] Ivan!"

Ivan Ogareff ne répondit qu'en donnant brièvement un ordre à l'un de ses officiers.

Aussitôt, les rangs des prisonniers furent brutalement parcourus[15] par des soldats. Ces malheureux, stimulés à coups de fouet ou poussés du bois des lances, durent[22] se relever en hâte et se ranger sur la circonférence du campement. Un quadruple cordon de fantassins et de cavaliers, disposé en arrière, rendait toute évasion impossible.

Le silence se fit[23] aussitôt, et, sur un signe d'Ivan Ogareff, Sangarre se dirigea vers le groupe au milieu duquel se tenait[63] Marfa Strogoff.

La vieille Sibérienne la vit[66] venir.[63] Elle comprit[50] ce qui allait[3] se passer. Un sourire dédaigneux apparut[43] sur ses lèvres. Puis, se penchant vers Nadia, elle lui dit[23] à voix basse:

"Tu ne me connais[13] plus, ma fille! Quoi qu'il arrive, et si dure que puisse[49] être cette épreuve, pas un mot, pas un geste! C'est de lui et non de moi qu'il s'agit!"

A ce moment, Sangarre, après l'avoir regardée un instant, mit[36] sa main sur l'épaule de la vieille Sibérienne.

"Que me veux[67]-tu? dit Marfa Strogoff.

— Viens[63]!" répondit Sangarre.

Et, la poussant de la main, elle la conduisit,[11] au milieu de l'espace réservé devant Ivan Ogareff.

Michel Strogoff tenait[63] ses paupières à demi fermées, pour n'être pas trahi par l'éclair de ses yeux.

Marfa Strogoff, arrivée en face d'Ivan Ogareff, redressa sa taille, croisa ses bras et attendit.

"Tu es bien, Marfa Strogoff? lui demanda Ivan Ogareff.

— Oui, répondit la vieille Sibérienne avec calme.

— Reviens[63]-tu sur ce que tu m'as répondu lorsque, il y a trois jours, je t'ai interrogée à Omsk?

— Non.

— Ainsi, tu ignores que ton fils, Michel Strogoff, courrier du czar, a passé à Omsk?

— Je l'ignore.

— Et l'homme que tu avais cru[18] reconnaître[13] pour ton fils au relais de poste, ce n'était pas lui, ce n'était pas ton fils?

— Ce n'était pas mon fils.

— Et depuis, tu ne l'as pas vu[66] au milieu de ces prisonniers?

— Non.

— Et si l'on te le montrait, le reconnaîtrais[13]-tu?

— Non."

A cette réponse, qui dénotait une inébranlable résolution de ne rien avouer, un murmure se fit[28] entendre dans la foule.

Ivan Ogareff ne put[49] retenir[63] un geste menaçant.

"Écoute, dit[23]-il à Marfa Strogoff, ton fils est ici, et tu vas[3] immédiatement le désigner.

— Non.

— Tous ces hommes, pris[50] à Omsk et à Kolyvan, vont[3] défiler sous tes yeux, et si tu ne désignes pas Michel Strogoff, tu recevras[62] autant de coups de knout qu'il sera passé d'hommes devant toi!"

Ivan Ogareff avait compris[50] que, quelles que fussent

ses menaces, quelles que fussent les tortures auxquelles on la soumettrait,[56] l'indomptable Sibérienne ne parlerait pas. Pour découvrir[42] le courrier du czar, il comptait donc, non sur elle, mais sur Michel Strogoff lui-même. Il ne croyait[18] pas possible que, lorsque la mère et le fils seraient en présence l'un de l'autre, un mouvement irrésistible ne les trahît pas. Certainement, s'il n'avait voulu[67] que saisir la lettre impériale, il aurait simplement donné l'ordre de fouiller tous ces prisonniers; mais Michel Strogoff pouvait[49] avoir détruit[11] cette lettre, après en avoir pris[49] connaissance, et s'il n'était pas reconnu,[13] s'il parvenait[63] à gagner Irkoutsk, les plans d'Ivan Ogareff seraient déjoués. Ce n'était donc pas seulement la lettre qu'il fallait[29] au traître, c'était le porteur lui-même.

Nadia avait tout entendu, et elle savait[55] maintenant ce qu'était Michel Strogoff et pourquoi il avait voulu[67] traverser sans être reconnu[13] les provinces envahies de la Sibérie!

Sur l'ordre d'Ivan Ogareff, les prisonniers défilèrent un à un devant Marfa Strogoff, qui resta immobile comme une statue et dont le regard n'exprima que la plus complète indifférence.

Son fils se trouvait dans les derniers rangs. Quand, à son tour, il passa devant sa mère, Nadia ferma les yeux pour ne pas voir[66]!

Michel Strogoff était demeuré impassible en apparence, mais la paume de ses mains saigna sous ses ongles, qui s'y étaient incrustés.

Ivan Ogareff était vaincu[61] par le fils et la mère!

Sangarre, placée près de lui, ne dit[23] qu'un mot:

"Le knout!

— Oui! s'écria Ivan Ogareff, qui ne se possédait plus, le knout à cette vieille coquine, et jusqu'à ce qu'elle meure[58]!"

Un soldat tartare, portant ce terrible instrument de supplice, s'approcha de Marfa Strogoff.

Le knout se compose d'un certain nombre de lanières de cuir, à l'extrémité desquelles sont attachés des fils de fer tordus. On estime qu'une condamnation à cent vingt coups de ce fouet équivaut[62] à une condamnation à mort. Marfa Strogoff le savait,[64] mais elle savait[65] aussi qu'aucune torture ne la ferait[66] parler, et elle avait fait[68] le sacrifice de sa vie.

Marfa Strogoff, saisie par deux soldats, fut jetée à genoux sur le sol. Sa robe, déchirée, montra son dos à nu. Un sabre fut posé devant sa poitrine, à quelques pouces seulement. Au cas où elle eût fléchi sous la douleur, sa poitrine était percée de cette pointe aiguë.

Le Tartare se tint[69] debout.

Il attendait.

"Va[3]!" dit Ivan Ogareff.

Le fouet siffla dans l'air...

Mais, avant qu'il eût frappé, une main puissante l'avait arraché à la main du Tartare.

Michel Strogoff était là! Il avait bondi devant cette horrible scène! Si, au relais d'Ichim, il s'était contenu[63] lorsque le fouet d'Ivan Ogareff l'avait atteint,[46] ici, devant sa mère qui allait[3] être frappée, il n'avait pu[49] se maîtriser.

Ivan Ogareff avait réussi.

"Michel Strogoff!" s'écria-t-il.

Puis, s'avançant:

"Ah! fit[24]-il, l'homme d'Ichim?

— Lui-même!" dit Michel Strogoff.

Et, levant le knout, il en déchira la figure d'Ivan Ogareff.

"Coup pour coup! dit[23]-il.

— Bien rendu!" s'écria la voix d'un spectateur, qui se perdit heureusement dans le tumulte.

Vingt soldats se jetèrent sur Michel Strogoff, et ils allaient[3] le tuer...

Mais, Ivan Ogareff, auquel un cri de rage et de douleur avait échappé, les arrêta d'un geste.

"Cet homme est réservé à la justice de l'émir! dit[23]-il. Qu'on le fouille!"

La lettre aux armes impériales fut trouvée sur la poitrine de Michel Strogoff, qui n'avait pas eu le temps de la détruire,[11] et on la remit[36] à Ivan Ogareff.

Le spectateur qui avait prononcé ces mots: "Bien rendu!" n'était autre qu'Alcide Jolivet. Son confrère et lui, s'étant arrêtés au camp de Zabédiero, assistaient à cette scène.

"Pardieu! dit[23]-il à Harry Blount, ces gens du Nord sont de rudes hommes! Avouez que nous devons[23] une réparation à notre compagnon de route! Korpanoff ou Strogoff se valent![62] Belle revanche de l'affaire d'Ichim!

— Oui, revanche, en effet, répondit Harry Blount, mais Strogoff est un homme mort.[28] Dans son intérêt, il aurait peut-être mieux fait[28] de ne pas se souvenir[62] encore!

— Et de laisser périr sa mère sous le knout!

— Croyez[16]-vous qu'il lui ait fait[28] un meilleur sort par son emportement, à elle et à sa sœur?

—Je ne crois[18] rien, je ne sais[55] rien, répondit Alcide Jolivet, si ce n'est que je n'aurais pas mieux fait[26] à sa place! Quelle balafre! Eh! que diable! Il faut[29] bien bouillir[7] quelquefois! Dieu nous aurait mis[30] de l'eau dans les veines et non du sang, s'il nous eût voulus[67] toujours et partout imperturbables!

—Joli incident pour une chronique! dit[23] Harry Blount. Si Ivan Ogareff voulait[67] seulement nous communiquer cette lettre!..."

Cette lettre, Ivan Ogareff, après avoir étanché le sang qui lui couvrait[42] le visage, en avait brisé le cachet. Il la lut[34] et la relut[34] longuement, comme s'il eût voulu[67] se bien pénétrer de tout ce qu'elle contenait.[53]

Puis, après avoir donné ses ordres pour que Michel Strogoff, étroitement garrotté, fût dirigé sur Tomsk avec les autres prisonniers, il prit[60] le commandement des troupes campées à Zabédiero, et, au bruit assourdissant des tambours et des trompettes, il se dirigea vers la ville, où l'attendait l'émir.

L'ENTRÉE TRIOMPHALE

[The Tartar troops enter triumphantly into Tomsk, one of the most beautiful cities in Siberia, where preparations are made for a grand festival; the first order is that all the prisoners should pass in front of Féofar-Khan and his allies.]

Michel Strogoff fut alors amené devant l'émir, et là, il resta debout, sans baisser les yeux.

"Le front à terre! lui cria Ivan Ogareff.

— Non!" répondit Michel Strogoff.

Deux gardes voulurent[67] le contraindre[17] à se courber, mais ce furent eux qui furent couchés sur le sol par la main du robuste jeune homme.

Ivan Ogareff s'avança vers Michel Strogoff.

"Tu vas[3] mourir![38] dit[23]-il.

— Je mourrai,[38] répondit fièrement Michel Strogoff, mais ta face de traître, Ivan, n'en portera pas moins et à jamais la marque infamante du knout!"

Ivan Ogareff, à cette réponse, pâlit affreusement.

"Quel est ce prisonnier? demanda l'émir de cette voix qui était d'autant plus menaçante qu'elle était calme.

— Un espion russe," répondit Ivan Ogareff.

En faisant[28] de Michel Strogoff un espion, il savait[55] que la sentence prononcée contre lui serait terrible.

Michel Strogoff avait marché sur Ivan Ogareff.

Les soldats l'arrêtèrent.

L'émir fit[28] alors un geste devant lequel se courba toute la foule. Puis, il désigna de la main le Koran, qui lui fut apporté. Il ouvrit[42] le livre sacré et posa son doigt sur une des pages.

C'etait le hasard, ou plutôt, dans la pensée de ces Orientaux, Dieu même qui allait[3] décider du sort de Michel Strogoff. Les peuples de l'Asie centrale donnent le nom de "fal" à cette pratique. Après avoir interprété le sens du verset touché par le doigt du juge, ils appliquent la sentence, quelle qu'elle soit.

L'émir avait laissé son doigt appuyé sur la page du Koran. Le chef des ulémas, s'approchant alors,

lut[34] à haute voix un verset qui se terminait par ces mots:

"Et il ne verra[66] plus les choses de la terre."

"Espion russe, dit Féofar-Khan, tu es venu[63] pour voir[66] ce qui se passe au camp tartare! Regarde donc de tous tes yeux, regarde!"

REGARDE DE TOUS TES YEUX, REGARDE!

[Michel Strogoff, his hands bound, is kept in front of the emir's throne, and before his eyes rapidly succeed, one after the other, the most beautiful dances the Eastern imagination can invent, while from time to time are repeated the mournful words: "*Regarde de tous tes yeux, regarde!*"]

Cependant, Michel Strogoff était debout, ayant le regard hautain pour l'émir, méprisant pour Ivan Ogareff. Il s'attendait à mourir,[38] et, cependant, on eût vainement cherché en lui un symptôme de faiblesse.

Les spectateurs, restés aux abords de la place, ainsi que l'état-major de Féofar-Khan, pour lesquels ce supplice n'était qu'un attrait de plus, attendaient que l'exécution fût accomplie. Puis, sa curiosité assouvie, toute cette horde sauvage irait[3] se plonger dans l'ivresse.

L'émir fit[28] un geste. Michel Strogoff, poussé par les gardes, s'approcha de la terrasse, et alors, dans cette langue tartare qu'il comprenait,[50] Féofar lui dit:[28]

"Tu es venu[63] pour voir,[66] espion des Russes. Tu

as vu[66] pour la dernière fois. Dans un instant, tes yeux seront à jamais fermés à la lumière!"

Ce n'était pas de mort, mais de cécité, qu'allait[3] être frappé Michel Strogoff. Perte de la vue, plus terrible peut-être que la perte de la vie! Le malheureux était condamné à être aveuglé.

Cependant, en entendant la peine prononcée par l'émir, Michel Strogoff ne faiblit pas. Il demeura impassible, les yeux grands ouverts,[42] comme s'il eût voulu[67] concentrer toute sa vie dans un dernier regard. Supplier ces hommes féroces, c'était inutile, et, d'ailleurs, indigne de lui. Il n'y songea même pas. Toute sa pensée se condensa sur sa mission irrévocablement manquée, sur sa mère, sur Nadia, qu'il ne reverrait[66] plus! Mais il ne laissa rien paraître[43] de l'émotion qu'il ressentait.[44]

Puis, le sentiment d'une vengeance à accomplir quand même envahit tout son être. Il se retourna vers Ivan Ogareff.

"Ivan, dit[23]-il d'une voix menaçante, Ivan le traître, la dernière menace de mes yeux sera pour toi!"

Ivan Ogareff haussa les épaules.

Mais Michel Strogoff se trompait. Ce n'était pas en regardant Ivan Ogareff que ses yeux allaient[3] pour jamais s'éteindre.[45]

Marfa Strogoff venait[63] de se dresser devant lui.

"Ma mère! s'écria-t-il. Oui! oui! à toi mon suprême regard, et non à ce misérable! Reste là, devant moi! Que je voie[66] encore ta figure bien-aimée! Que mes yeux se ferment en te regardant!..."

La vieille Sibérienne, sans prononcer une parole, s'avançait...

" Chassez cette femme ! " dit Ivan Ogareff.

Deux soldats repoussèrent Marfa Strogoff. Elle recula, mais resta debout, à quelques pas de son fils.

L'exécuteur parut.[43] Cette fois, il tenait[63] son sabre nu à la main, et ce sabre, chauffé à blanc, il venait[63] de le retirer du réchaud où brûlaient les charbons parfumés.

Michel Strogoff allait[3] être aveuglé suivant la coutume tartare, avec une lame ardente, passée devant ses yeux !

Michel Strogoff ne chercha pas à résister. Plus rien n'existait à ses yeux que sa mère, qu'il dévorait alors du regard ! Toute sa vie était dans cette dernière vision !

Marfa Strogoff, l'œil démesurément ouvert,[42] les bras tendus vers lui, le regardait ! . . .

La lame incandescente passa devant les yeux de Michel Strogoff.

Un cri de désespoir retentit. La vieille Marfa tomba inanimée sur le sol !

Michel Strogoff était aveugle.

Ses ordres exécutés, l'émir se retira avec toute sa maison. Il ne resta bientôt plus sur cette place qu'Ivan Ogareff et les porteurs de torches.

Le misérable voulait[67]-il donc insulter encore sa victime, et, après l'exécuteur, lui porter le dernier coup ?

Ivan Ogareff s'approcha lentement de Michel Strogoff, qui le sentit[44] venir[63] et se redressa.

Ivan Ogareff tira de sa poche la lettre impériale, il l'ouvrit,[42] et, par une suprême ironie, il la plaça devant les yeux éteints[45] du courrier du czar, disant[23] :

" Lis,[34] maintenant, Michel Strogoff, lis,[34] et va[3] redire[23] à Irkoutsk ce que tu auras lu[34] ! Le vrai courrier du czar, c'est Ivan Ogareff ! "

Cela dit,[23] le traître serra la lettre sur sa poitrine. Puis, sans se retourner, il quitta la place, et les porteurs de torches le suivirent.[58]

Michel Strogoff resta seul, à quelques pas de sa mère, inanimée, peut-être morte.[38]

On entendait au loin les cris, les chants, tous les bruits de l'orgie. Tomsk, illuminée, brillait comme une ville en fête.

Michel Strogoff prêta l'oreille. La place était silencieuse et déserte.

Il se traîna, en tâtonnant, vers l'endroit où sa mère était tombée. Il la trouva de la main, il se courba sur elle, il approcha sa figure de la sienne, il écouta les battements de son cœur. Puis, on eût dit[23] qu'il lui parlait tout bas.

La vieille Marfa vivait[65]-elle encore, et entendit-elle ce que lui dit[23] son fils ?

En tout cas, elle ne fit[28] pas un mouvement.

Michel Strogoff baisa son front et ses cheveux blancs. Puis, il se releva, et, tâtant du pied, cherchant à tendre ses mains pour se guider, il marcha peu à peu vers l'extrémité de la place.

Soudain, Nadia parut.[43]

Elle alla[3] droit à son compagnon. Un poignard qu'elle tenait[63] servit[56] à couper les cordes qui attachaient les bras de Michel Strogoff.

Celui-ci, aveugle, ne savait[55] qui le déliait, car Nadia n'avait pas prononcé une parole.

Mais cela fait[28] ;

" Frère ! dit[23]-elle.

— Nadia ! murmura Michel Strogoff, Nadia !

— Viens[63] ! frère, répondit Nadia. Mes yeux seront tes yeux désormais, et c'est moi qui te conduirai[11] à Irkoutsk ! "

UN AMI DE GRANDE ROUTE

Une demi-heure après, Michel Strogoff et Nadia avaient quitté Tomsk.

Un certain nombre de prisonniers, cette nuit-là, purent[49] aussi échapper aux Tartares, car officiers ou soldats, tous plus ou moins abrutis, s'étaient inconsciemment relâchés de la surveillance sévère qu'ils avaient maintenue[63] jusqu'alors, soit au camp de Zabédiero, soit pendant la marche des convois. Nadia, après avoir été emmenée tout d'abord avec les autres prisonniers, avait donc pu[49] fuir[31] et revenir[63] au plateau, au moment où Michel Strogoff était conduit[11] devant l'émir.

Là, mêlée à la foule, elle avait tout vu.[56] Pas un cri ne lui échappa lorsque la lame, chauffée à blanc, passa devant les yeux de son compagnon. Elle eut la force de rester immobile et muette. Une providentielle inspiration lui dit[23] de se réserver, libre encore, pour guider le fils de Marfa Strogoff au but qu'il avait juré d'atteindre.[45] Son cœur, un moment, cessa de battre, lorsque la vieille Sibérienne tomba inanimée, mais une pensée lui rendit toute son énergie.

"Je serai le chien de l'aveugle!" se dit[23]-elle.

Après le départ d'Ivan Ogareff, Nadia s'était dissimulée dans l'ombre. Elle avait attendu que la foule eût quitté le plateau. Michel Strogoff, abandonné comme un misérable être dont on ne doit[22] plus rien craindre,[17] était seul. Elle le vit[66] se traîner jusqu'à sa mère, se courber sur elle, la baiser au front, puis se relever, tâtonner pour fuir[31]...

Quelques instants plus tard, elle et lui, la main dans la main, avaient descendu le talus escarpé, et, après avoir suivi[58] les berges du Tom jusqu'à l'extrémité de la ville, ils franchissaient heureusement une brèche de l'enceinte.

La route d'Irkoutsk était la seule qui s'enfonçât dans l'est. Il n'y avait pas à se tromper. Nadia entraîna rapidement Michel Strogoff. Il était possible que dès le lendemain, après quelques heures d'orgie, les éclaireurs de l'émir, se jetant de nouveau sur la steppe, coupassent toute communication. Il importait donc de les devancer, d'atteindre[45] avant eux Krasnoiarsk, que cinq cents verstes (533 kilomètres) séparaient de Tomsk, enfin de ne quitter que le plus tard possible la grande route. Se lancer hors du chemin tracé, c'était l'incertain, l'inconnu, c'était la mort à bref délai.

Comment Nadia put[49]-elle supporter les fatigues de cette nuit du 16 au 17 août? Comment trouva-t-elle la force physique nécessaire à fournir une si longue étape? Comment ses pieds, saignant d'une marche forcée, purent[49]-ils la porter jusque-là? c'est presque incompréhensible. Mais il n'en est pas moins vrai que le lendemain matin, douze heures après leur dé-

part de Tomsk, Michel Strogoff et elle atteignaient[45] le bourg de Sémilowskoë, après une course de cinquante verstes.

Michel Strogoff n'avait pas prononcé une seule parole. Ce n'était pas Nadia qui tenait[63] sa main, ce fut lui qui tint[63] celle de sa compagne pendant toute cette nuit; mais, grâce à cette main qui le guidait rien que par ses frémissements, il avait marché avec son allure ordinaire.

Sémilowskoë était presque entièrement abandonnée. Les habitants, redoutant les Tartares, avaient fui[31] dans la province d'Yeniseisk. A peine deux ou trois maisons étaient-elles encore occupées. Tout ce que la ville contenait[63] d'utile ou de précieux avait été enlevé sur des charrettes.

Cependant, Nadia était dans la nécessité de faire[28] là une halte de quelques heures. Il leur fallait[29] à tous deux nourriture et repos.

La jeune fille conduisit[11] donc son compagnon à l'extrémité de la bourgade. Une maison vide, la porte ouverte,[42] était là. Ils y entrèrent. Un mauvais banc de bois se trouvait au milieu de la chambre, près de ce haut poêle commun à toutes les demeures sibériennes. Ils s'y assirent.[5]

Nadia regarda alors bien en face son compagnon aveugle, et comme elle ne l'avait jamais regardé jusqu'alors. Il y avait plus que de la reconnaissance, plus que de la pitié dans son regard. Si Michel Strogoff avait pu[49] la voir,[66] il aurait lu[34] dans ce beau regard désolé l'expression d'un dévouement et d'une tendresse infinis.

Les paupières de l'aveugle, rougies par la lame in-

candescente, recouvraient[42] à demi ses yeux, absolument secs. La sclérotique en était légèrement plissée et comme raccornie, la pupille singulièrement agrandie; l'iris semblait d'un bleu plus foncé qu'il n'était auparavant; les cils et les sourcils étaient en partie brûlés; mais, en apparence du moins, le regard si pénétrant du jeune homme ne semblait avoir subi aucun changement. S'il n'y voyait[66] plus, si sa cécité était complète, c'est que la sensibilité de la rétine et du nerf optique avait été radicalement détruite[11] par l'ardente chaleur de l'acier.

En ce moment, Michel Strogoff étendit les mains.

"Tu es là, Nadia? demanda-t-il.

— Oui, répondit la jeune fille, je suis près de toi, et je ne te quitterai plus, Michel."

A son nom, prononcé par Nadia pour la première fois, Michel Strogoff tressaillit.[4] Il comprit[50] que sa compagne savait[55] tout, ce qu'il était, quels liens l'unissaient à la vieille Marfa.

"Nadia, reprit[50]-il, il va[3] falloir[29] nous séparer!

— Nous séparer? Pourquoi cela, Michel?

— Je ne veux[67] pas être un obstacle à ton voyage! Ton père t'attend à Irkoutsk! Il faut[29] que tu rejoignes[33] ton père!

— Mon père me maudirait,[23] Michel, si je t'abandonnais, après ce que tu as fait[28] pour moi!

— Nadia! Nadia! répondit Michel Strogoff, en pressant la main que la jeune fille avait posée sur la sienne, tu ne dois[22] penser qu'à ton père!

— Michel, reprit[50] Nadia, tu as plus besoin de moi que mon père! Dois[22]-tu donc renoncer à aller[3] à Irkoutsk?

— Jamais! s'écria Michel Strogoff d'un ton qui montrait qu'il n'avait rien perdu de son énergie.

— Cependant, tu n'as plus cette lettre!...

— Cette lettre qu'Ivan Ogareff m'a volée!... Eh bien! je saurai[55] m'en passer, Nadia! Ils m'ont traité comme un espion! J'agirai comme un espion! J'irai[3] dire[23] à Irkoutsk tout ce que j'ai vu,[66] tout ce que j'ai entendu, et, j'en jure par le Dieu vivant![65] le traître me retrouvera un jour face à face! Mais il faut[29] que j'arrive avant lui à Irkoutsk.

— Et tu parles de nous séparer, Michel?

— Nadia, les misérables m'ont tout pris[50]!

— Il me reste quelques roubles, et mes yeux! Je puis[49] y voir[66] pour toi, Michel, et te conduire[11] là où tu ne peux[49] plus aller[3] seul!

— Et comment irons[3]-nous?

— A pied.

— Et comment vivrons[65]-nous?

— En mendiant.

— Partons,[44] Nadia!

— Viens,[63] Michel."

Les deux jeunes gens ne se donnaient plus le nom de frère et de sœur. Dans leur misère commune, ils se sentaient[44] plus étroitement unis encore l'un à l'autre. Tous deux quittèrent la maison, après avoir pris[50] une heure de repos. Nadia, courant[15] les rues de la bourgade, s'était procuré quelques morceaux de "tchorne-khleb," sorte de pain fait[28] avec de l'orge, et un peu de cet hydromel connu[13] sous le nom de "méod" en Russie. Cela ne lui avait rien coûté, car elle avait commencé son métier de mendiante. Ce pain et cet hydromel avaient, tant bien

que mal, apaisé la faim et la soif de Michel Strogoff. Nadia lui avait réservé la plus grande portion de cette insuffisante nourriture. Il mangeait les morceaux de pain que sa compagne lui présentait l'un après l'autre. Il buvait[6] à la gourde qu'elle portait à ses lèvres.

"Manges-tu, Nadia? lui demanda-t-il à plusieurs reprises.

—Oui, Michel," répondit toujours la jeune fille, qui se contentait des restes de son compagnon.

Michel et Nadia quittèrent Sémilowskoë et reprirent[50] cette pénible route d'Irkoutsk. La jeune fille résistait énergiquement à la fatigue. Si Michel Strogoff l'eût vue,[66] peut-être n'aurait-il pas eu le courage d'aller[3] plus loin. Mais Nadia ne se plaignait[17] pas, et Michel Strogoff, n'entendant pas un soupir, marchait avec une hâte qu'il n'était pas maître de réprimer. Et pourquoi? Pouvait[49]-il donc espérer de devancer encore les Tartares? Il était à pied, sans argent, il était aveugle, et si Nadia, son seul guide, venait[63] à lui manquer, il n'aurait plus qu'à se coucher sur un des côtés de la route et à y mourir[38] misérablement! Mais enfin, si, à force d'énergie, il arrivait à Krasnoiarsk, tout n'était peut-être pas perdu, puisque le gouverneur, auquel il se ferait[28] connaître,[13] n'hésiterait pas à lui donner les moyens d'atteindre[45] Irkoutsk.

Michel Strogoff allait[3] donc, parlant peu, absorbé dans ses pensées. Il tenait[63] la main de Nadia. Tous deux étaient en communication incessante. Il leur semblait qu'ils n'avaient plus besoin de la parole pour

échanger leurs pensées. De temps en temps, Michel Strogoff disait[23]:

"Parle-moi, Nadia.

— A quoi bon, Michel? Nous pensons ensemble!" répondait la jeune fille, et elle faisait[28] en sorte que sa voix ne décélât aucune fatigue.

Mais quelquefois, comme si son cœur eût cessé de battre un instant, ses jambes fléchissaient, son pas se ralentissait, son bras se tendait, elle restait en arrière. Michel Strogoff s'arrêtait alors, il fixait ses yeux sur la pauvre fille, comme s'il eût essayé de l'apercevoir[52] à travers cette ombre qu'il portait en lui. Sa poitrine se gonflait; puis, soutenant[63] plus vivement sa compagne, il reprenait[50] sa marche en avant.

Cependant, au milieu de toutes ces misères sans trêve, ce jour-là, une circonstance heureuse allait[3] se produire,[11] qui devait[22] leur épargner bien des fatigues à tous les deux.

Ils avaient quitté Sémilowskoë depuis deux heures environ, lorsque Michel Strogoff s'arrêta.

"La route est déserte? demanda-t-il.

— Absolument déserte, répondit Nadia.

— Est-ce que tu n'entends pas quelque bruit en arrière?

— En effet.

— Si ce sont les Tartares, il faut[29] nous cacher. Regarde bien.

— Attends, Michel!" répondit Nadia en remontant le chemin, qui se coudait à quelques pas sur la droite. Michel Strogoff resta un instant seul, tendant l'oreille.

Nadia revint[63] presque aussitôt et dit[23]:

" C'est une charrette. Un jeune homme la conduit.[11]

— Il est seul ?

— Seul."

Michel Strogoff hésita un instant. Devait[22]-il se cacher ? Devait[22]-il, au contraire, tenter la chance de trouver place dans ce véhicule, sinon pour lui, du moins pour elle ? Lui, il se contenterait de s'appuyer d'une main à la charrette, il la pousserait au besoin, car ses jambes n'étaient pas près de lui manquer, mais il sentait[44] bien que Nadia, traînée à pied depuis le passage de l'Obi, c'est-à-dire depuis plus de huit jours, était à bout de forces.

Il attendit.

La charrette arriva bientôt au tournant de la route.

C'était un véhicule fort délabré, pouvant[49] à la rigueur contenir[63] trois personnes, ce qu'on appelle dans le pays une kibitka.

Ordinairement, la kibitka est attelée de trois chevaux, mais celle-ci n'était traînée que par un seul cheval à long poil, à longue queue, et auquel son sang mongol assurait vigueur et courage.

Un jeune homme la conduisait,[11] ayant un chien près de lui.

Nadia reconnut[13] que ce jeune homme était Russe. Il avait une figure douce et flegmatique qui inspirait la confiance. D'ailleurs, il ne paraissait[43] pas pressé le moins du monde. Il marchait d'un pas tranquille, pour ne pas surmener son cheval, et, à le voir,[66] on n'eût jamais cru[18] qu'il suivait[58] une route que les Tartares pouvaient[49] couper d'un moment à l'autre.

Nadia, tenant[63] Michel Strogoff par la main, s'était rangée de côté.

La kibitka s'arrêta, et le conducteur regarda la jeune fille en souriant.[54]

"Et où donc allez[3]-vous comme cela?" lui demanda-t-il en faisant[28] de bons yeux tout ronds.

Au son de cette voix, Michel Strogoff se dit[23] qu'il l'avait entendue quelque part. Et, sans doute, elle suffit[57] à lui faire[28] reconnaître[13] le conducteur de la kibitka, car son front se rasséréna aussitôt.

"Eh bien, où donc allez[3]-vous? répéta le jeune homme, en s'adressant plus directement à Michel Strogoff.

— Nous allons[3] à Irkoutsk, répondit celui-ci.

— Oh! petit père, tu ne sais[55] donc pas qu'il y a encore bien des verstes et des verstes jusqu'à Irkoutsk?

— Je le sais.[55]

— Et tu vas[3] à pied?

— A pied.

— Toi, bien! mais la demoiselle?...

— C'est ma sœur, dit Michel Strogoff, qui jugea prudent de redonner ce nom à Nadia.

— Oui, ta sœur, petit père! Mais, crois[18]-moi, elle ne pourra[49] jamais atteindre[45] Irkoutsk!

— Ami, répondit Michel Strogoff en s'approchant, les Tartares nous ont dépouillés, et je n'ai pas un kopek à t'offrir;[42] mais si tu veux[67] prendre[50] ma sœur près de toi, je suivrai[58] ta voiture à pied, je courrai[15] s'il le faut,[29] je ne te retarderai pas d'une heure...

— Frère, s'écria Nadia... je ne veux[67] pas... je ne veux[67] pas! — Monsieur, mon frère est aveugle!

— Aveugle! répondit le jeune homme d'une voix émue.[39]

— Les Tartares lui ont brûlé les yeux! répondit

Nadia, en tendant ses mains comme pour implorer la pitié.

— Brûlé les yeux ? Oh! pauvre petit père! Moi, je vais[3] à Krasnoiarsk. Eh bien, pourquoi ne monterais-tu pas avec ta sœur dans la kibitka ? En nous serrant un peu, nous y tiendrons[63] tous les trois. D'ailleurs, mon chien ne refusera pas d'aller[3] à pied. Seulement, je ne vais[3] pas vite, pour ménager mon cheval.

— Ami, comment te nommes-tu ? demanda Michel Strogoff.

— Je me nomme Nicolas Pigassof.

— C'est un nom que je n'oublierai plus, répondit Michel Strogoff.

— Eh bien, monte, petit père aveugle. Ta sœur sera près de toi, au fond de la charrette, moi devant pour conduire.[11] Il y a de la bonne écorce de bouleau et de la paille d'orge dans le fond. C'est comme un nid.—Allons,[3] Serko, fais[28]-nous place!"

Le chien descendit sans se faire[28] prier. C'était un animal de race sibérienne, à poil gris, de moyenne taille, avec une bonne grosse tête caressante, et qui semblait être très-attaché à son maître.

Michel Strogoff et Nadia, en un instant, furent installés dans la kibitka. Michel Strogoff avait tendu ses mains comme pour chercher celles de Nicolas Pigassof.

" Ce sont mes mains que tu veux[67] serrer! dit Nicolas. Les voilà, petit père! Serre-les tant que cela te fera[28] plaisir!"

La kibitka se remit[36] en marche. Le cheval, que Nicolas ne frappait jamais, allait[3] l'amble. Si Mi-

chel Strogoff ne devait[22] pas gagner en rapidité, du moins de nouvelles fatigues seraient-elles épargnées à Nadia.

Et tel était l'épuisement de la jeune fille, que, bercée par le mouvement monotone de la kibitka, elle tomba bientôt dans un sommeil qui ressemblait à une complète prostration. Michel Strogoff et Nicolas la couchèrent sur le feuillage de bouleau du mieux qu'il leur fût possible. Le compatissant jeune homme était tout ému,[39] et si pas une larme ne s'échappa des yeux de Michel Strogoff, en vérité, c'est parce que le fer incandescent avait brûlé la dernière!

"Elle est gentille, dit[23] Nicolas.

— Oui, répondit Michel Strogoff.

— Ça veut[67] être fort, petit père, c'est courageux, mais au fond, c'est faible, ces mignonnes-là!—Est-ce que vous venez[63] de loin.

— De très-loin.

— Pauvres jeunes gens!—Cela a dû[22] te faire[28] bien mal, quand ils t'ont brûlé les yeux!

— Bien mal, répondit Michel Strogoff, en se tournant comme s'il eût pu[49] voir[66] Nicolas.

— Tu n'as pas pleuré?

— Si.

— Moi aussi, j'aurais pleuré. Penser qu'on ne reverra[66] plus ceux qu'on aime! Mais enfin, ils vous voient.[66] C'est peut-être une consolation!

— Oui, peut-être!—Dis[23]-moi, ami, demanda Michel Strogoff, est-ce que tu ne m'as jamais vu[66] quelque part?

— Toi, petit père? Non, jamais.

— C'est que le son de ta voix ne m'est pas inconnu.

— Voyez[66]-vous ! répondit Nicolas en souriant.[54] Il connaît[13] le son de ma voix ! peut-être me demandes-tu cela pour savoir[55] d'où je viens.[63] Oh ! je vais[3] te le dire.[23] Je viens[63] de Kolyvan.

— De Kolyvan ? dit[23] Michel Strogoff. Mais alors c'est là que je t'ai rencontré. Tu étais au poste télégraphique ?

— Cela se peut,[49] répondit Nicolas. J'y demeurais. J'étais l'employé chargé des transmissions.

— Et tu es resté à ton poste jusqu'au dernier moment ?

— Eh ! c'est surtout à ce moment-là qu'il faut[29] y être !

— C'était le jour où un Anglais et un Français se disputaient, roubles en main, la place à ton guichet, et où l'Anglais a télégraphié les premiers versets de la Bible ?

— Ça, petit père, c'est possible, mais je ne me le rappelle pas !

— Comment ! tu ne te le rappelles pas ?

— Je ne lis[34] jamais les dépêches que je transmets.[36] Mon devoir étant de les oublier, le plus court est de les ignorer."

Cette réponse peignait[45] Nicolas Pigassof.

Cependant, la kibitka allait[3] son petit train, que Michel Strogoff aurait voulu[67] rendre plus rapide. Mais Nicolas et son cheval étaient accoutumés à une allure dont ils n'auraient pu[49] se départir[44] ni l'un ni l'autre. Le cheval marchait pendant trois heures et se reposait pendant une,—cela jour et nuit. Durant ces haltes, le cheval paissait,[13] les voyageurs de la

kibitka mangeaient en compagnie du fidèle Serko. La kibitka était approvisionnée pour vingt personnes au moins, et Nicolas avait mis[36] généreusement ses réserves à la disposition de ses deux hôtes, qu'il croyait[18] frère et sœur.

Après une journée de repos, Nadia eut recouvré une partie de ses forces. Nicolas veillait à ce qu'elle fût aussi bien que possible. Le voyage se faisait[28] dans des conditions supportables, lentement sans doute, mais régulièrement. Il arrivait bien parfois que, pendant la nuit, Nicolas, tout en conduisant,[11] s'endormait et ronflait avec une conviction qui témoignait du calme de sa conscience. Peut-être alors, en regardant bien, eût-on vu[66] la main de Michel Strogoff chercher les guides du cheval et lui faire[28] prendre[50] une allure plus rapide, au grand étonnement de Serko, qui ne disait[23] rien cependant. Puis, ce trot revenait[63] immédiatement à l'amble, dès que Nicolas se réveillait, mais la kibitka n'en avait pas moins gagné quelques verstes sur sa vitesse réglementaire.

C'est ainsi que l'on traversa la rivière d'Ichimsk, les bourgades d'Ichimskoë, Berikylskoë, Küskoë, la rivière de Mariinsk, la bourgade du même nom, Bogotowlskoë et enfin la Tchoula, petit cours d'eau qui sépare la Sibérie occidentale de la Sibérie orientale. La route se développait tantôt à travers d'immenses landes, qui laissaient un champ vaste aux regards, tantôt sous d'épaisses et interminables forêts de sapins, dont on croyait[18] ne jamais sortir.[44]

Tout était désert. Les bourgades étaient presque entièrement abandonnées. Les paysans avaient fui

au delà de l'Yeniseï, estimant que ce large fleuve arrêterait peut-être les Tartares.

Le 22 août, la kibitka atteignit[45] le bourg d'Atchinsk, à trois cent quatre-vingts verstes de Tomsk. Cent vingt verstes la séparaient encore de Krasnoiarsk. Aucun incident n'avait marqué ce voyage. Depuis six jours qu'ils étaient ensemble, Nicolas, Michel Strogoff et Nadia étaient restés les mêmes, l'un confit[57] dans son calme inaltérable, les deux autres inquiets, et songeant au moment où leur compagnon viendrait[63] à se séparer d'eux.

Michel Strogoff, on peut[49] le dire,[23] voyait[66] le pays parcouru[15] par les yeux de Nicolas et de la jeune fille. A tour de rôle, tous deux lui peignaient[46] les sites en vue desquels passait la kibitka. Il savait[65] s'il était en forêt ou en plaine, si quelque hutte se montrait sur la steppe, si quelque Sibérien apparaissait[48] à l'horizon. Nicolas ne tarissait pas. Il aimait à causer, et, quelle que fût sa façon d'envisager les choses, on aimait à l'entendre.

Un jour, Michel Strogoff lui demanda quel temps il faisait.[28]

" Assez beau, petit père, répondit-il, mais ce sont les derniers jours de l'été. L'automne est court en Sibérie, et, bientôt, nous subirons les premiers froids de l'hiver. Peut-être les Tartares songeront-ils à se cantonner pendant la mauvaise saison ?"

Michel Strogoff secoua la tête d'un air de doute.

" Tu ne le crois[18] pas, petit père, répondit Nicolas. Tu penses qu'ils se porteront sur Irkoutsk ?

— Je le crains,[17] répondit Michel Strogoff.

— Oui ... tu as raison. Ils ont avec eux un mauvais

homme qui ne les laissera pas refroidir en route.—Tu as entendu parler d'Ivan Ogareff ?

— Oui.

— Sais[55]-tu que ce n'est pas bien de trahir son pays !

— Non... ce n'est pas bien... répondit Michel Strogoff, qui voulut[67] rester impassible.

— Petit père, reprit[50] Nicolas, je trouve que tu ne t'indignes pas assez lorsqu'on parle devant toi d'Ivan Ogareff ! Tout cœur russe doit[22] bondir, quand on prononce ce nom !

— Crois[18]-moi, ami, je le hais plus que tu ne pourras[49] jamais le haïr, dit Michel Strogoff.

— Ce n'est pas possible, répondit Nicolas, non, ce n'est pas possible ! Quand je songe à Ivan Ogareff, au mal qu'il fait[28] à notre sainte Russie, la colère me prend,[50] et si je le tenais[63]...

— Si tu le tenais,[63] ami ?...

— Je crois[18] que je le tuerais.

— Et moi, j'en suis sûr," répondit tranquillement Michel Strogoff.

LE PASSAGE DE L'YENISEÏ

[Krasnoiarsk is approached ; upon entering the streets, not a soul can be seen; the city is deserted. Tired out, our travellers decide to spend the night here.]

— Attendons à demain, répondit Michel Strogoff.

— Tu as raison, répondit Nicolas. Nous avons l'Yeniseï à traverser, et il est nécessaire d'y voir[66] !...

— Y voir[46]!" murmura Nadia, en songeant à son compagnon aveugle.

Nicolas l'avait entendue, et, se retournant vers Michel Strogoff:

"Pardon, petit père, dit[23]-il. Hélas! la nuit et le jour, il est vrai que c'est tout un pour toi!

— Ne te reproche rien, ami, répondit Michel Strogoff, qui passa sa main sur ses yeux. Avec toi pour guide, je puis[19] agir encore. Prends[50] donc quelques heures de repos. Que Nadia se repose aussi. Demain, il fera[28] jour!"

Michel Strogoff, Nadia et Nicolas n'eurent pas à chercher longtemps pour trouver un lieu de repos. La première maison dont ils poussèrent la porte était vide, aussi bien que toutes les autres. Il ne s'y trouvait que quelques bottes de feuillage. Faute de mieux, le cheval dut[32] se contenter de cette maigre nourriture. Quant aux provisions de la kibitka, elles n'étaient pas épuisées, et chacun en prit[60] sa part. Puis, après s'être agenouillés devant une modeste image de la Panaghia, suspendue à la muraille, et que la dernière flamme d'une lampe éclairait encore, Nicolas et la jeune fille s'endormirent,[24] tandis que veillait Michel Strogoff, sur qui le sommeil ne pouvait[19] avoir prise.

Le lendemain, 26 août, avant l'aube, la kibitka, réattelée, traversait le parc de bouleaux pour atteindre[45] la berge de l'Yeniseï.

Michel Strogoff était vivement préoccupé. Comment ferait[28]-il pour traverser le fleuve, si, ce qui était probable, toute barque ou bac avaient été détruits[11] afin de retarder la marche des Tartares? Il

connaissait[13] l'Yeniseï, l'ayant déjà franchi plusieurs fois. Il savait[55] que sa largeur est considérable, que les rapides sont violents dans le double lit qu'il s'est creusé entre les îles. En des circonstances ordinaires, au moyen de ces bacs spécialement établis pour le transport des voyageurs, des voitures et des chevaux, le passage de l'Yeniseï exige un laps de trois heures, et ce n'est qu'au prix d'extrêmes difficultés que ces bacs atteignent[45] sa rive droite. Or, en l'absence de toute embarcation, comment la kibitka irait[3]-elle d'une rive à l'autre ?

" Je passerai quand même ! " répéta Michel Strogoff.

Le jour commençait à se lever, lorsque la kibitka arriva sur la rive gauche, là même où aboutissait une des grandes allées du parc. En cet endroit, les berges dominaient d'une centaine de pieds le cours de l'Yeniseï. On pouvait[49] donc l'observer sur une vaste étendue.

" Voyez[66]-vous un bac ? demanda Michel Strogoff, en portant avidement ses yeux d'un côté et de l'autre, par une habitude machinale, sans doute, et comme s'il eût pu[49] voir[66] lui-même.

— Il fait[28] à peine jour, frère, répondit Nadia. La brume est encore épaisse sur le fleuve, et on ne peut[49] en distinguer les eaux.

— Mais je les entends mugir ? " répondit Michel Strogoff.

En effet, des couches inférieures de ce brouillard sortait[44] un sourd tumulte de courants et de contre-courants qui s'entrechoquaient. Les eaux, très-hautes à cette époque de l'année, devaient[22] couler avec une torrentueuse violence. Tous trois écoutaient, atten-

dant que le rideau de brumes se levât. Le soleil montait rapidement au-dessus de l'horizon, et ses premiers rayons n'allaient[3] pas tarder à pomper ces vapeurs.

" Eh bien ? demanda Michel Strogoff.

— Les brumes commencent à rouler, frère, répondit Nadia, et le jour les pénètre déjà.

— Tu ne vois[66] pas encore le niveau du fleuve, sœur ?

— Pas encore.

— Un peu de patience, petit père, dit[33] Nicolas. Tout cela va[3] se fondre! Tiens[63]! voilà le vent qui souffle! Il commence à dissiper ce brouillard. Les hautes collines de la rive droite montrent déjà leurs rangées d'arbres! Tout s'en va[3]! Tout s'envole! Les bons rayons du soleil ont condensé cet amas de brumes! Ah! que c'est beau, mon pauvre aveugle, et quel malheur pour toi de ne pas pouvoir[49] contempler un tel spectacle!

— Vois[66]-tu un bateau ? demanda Michel Strogoff.

— Je n'en vois[66] aucun, répondit Nicolas.

— Regarde bien, ami, sur cette rive et sur la rive opposée, aussi loin que puisse[49] aller[3] ta vue! Un bateau, une barque, un canot d'écorce! "

Nicolas et Nadia, se retenant[63] aux derniers bouleaux de la falaise, s'étaient penchés au-dessus du fleuve. Le champ offert[42] à leurs regards était immense alors. L'Yeniseï, en cet endroit, ne mesure pas moins d'une verste et demie, et forme deux bras, d'importance inégale, que les eaux suivaient[58] avec rapidité. Entre ces bras reposent plusieurs îles, plantées d'aunes, de saules et de peupliers, qui semblaient être autant de

navires verdoyants, ancrés dans le fleuve. Au delà s'étageaient les hautes collines de la rive orientale, couronnées de forêts dont les cimes s'empourpraient alors de lumière. En amont et en aval, l'Yeniseï s'enfuyait[31] à perte de vue. Tout cet admirable panorama s'arrondissait pour le regard sur un périmètre de cinquante verstes.

• Mais, pas une embarcation, ni sur la rive gauche, ni sur la rive droite, ni à la berge des îles. Toutes avaient été emmenées ou détruites[11] par ordre. Très-certainement, si les Tartares ne faisaient[28] pas venir[63] du sud le matériel nécessaire à l'établissement d'un pont de bateaux, leur marche vers Irkoutsk serait arrêtée pendant un certain temps devant cette barrière de l'Yeniseï.

"Je me souviens,[63] dit[23] alors Michel Strogoff. Il y a plus haut, aux dernières maisons de Krasnoiarsk, un petit port d'embarquement. C'est là que les bacs accostent. Ami, remontons le cours du fleuve, et vois[66] si quelque barque n'a pas été oubliée sur la rive."

Nicolas s'élança dans la direction indiquée. Nadia avait pris[50] Michel Strogoff par la main et le guidait d'un pas rapide. Une barque, un simple canot assez grand pour porter la kibitka, ou, à son défaut, ceux qu'elle avait amenés jusqu'ici, et Michel Strogoff n'hésiterait pas à tenter le passage!

Vingt minutes après, tous trois avaient atteint[45] le petit port d'embarquement, dont les dernières maisons s'abaissaient au niveau du fleuve. C'était une sorte de village placé au bas de Krasnoiarsk.

Mais il n'y avait pas une embarcation sur la grève, pas un canot à l'estacade qui servait[56] d'embarcadère,

rien même dont on pût[49] construire[11] un radeau suffisant[57] pour trois personnes.

Michel Strogoff avait interrogé Nicolas, et celui-ci lui avait fait[28] cette décourageante réponse que la traversée du fleuve lui semblait être absolument impraticable.

"Nous passerons," répondit Michel Strogoff.

Et les recherches continuèrent. On fouilla les quelques maisons assises[5] sur la berge et abandonnées comme toutes celles de Krasnoiarsk. Il n'y avait qu'à en pousser les portes. C'étaient des cabanes de pauvres gens, entièrement vides. Nicolas visitait l'une, Nadia parcourait[15] l'autre. Michel Strogoff, lui-même, entrait çà et là et cherchait à reconnaître[13] de la main quelque objet qui pût[49] lui être utile.

Nicolas et la jeune fille, chacun de son côte, avaient vainement fureté dans ces cabanes, et ils se disposaient à abandonner leurs recherches, lorsqu'ils s'entendirent appeler.

Tous deux regagnèrent la berge et aperçurent[52] Michel Strogoff sur le seuil d'une porte.

"Venez[63] !" leur cria-t-il.

Nicolas et Nadia allèrent[3] aussitôt vers lui, et, à sa suite, ils entrèrent dans la cabane.

"Qu'est-ce que cela? demanda Michel Strogoff, en touchant de la main divers objets entassés au fond d'un cellier.

— Ce sont des outres, répondit Nicolas, et il y en a, ma foi, une demi-douzaine!

— Elles sont pleines?...

— Oui, pleines de koumyss, et voilà qui vient[63] à propos pour renouveler notre provision!"

Le "koumyss" est une boisson fabriquée avec du lait de jument ou de chamelle, boisson fortifiante, enivrante même, et Nicolas ne pouvait[49] que se féliciter de la trouvaille.

"Mets[56]-en une à part, lui dit[28] Michel Strogoff, mais vide toutes les autres.

— A l'instant, petit père.

— Voilà qui nous aidera à traverser l'Yeniseï.

— Et le radeau ?

— Ce sera la kibitka elle-même, qui est assez légère pour flotter. D'ailleurs, nous la soutiendrons[61] ainsi que le cheval, avec ces outres.

— Bien imaginé, petit père, s'écria Nicolas, et, Dieu aidant, nous arriverons à bon port... peut-être pas en droite ligne, car le courant est rapide !

— Qu'importe ! répondit Michel Strogoff. Passons d'abord, et nous saurons[55] bien retrouver la route d'Irkoutsk au delà du fleuve.

— A l'ouvrage," dit Nicolas, qui commença à vider les outres et à les transporter jusqu'à la kibitka.

Une outre, pleine de koumyss, fut réservée, et les autres, refermées avec soin après avoir été préalablement remplies d'air, furent employées comme appareils flottants. Deux de ces outres, attachées au flanc du cheval, étaient destinées à le soutenir[63] à la surface du fleuve. Deux autres, placées aux brancards de la kibitka, entre les roues, eurent pour but d'assurer la ligne de flottaison de sa caisse, qui se transformerait ainsi en radeau.

Cet ouvrage fut bientôt achevé.

"Tu n'auras pas peur, Nadia? demanda Michel Strogoff.

— Non, frère, répondit la jeune fille.

— Et toi, ami ?

— Moi ! s'écria Nicolas. Je réalise enfin un de mes rêves : naviguer en charrette ! "

En cet endroit, la berge, assez déclive, était favorable au lancement de la kibitka. Le cheval la traîna jusqu'à la lisière des eaux, et bientôt l'appareil et son moteur flottèrent à la surface du fleuve. Quant à Serko, il s'était bravement mis[56] à la nage.

Les trois passagers, debout sur la caisse, s'étaient déchaussés par précaution, mais, grâce aux outres, ils n'eurent pas même d'eau jusqu'aux chevilles.

Michel Strogoff tenait[57] les guides du cheval, et, selon les indications que lui donnait Nicolas, il dirigeait obliquement l'animal, mais en le ménageant, car il ne voulait[57] pas l'épuiser à lutter contre le courant. Tant que la kibitka suivit[58] le fil des eaux, cela alla[3] bien, et, au bout de quelques minutes, elle avait dépassé les quais de Krasnoiarsk. Elle dérivait vers le nord, et il était déjà évident qu'elle n'accosterait l'autre rive que bien en aval de la ville. Mais peu importait.

La traversée de l'Yeniseï se serait donc faite[28] sans grandes difficultés, même sur cet appareil imparfait, si le courant eût été établi d'une manière régulière. Mais, très-malheureusement, plusieurs tourbillons se creusaient à la surface des eaux tumultueuses, et, bientôt, la kibitka, malgré toute la vigueur qu'employa Michel Strogoff à la faire dévier, fut irrésistiblement entraînée dans un de ces entonnoirs.

Là, le danger devint[63] très-grand. La kibitka n'obliquait plus vers la rive orientale, elle ne dérivait

plus, elle tournait avec une extrême rapidité, s'inclinant vers le centre du remous, comme un écuyer sur la piste d'un cirque. Sa vitesse était extrême. Le cheval pouvait[49] à peine maintenir[63] sa tête hors de l'eau et risquait d'être asphyxié dans le tourbillon. Serko avait dû[22] prendre[50] un point d'appui sur la kibitka.

Michel Strogoff comprit[50] ce qui se passait. Il se sentit[44] entraîné suivant une ligne circulaire qui se rétrécissait peu à peu et dont il ne pouvait[49] plus sortir.[44] Il ne dit[23] pas une parole. Ses yeux auraient voulu[67] voir[66] le péril, pour mieux l'éviter... Ils ne le pouvaient[49] plus!

Nadia se taisait[59] aussi. Ses mains, cramponnées aux ridelles de la charrette, la soutenaient[63] contre les mouvements désordonnés de l'appareil, qui s'inclinait de plus en plus vers le centre de dépression.

Quant à Nicolas, ne comprenait[50]-il pas la gravité de la situation? Était-ce chez lui flegme ou mépris du danger, courage ou indifférence? La vie était-elle sans valeur à ses yeux, et, suivant l'expression des Orientaux, "une hôtellerie de cinq jours," que, bon gré mal gré, il faut[29] quitter le sixième? En tout cas, sa souriante[54] figure ne se démentit[44] pas un instant.

La kibitka restait donc engagée dans ce tourbillon, et le cheval était à bout d'efforts. Tout à coup, Michel Strogoff, se défaisant[28] de ceux de ses vêtements qui pouvaient[49] le gêner, se jeta à l'eau; puis, empoignant d'un bras vigoureux la bride du cheval effaré, il lui donna une telle impulsion, qu'il parvint[63] à le rejeter hors du rayon d'attraction, et, reprise[50]

aussitôt par le rapide courant, la kibitka dériva avec une nouvelle vitesse.

"Hurrah!" s'écria Nicolas.

Deux heures seulement après avoir quitté le port d'embarquement, la kibitka avait traversé le grand bras du fleuve et venait[63] accoster la berge d'une île, à plus de six verstes au-dessous de son point de départ.

Là, le cheval remonta la charrette sur la rive, et une heure de repos fut donnée au courageux animal. Puis, l'île ayant été traversée dans toute sa largeur sous le couvert de ses magnifiques bouleaux, la kibitka se trouva au bord du petit bras de l'Yeniseï.

Cette traversée se fit[28] plus facilement. Aucun tourbillon ne rompait le cours du fleuve dans ce second lit, mais le courant y était tellement rapide, que la kibitka n'accosta la rive droite qu'à cinq verstes en aval. C'était, en tout, onze verstes dont elle avait dérivé.

Ces grands cours d'eau du territoire sibérien, sur lesquels aucun pont n'est jeté encore, sont de sérieux obstacles à la facilité des communications. Tous avaient été plus ou moins funestes à Michel Strogoff. Sur l'Irtyche, le bac qui le portait avec Nadia avait été attaqué par les Tartares. Sur l'Obi, après que son cheval eut été frappé d'une balle, il n'avait échappé que par miracle aux cavaliers qui le poursuivaient.[58] En somme, c'était encore ce passage de l'Yeniseï qui s'était opéré le moins malheureusement.

"Cela n'aurait pas été si amusant, s'écria Nicolas en se frottant les mains, lorsqu'il débarqua sur la rive droite du fleuve, si cela n'avait pas été si difficile!

—Ce qui n'a été que difficile pour nous, ami, répondit Michel Strogoff, sera peut-être impossible aux Tartares!"

UN LIÈVRE QUI TRAVERSE LA ROUTE

[After crossing the river, indications of the recent passage of Tartar troops are seen on all sides, and the danger increases at every moment; and, most unfortunately, Nicolas is unnerved by seeing a hare cross the road in front of him —an ill omen in the opinion of the Russians. To continue on the main road is, as Michel Strogoff well knows, especially dangerous.]

Il était indécis. Toutefois, après avoir pesé le pour et le contre, il pensa que, quelles que fussent les fatigues d'un voyage à travers la steppe, sans chemin frayé, il ne devait[22] pas risquer de tomber une seconde fois entre les mains des Tartares. Il allait[3] donc proposer à Nicolas de quitter la route et, s'il le fallait[29] absolument, de ne la reprendre[50] qu'après avoir tourné Nijni-Oudinsk, lorsqu'un coup de feu retentit sur la droite. Une balle siffla, et le cheval de la kibitka, frappé à la tête, tomba mort.[38]

Au même instant, une douzaine de cavaliers se jetaient sur la route, et la kibitka était entourée. Michel Strogoff, Nadia et Nicolas, sans même avoir eu le temps de se reconnaître,[13] étaient prisonniers et entraînés rapidement vers Nijni-Oudinsk.

Michel Strogoff, dans cette soudaine attaque, n'avait rien perdu de son sang-froid. N'ayant pu[49] voir[66] ses ennemis, il n'avait pu[49] songer à se défendre.

Eût-il eu l'usage de ses yeux, il ne l'aurait pas tenté. C'eût été courir[15] au-devant d'un massacre. Mais, s'il ne voyait[66] pas, il pouvait[49] écouter ce qu'ils disaient[23] et le comprendre.[50]

En effet, à leur langage, il reconnut[13] que ces soldats étaient des Tartares, et, à leurs paroles, qu'ils précédaient l'armée des envahisseurs.

Voici, d'ailleurs, ce que Michel Strogoff apprit,[50] autant par les propos qui furent tenus[63] en ce moment devant lui que par les lambeaux de conversation qu'il surprit[50] plus tard.

Ces soldats n'étaient pas directement sous les ordres de l'émir, retenu[63] encore en arrière de l'Yeniseï. Ils faisaient[28] partie d'une troisième colonne, plus spécialement composée de Tartares des khanats de Khokhand et de Koundouze, avec laquelle l'armée de Féofar devait opérer prochainement sa jonction aux environs d'Irkoutsk.

C'était sur les conseils d'Ivan Ogareff, et afin d'assurer le succès de l'invasion dans les provinces de l'est, que cette colonne, après avoir franchi la frontière du gouvernement de Sémipalatinsk et passé au sud du lac Balkhach, avait longé la base des monts Altaï. Pillant et ravageant sous la conduite d'un officier du khan de Koundouze, elle avait gagné le haut cours de l'Yeniseï. Là, dans la prévision de ce qui s'était fait[28] à Krasnoiarsk par ordre du czar, et pour faciliter le passage du fleuve aux troupes de l'émir, cet officier avait lancé au courant une flottille de barques qui, soit comme embarcations, soit comme matériel de pont, permettraient[36] à Féofar de reprendre[50] sur la rive droite la route d'Irkoutsk. Puis,

cette troisième colonne, après avoir contourné le pied des montagnes, avait descendu la vallée de l'Yeniseï et rejoint[33] cette route à la hauteur d'Alsalevsk. De là, depuis cette petite ville, l'effroyable accumulation de ruines, qui fait[28] le fond des guerres tartares. Nijni-Oudinsk venait[63] de subir le sort commun, et les Tartares, au nombre de cinquante mille, l'avaient déjà quittée pour aller occuper les premières positions devant Irkoutsk. Avant peu, ils devraient[22] avoir été ralliés par les troupes de l'émir.

Telle était la situation à cette date,—situation des plus graves pour cette partie de la Sibérie orientale, complétement isolée, et pour les défenseurs, relativement peu nombreux, de sa capitale.

Voilà donc ce dont Michel Strogoff fut informé: arrivée devant Irkoutsk d'une troisième colonne de Tartares, et jonction prochaine de l'émir et d'Ivan Ogareff avec le gros de leurs troupes. Conséquemment, l'investissement d'Irkoutsk, et, par suite, sa reddition n'étaient plus qu'une affaire de temps, peut-être d'un temps très-court.

On comprend[50] de quelles pensées dut être assiégé Michel Strogoff! Qui s'étonnerait si, dans cette situation, il eût enfin perdu tout courage, tout espoir? Il n'en fut rien, cependant, et ses lèvres ne murmurèrent pas d'autres paroles que celles-ci:

"J'arriverai!"

Une demi-heure après l'attaque des cavaliers tartares, Michel Strogoff, Nicolas et Nadia entraient à Nijni-Oudinsk. Le fidèle chien les avait suivis,[58] mais de loin. Ils ne devaient[22] pas séjourner dans la

ville, qui était en flammes et que les derniers maraudeurs allaient[3] quitter.

Les prisonniers furent donc jetés sur des chevaux et entraînés rapidement, Nicolas, résigné comme toujours, Nadia, nullement ébranlée dans sa foi en Michel Strogoff, Michel Strogoff, indifférent en apparence, mais prêt à saisir toute occasion de s'échapper.

Les Tartares n'avaient pas été sans s'apercevoir[53] que l'un de leurs prisonniers était aveugle, et leur barbarie naturelle les porta à se faire[23] un jeu de cet infortuné. On marchait vite. Le cheval de Michel Strogoff, n'ayant d'autre guide que lui et allant[3] au hasard, faisait[28] souvent des écarts qui portaient le désordre dans le détachement. De là, des injures, des brutalités qui brisaient le cœur de la jeune fille et indignaient Nicolas. Mais que pouvaient[49]-ils faire[28] ? Ils ne parlaient pas la langue de ces Tartares, et leur intervention fut impitoyablement repoussée.

Bientôt même, ces soldats, par un raffinement de barbarie, eurent l'idée d'échanger ce cheval que montait Michel Strogoff pour un autre qui était aveugle. Ce qui motiva ce changement, ce fut la réflexion d'un des cavaliers, auquel Michel Strogoff avait entendu dire[23] :

" Mais il y voit[66] peut-être, ce Russe-là ! "

Ceci se passait à soixante verstes de Nijni-Oudinsk, entre les bourgades de Tatan et de Chibarlinskoë. On avait donc placé Michel Strogoff sur ce cheval, en lui mettant ironiquement les rênes à la main. Puis, à coups de fouet, à coups de pierres, en l'excitant par des cris, on le lança au galop.

L'animal, ne pouvant[49] être maintenu[63] en droite ligne par son cavalier, aveugle comme lui, tantôt se heurtait à quelque arbre, tantôt se jetait hors de la route. De là, des chocs, des chutes même qui pouvaient[49] être extrêmement funestes.

Michel Strogoff ne protesta pas. Il ne fit[28] pas entendre une plainte. Son cheval tombait-il, il attendait qu'on vînt[63] le relever. On le relevait, en effet, et le cruel jeu continuait.

Nicolas, devant ces mauvais traitements, ne pouvait[49] se contenir.[63] Il voulait[66] courir[15] au secours de son compagnon. On l'arrêtait, on le brutalisait.

Enfin, ce jeu se fût longtemps prolongé, sans doute, et à la grande joie des Tartares, si un accident plus grave n'y eût mis[36] fin.

A un certain moment, dans la journée du 10 septembre, le cheval aveugle s'emporta et courut[15] droit à une fondrière, profonde de trente à quarante pieds, qui bordait la route.

Nicolas voulut[67] s'élancer! On le retint.[63] Le cheval, n'étant pas guidé, se précipita avec son cavalier dans cette fondrière.

Nadia et Nicolas poussèrent un cri d'épouvante!... Ils durent[22] croire[18] que leur malheureux compagnon avait été broyé dans cette chute!

Lorsqu'on alla[3] le relever, Michel Strogoff, ayant pu[49] se jeter hors de selle, n'avait aucune blessure, mais le malheureux cheval était rompu de deux jambes et hors de service.

On le laissa mourir[38] là, sans même lui donner le coup de grâce, et Michel Strogoff, attaché à la selle d'un Tartare, dut[22] suivre[58] à pied le détachement,

Pas une plainte encore, pas une protestation ! Il marcha d'un pas rapide, à peine tiré par cette corde qui le liait. C'était toujours " l'homme de fer" dont le général Kissoff avait parlé au czar !

Le lendemain, 11 septembre, le détachement franchissait la bourgade de Chibarlinskoë.

Alors un incident se produisit,[11] qui devait[22] avoir des conséquences très-graves.

La nuit était venue.[63] Les cavaliers tartares, ayant fait[28] halte, s'étaient plus ou moins enivrés. Ils allaient[3] repartir.[44]

Nadia, qui jusqu'alors, et comme par miracle, avait été respectée de ces soldats, fut insultée par l'un d'eux.

Michel Strogoff n'avait pu[49] voir[66] ni l'insulte, ni l'insulteur, mais Nicolas avait vu[66] pour lui.

Alors, tranquillement, sans avoir réfléchi, sans peut-être avoir la conscience de son action, Nicolas alla[3] droit au soldat, et, avant que celui-ci eût pu[49] faire[28] un mouvement pour l'arrêter, saisissant un pistolet aux fontes de sa selle, il le lui déchargea en pleine poitrine.

L'officier qui commandait le détachement accourut[15] aussitôt au bruit de la détonation.

Les cavaliers allaient[3] écharper le malheureux Nicolas, mais, à un signe de l'officier, on le garrotta, on le mit[36] en travers sur un cheval, et le détachement repartit[44] au galop.

La corde qui attachait Michel Strogoff, rongée par lui, se brisa dans l'élan inattendu du cheval, et son cavalier, à demi ivre, emporté dans une course rapide, ne s'en aperçut[52] même pas.

Michel Strogoff et Nadia se trouvèrent seuls sur la route.

DANS LA STEPPE

[Michel Strogoff and Nadia are again free. Onward they push, but the brave girl is so thoroughly exhausted that she hardly has the strength to hold herself up; they plan, however, to cross the Dinka.]

Soudain, Michel Strogoff et Nadia s'arrêtèrent, comme si leurs pieds eussent été saisis dans quelque crevasse du sol.

Un aboiement avait traversé la steppe.

"Entends-tu?" dit Nadia.

Puis, un cri lamentable lui succéda, un cri désespéré, comme le dernier appel d'un être humain qui va[3] mourir.[38]

"Nicolas! Nicolas!" s'écria la jeune fille, poussée par quelque sinistre pressentiment.

Michel Strogoff, qui écoutait, secoua la tête.

"Viens,[63] Michel, viens,[63]" dit Nadia.

Et elle, qui tout à l'heure se traînait à peine, recouvra soudain ses forces sous l'empire d'une violente surexcitation.

"Nous avons quitté la route? dit[23] Michel Strogoff, sentant[44] qu'il foulait, non plus un sol poudreux, mais une herbe rase.

— Oui... il le faut[29]!... répondit Nadia. C'est de là, sur la droite, que le cri est venu[63]!"

Quelques minutes après, tous deux n'étaient plus qu'à une demi-verste de la rivière.

Un second aboiement se fit[28] entendre, mais, quoique plus faible, il était certainement plus rapproché.

Nadia s'arrêta.

"Oui! dit[23] Michel. C'est Serko qui aboie!... Il a suivi[58] son maître!

— Nicolas!" cria la jeune fille.

Son appel resta sans répouse.

Quelques oiseaux de proie seulement s'enlevèrent et disparurent[43] dans les hauteurs du ciel.

Michel Strogoff prêtait l'oreille. Nadia regardait cette plaine, imprégnée d'effluves lumineuses, qui miroitait comme une glace, mais elle ne vit[66] rien.

Et, cependant, une voix s'éleva encore, qui, cette fois, murmura d'un ton plaintif: "Michel!..."

Puis, un chien, tout sanglant, bondit jusqu'à Nadia. C'était Serko.

Nicolas ne pouvait[49] être loin! Lui seul avait pu[49] murmurer ce nom de Michel! Où était-il? Nadia n'avait même plus la force de l'appeler.

Michel Strogoff, rampant sur le sol, cherchait de la main.

Soudain, Serko poussa un nouvel aboiement et s'élança vers un gigantesque oiseau qui rasait la terre.

C'était un vautour. Lorsque Serko se précipita vers lui, il s'enleva, mais, revenant[63] à la charge, il frappa le chien! Celui-ci bondit encore vers le vautour!... Un coup du formidable bec s'abattit sur sa tête, et, cette fois, Serko retomba sans vie sur le sol.

En même temps, un cri d'horreur échappait à Nadia!

"Là... là!" dit[23]-elle.

Une tête sortait[44] du sol! Elle l'eût heurtée du pied, sans l'intense clarté que le ciel jetait sur la steppe.

Nadia tomba, à genoux, près de cette tête.

Nicolas, enterré jusqu'au cou, suivant l'atroce coutume tartare, avait été abandonné dans la steppe, pour y mourir[38] de faim et de soif, et peut-être sous la dent des loups ou le bec des oiseaux de proie. Supplice horrible pour cette victime que le sol emprisonne, que presse cette terre qu'elle ne peut[49] rejeter, ayant les bras attachés et collés au corps, comme ceux d'un cadavre dans son cercueil! Le supplicié, vivant[65] dans ce moule d'argile qu'il est impuissant à briser, n'a plus qu'à implorer la mort, trop lente à venir[63]!

C'était là que les Tartares avaient enterré leur prisonnier depuis trois jours!... Depuis trois jours, Nicolas attendait un secours qui devait[22] arriver trop tard!

Les vautours avaient aperçu[52] cette tête au ras du sol, et, depuis quelques heures, le chien défendait son maître contre ces féroces oiseaux!

Michel Strogoff creusa la terre avec son couteau pour en exhumer ce vivant!

Les yeux de Nicolas, fermés jusqu'alors, se rouvrirent.[42]

Il reconnut[13] Michel et Nadia. Puis:

"Adieu, amis, murmura-t-il. Je suis content de vous avoir revus[66]! Priez pour moi!..."

Et ces paroles furent les dernières.

Michel Strogoff continua de creuser ce sol, qui, fortement foulé, avait la dureté du roc, et il parvint[63]

enfin à en retirer le corps de l'infortuné. Il écouta si son cœur battait encore!... Il ne battait plus.

Il voulut[67] alors l'ensevelir, afin qu'il ne restât pas exposé sur la steppe, et ce trou, dans lequel Nicolas avait été enfoui vivant,[65] il l'élargit, il l'agrandit de manière à pouvoir[49] l'y coucher mort[38]! Le fidèle Serko devait[22] être placé près de son maître!

En ce moment, un grand tumulte se produisit[11] sur la route, distante au plus d'une demi-verste.

Michel Strogoff écouta.

Au bruit, il reconnut[13] qu'un détachement d'hommes à cheval s'avançait vers le Dinka.

"Nadia! Nadia!" dit[23]-il à voix basse.

A sa voix, Nadia, demeurée en prière, se redressa.

"Vois[66]! vois[66]! lui dit[23]-il.

— Les Tartares!" murmura-t-elle.

C'était, en effet, l'avant-garde de l'émir, qui défilait rapidement sur la route d'Irkoutsk.

"Ils ne m'empêcheront pas de l'enterrer!" dit[23] Michel Strogoff.

Et il continua sa besogne.

Bientôt, le corps de Nicolas, les mains jointes[33] sur la poitrine, fut couché dans cette tombe. Michel Strogoff et Nadia, agenouillés, prièrent une dernière fois pour le pauvre être, inoffensif et bon, qui avait payé de sa vie son dévouement envers eux.

"Et maintenant, dit[23] Michel Strogoff, en rejetant la terre, les loups de la steppe ne le dévoreront pas!"

Puis, sa main menaçante s'étendit vers la troupe de cavaliers qui passait.

"En route, Nadia!" dit[23]-il.

Michel Strogoff ne pouvait[49] plus suivre[58] le chemin, maintenant occupé par les Tartares. Il lui fallait[29] se jeter à travers la steppe et tourner Irkoutsk. Il n'avait donc pas à se préoccuper de franchir le Dinka.

Nadia ne pouvait[49] plus se traîner, mais elle pouvait[49] voir[66] pour lui. Il la prit[50] dans ses bras et s'enfonça dans le sud-ouest de la province.

Plus de deux cents verstes lui restaient à parcourir.[15] Comment les fit[28]-il ? Comment ne succomba-t-il pas à tant de fatigues ? Comment put[49]-il se nourrir en route ? Par quelle surhumaine énergie arriva-t-il à passer les premières rampes des monts Sayansk ? Ni Nadia ni lui n'auraient pu[49] le dire[23] !

Et cependant, douze jours après, le 2 octobre, à six heures du soir, une immense nappe d'eau se déroulait aux pieds de Michel Strogoff.

C'était le lac Baïkal.

BAÏKAL ET ANGARA

[Some fifty persons are gathered at the southwestern corner of this lake; they are Russians, who, having fled before the enemy, are now about to embark on a raft, in the hope of reaching Irkoutsk by water before it is too late. Michel Strogoff and Nadia join them. The principal danger, so long as they are not discovered by the Tartars, is from the blocks of ice that are constantly floating down the river, threatening to crush their frail raft. At one landing-place the two journalists rush forward and ask permission to share in the perilous journey.]

Ce que furent les appréhensions d'Alcide Jolivet et d'Harry Blount, on le comprend[50] mieux qu'on ne peut[49] le peindre.[45] N'aurait-il pas été préférable, en présence de ce nouveau péril, d'accoster l'une des rives, d'y débarquer, d'attendre? Ils se le demandèrent.

"En tout cas, dit[23] Alcide Jolivet, quel que soit le danger, je sais[55] quelqu'un qui ne débarquerait pas!"

Et il faisait[28] allusion à Michel Strogoff.

Cependant, le radeau dérivait rapidement au milieu des glaçons, dont les rangs se pressaient de plus en plus.

Jusqu'alors, aucun détachement tartare n'avait été signalé sur les berges de l'Angara, ce qui indiquait que le radeau n'était pas encore arrivé à la hauteur de leurs avant-postes. Cependant, vers dix heures du soir, Harry Blount crut[18] voir[66] de nombreux corps noirs qui se mouvaient[39] à la surface des glaçons. Ces ombres, sautant de l'un à l'autre, se rapprochaient rapidement.

"Des Tartares!" pensa-t-il.

Et se glissant près du vieux marinier qui se tenait[63] à l'avant, il lui montra ce mouvement suspect.

Le vieux marinier regarda attentivement.

"Ce ne sont que des loups, dit[23]-il. J'aime mieux ça que des Tartares. Mais il faut[29] se défendre, et sans bruit!"

En effet, les fugitifs eurent à lutter contre ces féroces carnassiers, que la faim et le froid jetaient à travers la province. Les loups avaient senti[44] le radeau, et bientôt ils l'attaquèrent. De là, nécessité pour les fugitifs d'engager la lutte, mais sans se ser-

vir[54] d'armes à feu, car ils ne pouvaient[49] être éloignés des postes tartares. Les femmes et les enfants se groupèrent au centre du radeau, et les hommes, les uns armés de perches, les autres de leur couteau, la plupart de bâtons, se mirent[56] en mesure de repousser les assaillants. Ils ne faisaient[28] pas entendre un cri, mais les hurlements des loups déchiraient l'air.

Michel Strogoff n'avait pas voulu[67] rester inactif. Il s'était étendu sur le côté du radeau attaqué par la bande des carnassiers. Il avait tiré son couteau, et, chaque fois qu'un loup passait à sa portée, sa main savait[55] le lui enfoncer dans la gorge. Harry Blount et Alcide Jolivet ne chômèrent pas non plus, et ils firent[28] une rude besogne. Leurs compagnons les secondaient courageusement. Tout ce massacre s'accomplissait en silence, bien que plusieurs des fugitifs n'eussent pu[49] éviter de graves morsures.

Cependant, la lutte ne semblait pas devoir[22] se terminer de sitôt. La bande de loups se renouvelait sans cesse, et il fallait[29] que la rive droite de l'Angara en fût infestée.

"Ça ne finira donc jamais!" disait[23] Alcide Jolivet, en manœuvrant son poignard, rouge de sang.

Et, de fait, une demi-heure après le commencement de l'attaque, les loups couraient[16] encore par centaines à travers les glaçons.

Les fugitifs, épuisés, faiblissaient visiblement alors. Le combat tournait à leur désavantage. En ce moment, un groupe de dix loups de haute taille, rendus féroces par la colère et la faim, les yeux brillant dans l'ombre comme des braises, envahirent la plate-forme

du radeau. Alcide Jolivet et son compagnon se jetèrent au milieu de ces redoutables animaux, et Michel Strogoff rampait vers eux, lorsqu'un changement de front se produisit[11] soudain.

En quelques secondes, les loups eurent abandonné non-seulement le radeau, mais aussi les glaçons épars sur le fleuve. Tous ces corps noirs se dispersèrent, et il fut bientôt constant qu'ils avaient en toute hâte regagné la rive droite du fleuve.

C'est qu'il fallait[29] à ces loups les ténèbres pour agir, et qu'alors une intense clarté éclairait tout le cours de l'Angara.

C'était la lueur d'un immense incendie. La bourgade de Poshkavsk brûlait tout entière. Cette fois, les Tartares étaient là, accomplissant leur œuvre. Depuis ce point, ils occupaient les deux rives jusqu'au delà d'Irkoutsk. Les fugitifs arrivaient donc à la zone dangereuse de leur traversée, et ils se trouvaient encore à trente verstes de la capitale.

Il était onze heures et demie du soir. Le radeau continuait à glisser dans l'ombre au milieu des glaçons, avec lesquels il se confondait absolument; mais de grandes plaques de lumière s'allongeaient parfois jusqu'à lui. Aussi, les fugitifs, étendus sur la plateforme, ne se permettaient[36]-ils pas un mouvement qui pût[49] les trahir.

La conflagration de la bourgade s'opérait avec une violence extraordinaire. Ces maisons, construites[11] en sapin, flambaient comme des résines. Elles étaient là cent cinquante qui brûlaient à la fois. Aux crépitements de l'incendie se mêlaient les hurlements des Tartares. Le vieux marinier, en prenant[50] un point

d'appui sur les glaçons voisins du radeau, était parvenu[63] à le repousser vers la rive droite, et une distance de trois à quatre cents pieds le séparait alors des berges flamboyantes de Poshkavsk.

Néanmoins, les fugitifs, éclairés par instants, auraient été certainement aperçus,[52] si les incendiaires n'eussent été trop occupés à la destruction de la bourgade. Mais on comprendra[50] quelles devaient[22] être alors les appréhensions d'Alcide Jolivet et d'Harry Blount, en songeant à ce liquide combustible sur lequel le radeau flottait.

En effet, des gerbes d'étincelles s'échappaient des maisons qui formaient autant de fournaises ardentes. Au milieu des volutes de fumée, ces étincelles montaient dans l'air à une hauteur de cinq ou six cents pieds. Sur la rive droite, exposée de face à cette conflagration, les arbres et les falaises apparaissaient[43] comme enflammés. Or, il suffisait[57] d'une étincelle, tombant à la surface de l'Angara, pour que l'incendie se propageât au fil des eaux et portât le désastre d'une rive à l'autre. C'était, à bref délai, la destruction du radeau et de tous ceux qu'il entraînait.

Mais, heureusement, les faibles brises de la nuit ne soufflaient pas de ce côté. Elles continuaient à venir[63] de l'est et rabattaient les flammes vers la gauche. Il était donc possible que les fugitifs échappassent à ce nouveau danger.

Et, en effet, la bourgade en flammes fut enfin dépassée. Peu à peu, l'éclat de l'incendie s'affaiblit, ses crépitements diminuèrent, et les dernières lueurs disparurent[43] au delà des hautes falaises, qui se dressaient à un coude brusque de l'Angara.

Il était environ minuit. L'ombre, redevenue[63] épaisse, protégeait de nouveau le radeau. Les Tartares étaient toujours là, qui allaient[3] et venaient[63] sur les deux rives, on ne les voyait[66] pas, mais on les entendait. Les feux des postes avancés brillaient extraordinairement.

Cependant, il devenait[63] nécessaire de manœuvrer avec plus de précision au milieu des glaçons qui se resserraient.

Le vieux marinier se releva, et les moujiks reprirent[50] leurs gaffes. Tous avaient fort à faire,[28] et la conduite du radeau devenait[63] de plus en plus difficile, car le lit du fleuve s'obstruait visiblement.

Michel Strogoff s'était glissé jusqu'à l'avant.

Alcide Jolivet l'avait suivi.[58]

Tous deux écoutaient ce que disaient[23] le vieux marinier et ses hommes.

" Veille sur la droite!

— Voilà les glaçons qui se prennent[50] à gauche!

— Défends! défends avec ta gaffe!

— Avant une heure, nous serons arrêtés!...

— Si Dieu le veut[67]! répondit le vieux marinier. Contre sa volonté, il n'y a rien à faire.[28]

— Vous les entendez, dit[23] Alcide Jolivet.

— Oui, répondit Michel Strogoff, mais Dieu est avec nous! "

Cependant, la situation s'aggravait de plus en plus. Si la dérive du radeau venait[63] à être suspendue, non-seulement les fugitifs n'arriveraient pas à Irkoutsk, mais ils seraient obligés d'abandonner leur appareil flottant, qui, écrasé par les glaçons, ne tarderait pas à manquer sous eux. Les cordes d'osier se briseraient

alors, les troncs de sapins, séparés violemment, s'engageraient sous la croûte durcie, et les malheureux n'auraient plus d'autre refuge que les glaçons eux-mêmes. Or, le jour venu,[63] ils seraient aperçus[52] des Tartares et massacrés sans pitié!

Michel Strogoff revint[63] à l'arrière, là où Nadia l'attendait. Il s'approcha de la jeune fille, il lui prit[50] la main et lui posa cette invariable question: "Nadia, es-tu prête?" à laquelle elle répondit comme toujours: "Je suis prête!"

Pendant quelques verstes encore, le radeau continua de dériver au milieu des glaces flottantes. Si l'Angara se resserrait, il se formerait un barrage, et, conséquemment, il y aurait impossibilité de suivre[58] le courant. Déjà la dérive se faisait[28] beaucoup plus lentement. A chaque instant, c'étaient des chocs ou des détours. Ici, un abordage à éviter, là, une passe à prendre. Enfin, retards très-inquiétants.

En effet, il n'y avait plus que quelques heures de nuit. Si les fugitifs n'atteignaient[45] pas Irkoutsk avant cinq heures du matin, ils devaient[22] perdre tout espoir d'y entrer jamais.

Or, à une heure et demie, malgré tous les efforts qui furent tentés, le radeau vint[63] buter contre un épais barrage et s'arrêta définitivement. Les glaçons, qui dérivaient en amont, se jetèrent sur lui, le pressèrent contre l'obstacle et l'immobilisèrent, comme s'il eût été échoué sur un récif.

En cet endroit, l'Angara se resserrait, et son lit était réduit[11] à la moitié de sa largeur normale. De là, accumulation des glaces, qui s'étaient peu à peu soudées les unes aux autres sous la double influence

de la pression, qui était considérable, et du froid, dont l'intensité redoublait. Cinq cents pas en aval, le lit du fleuve s'élargissait de nouveau, et les glaçons, se détachant peu à peu du bord inférieur de ce champ, continuaient à dériver vers Irkoutsk. Donc il est probable que, sans ce resserrement des rives, le barrage ne se fût pas formé, et que le radeau aurait pu[49] continuer à descendre le courant. Mais le malheur était irréparable, et les fugitifs devaient[22] renoncer à tout espoir d'atteindre[45] leur but.

S'ils avaient eu à leur disposition les outils qu'emploient ordinairement les baleiniers pour s'ouvrir[42] des canaux à travers les ice-fields, s'ils avaient pu[49] couper ce champ jusqu'à l'endroit où s'élargissait la rivière, peut-être le temps ne leur eût-il pas manqué? Mais pas une scie, pas un pic, rien qui permît d'entamer cette croûte, que l'extrême froid rendait dure comme du granit.

Quel parti prendre[50]?

En ce moment, des coups de fusil éclatèrent sur la rive droite de l'Angara. Une pluie de balles fut dirigée sur le radeau. Les malheureux avaient-ils donc été aperçus[52]? Evidemment, car d'autres détonations retentirent sur la rive gauche. Les fugitifs, pris[50] entre deux feux, devinrent[63] le point de mire des tireurs tartares. Quelques-uns furent blessés par ces balles, bien que, au milieu de cette obscurité, elles n'arrivassent qu'au hasard.

"Viens,[63] Nadia," murmura Michel Strogoff à l'oreille de la jeune fille.

Sans faire[28] une seule observation, "prête à tout," Nadia prit[50] la main de Michel Strogoff.

" Il s'agit de traverser le barrage, lui dit[23]-il tout bas. Guide-moi, mais que personne ne nous voie[66] quitter le radeau ! "

Nadia obéit. Michel Strogoff et elle se glissèrent rapidement à la surface du champ, au milieu de cette profonde obscurité que déchiraient çà et là les coups de feu.

Nadia rampait en avant de Michel Strogoff. Les balles tombaient autour d'eux comme une grêle violente et crépitaient sur les glaces. La surface du champ, raboteuse et sillonnée d'arêtes vives, leur mit[36] les mains en sang, mais ils avançaient toujours.

Dix minutes plus tard, le bord inférieur du barrage était atteint.[45] La, les eaux de l'Angara redevenaient[63] libres. Quelques glaçons, détachés peu à peu du champ, reprenaient[50] le courant et descendaient vers la ville.

Nadia comprit[50] ce que voulait[67] tenter Michel Strogoff. Elle vit[66] un de ces glaçons qui ne tenait[63] plus que par une étroite langue.

" Viens,[63] " dit Nadia.

Et tous deux se couchèrent sur ce morceau de glace, qu'un léger balancement dégagea du barrage.

Le glaçon commença à dériver. Le lit du fleuve s'élargissant, la route était libre.

Michel Strogoff et Nadia écoutaient les coups de feu, les cris de détresse, les hurlements de Tartares qui se faisaient[28] entendre en amont... Puis, peu à peu, ces bruits de profonde angoisse et de joie féroce s'éteignirent[45] dans l'éloignement.

" Pauvres compagnons ! " murmura Nadia.

Pendant une demi-heure, le courant entraîna rapi-

dement le glaçon qui portait Michel Strogoff et Nadia. A tout moment, ils pouvaient[49] craindre[17] qu'il ne s'effondrât sous eux. Pris[50] dans le fil des eaux, il suivait[58] le milieu du fleuve, et il ne serait nécessaire de lui imprimer une direction oblique que lorsqu'il s'agirait d'accoster les quais d'Irkoutsk.

Michel Strogoff, les dents serrées, l'oreille au guet, ne prononçait pas une seule parole. Jamais il n'avait été si près du but. Il sentait qu'il allait[3] l'atteindre[45]!...

Vers deux heures du matin, une double rangée de lumières étoila le sombre horizon dans lequel se confondaient les deux rives de l'Angara.

A droite, c'étaient les lueurs jetées par Irkoutsk. A gauche, les feux du camp tartare.

Michel Strogoff n'était plus qu'à une demi-verste de la ville.

"Enfin!" murmura-t-il.

Mais, soudain, Nadia poussa un cri.

A ce cri, Michel Strogoff se redressa sur le glaçon, que vacillait. Sa main se tendit vers le haut de l'Angara. Sa figure, tout éclairée de reflets bleuâtres, devint[63] effrayante à voir,[66] et alors, comme si ses yeux se fussent rouverts[42] à la lumière.

"Ah! s'écria-t-il, Dieu lui-même est donc contre nous!"

IRKOUTSK

[The Grand-Duke, as already mentioned, is now in Irkoutsk, and it thus behooves him to organize the resistance against the enemy. These preparations were begun on the day when Tomsk was taken by the Tartars. The Grand-Duke knows that these troops are commanded by Féofar-Khan, but is ignorant of Ivan Ogareff's being the principal leader in this movement. So well has Irkoutsk been fortified, that it cannot be captured by mere force, and Ivan Ogareff has to resort to stratagem : his project is to enter the city alone, obtain the confidence of the Grand-Duke, and, at the right moment, open the gates to the besiegers; after that, to take his own private vengeance on the Czar's brother : all this must, however, be done within six days, since Russian reinforcements are rapidly approaching. The exiles in Irkoutsk, with Wassili Fédor, Nadia's father, at their head, are among the bravest defenders of the city, and because of this devotion have all been pardoned.]

UN COURRIER DU CZAR

Un mouvement simultané porta tous les membres du conseil vers la porte entr'ouverte.[42] Un courrier du czar, arrivé à Irkoutsk ! Si ces officiers eussent un instant réfléchi à l'improbabilité de ce fait, ils l'auraient certainement tenu[63] pour impossible.

Le grand-duc avait vivement marché vers son aide de camp.

" Ce courrier ! " dit[23]-il.

Un homme entra. Il avait l'air épuisé de fatigue. Il portait un costume de paysan sibérien, usé, déchiré même, et sur lequel on voyait[66] quelques trous

de balle. Un bonnet moscovite lui couvrait[42] la tête. Une balafre, mal cicatrisée, lui coupait la figure. Cet homme avait évidemment suivi[58] une longue et pénible route. Ses chaussures, en mauvais état, prouvaient même qu'il avait dû[22] faire[28] à pied une partie de son voyage.

" Son Altesse le grand-duc ? " s'écria-t-il en entrant.

Le grand-duc alla[3] à lui :

" Tu es courrier du czar ? demanda-t-il.

— Oui, Altesse.

— Tu viens[63]... ?

— De Moscou.

— Tu as quitté Moscou... ?

— Le 15 juillet.

— Tu te nommes... ?

— Michel Strogoff."

C'était Ivan Ogareff. Il avait pris[50] le nom et la qualité de celui qu'il croyait[18] réduit[11] à l'impuissance. Ni le grand-duc, ni personne ne le connaissait[13] à Irkoutsk, et il n'avait pas même eu besoin de déguiser ses traits. Comme il était en mesure de prouver sa prétendue identité, nul ne pourrait[49] douter de lui. Il venait[63] donc, soutenu[63] par une volonté de fer, précipiter par la trahison et par l'assassinat le dénouement du drame de l'invasion.

Après la réponse d'Ivan Ogareff, le grand-duc fit[28] un signe, et tous ses officiers se retirèrent.

Le faux Michel Strogoff et lui restèrent seuls dans le salon.

Le grand-duc regarda Ivan Ogareff pendant quelques instants, et avec une extrême attention. Puis :

" Tu étais, le 15 juillet, à Moscou ? lui demanda-t-il.

— Oui, Altesse, et, dans la nuit du 14 au 15, j'ai vu[66] Sa Majesté le czar au Palais Neuf.

— Tu as une lettre du czar ?

— La voici."

Et Ivan Ogareff remit[36] au grand-duc la lettre impériale, réduite[11] à des dimensions presque microscopiques.

"Cette lettre t'a été donnée dans cet état? demanda le grand-duc.

— Non, Altesse, mais j'ai dû[22] en déchirer l'enveloppe, afin de mieux la dérober aux soldats de l'émir.

— As-tu donc été prisonnier des Tartares ?

— Oui, Altesse, pendant quelques jours, répondit Ivan Ogareff. De là vient[63] que, parti[44] le 15 juillet de Moscou, comme l'indique la date de cette lettre, je ne suis arrivé à Irkoutsk que le 2 octobre, après soixante-dix-neuf jours de voyage."

Le grand-duc prit[50] la lettre. Il la déplia et reconnut[13] la signature du czar, précédée de la formule sacramentelle, écrite[25] de sa main. Donc, nul doute possible sur l'authenticité de cette lettre, ni même sur l'identité du courrier. Si sa physionomie farouche avait d'abord inspiré une méfiance dont le grand-duc ne laissa rien voir,[66] cette méfiance disparut[43] tout à fait.

Le grand-duc resta quelques instants sans parler. Il lisait[34] lentement la lettre, afin de bien en pénétrer le sens.

Reprenant[50] ensuite la parole :

"Michel Strogoff, tu connais[13] le contenu de cette lettre ? demanda-t-il.

— Oui, Altesse. Je pouvais[49] être forcé de la détruire[11] pour qu'elle ne tombât pas entre les mains des Tartares, et, le cas échéant, je voulais[67] en rapporter exactement le texte à Votre Altesse.

— Tu sais[55] que cette lettre nous enjoint de mourir[38] à Irkoutsk plutôt que de rendre la ville ?

— Je le sais.[55]

— Tu sais[55] aussi qu'elle indique les mouvements des troupes qui ont été combinés pour arrêter l'invasion ?

— Oui, Altesse, mais ces mouvements n'ont pas réussi.

— Que veux[67]-tu dire[23] ?

— Je veux[67] dire[23] qu'Ichim, Omsk, Tomsk, pour ne parler que des villes importantes des deux Sibéries, ont été successivement occupées par les soldats de Féofar-Khan.

— Mais y a-t-il eu combat? Nos Cosaques se sont-ils rencontrés avec les Tartares ?

— Plusieurs fois, Altesse.

— Et ils ont été repoussés ?

— Ils n'étaient pas en forces suffisantes.

— Où ont eu lieu les rencontres dont tu parles ?

— A Kolyvan, à Tomsk..."

Jusqu'ici, Ivan Ogareff n'avait dit[23] que la vérité; mais, dans le but d'ébranler les défenseurs d'Irkoutsk en exagérant les avantages obtenus[63] par les troupes de l'émir, il ajouta:

" Et une troisième fois en avant de Krasnoiarsk.

— Et ce dernier engagement ?... demanda le grand-duc, dont les lèvres serrées laissaient à peine passer les paroles.

— Ce fut plus qu'un engagement, Altesse, répondit Ivan Ogareff, ce fut une bataille.

— Une bataille ?

— Vingt mille Russes, venus[63] des provinces de la frontière et du gouvernement de Tobolsk, se sont heurtés contre cent cinquante mille Tartares, et, malgré leur courage, ils ont été anéantis.

— Tu mens[44] ! s'écria le grand-duc, qui essaya, mais vainement, de maîtriser sa colère.

— Je dis[23] la vérité, Altesse, répondit froidement Ivan Ogareff. J'étais présent à cette bataille de Krasnoiarsk, et c'est là que j'ai été fait[28] prisonnier ! "

Le grand-duc se calma, et, d'un signe, il fit[28] comprendre[50] à Ivan Ogareff qu'il ne doutait pas de sa véracité.

" Quel jour a eu lieu cette bataille de Krasnoiarsk ? demanda-t-il.

— Le 2 septembre.

— Et maintenant toutes les troupes tartares sont concentrées autour d'Irkoutsk ?

— Toutes.

— Et tu les évalues . . . ?

— A quatre cent mille hommes."

Nouvelle exagération d'Ivan Ogareff dans l'évaluation des armées tartares, et tendant toujours au même but.

" Et je ne dois[22] attendre aucun secours des provinces de l'ouest ? demanda le grand-duc.

— Aucun, Altesse, du moins avant la fin de l'hiver.

— Eh bien, entends ceci, Michel Strogoff. Aucun secours ne dût[22]-il jamais m'arriver ni de l'ouest ni de

l'est, et ces barbares fussent-ils six cent mille, je ne rendrai pas Irkoutsk!"

L'œil méchant d'Ivan Ogareff se plissa légèrement. Le traître semblait dire[23] que le frère du czar comptait sans la trahison.

Le grand-duc, d'un tempérament nerveux, avait grand'peine à conserver son calme en apprenant[50] ces désastreuses nouvelles. Il allait[3] et venait[63] dans le salon, sous les yeux d'Ivan Ogareff, qui le couvaient comme une proie réservée à sa vengeance. Il s'arrêtait aux fenêtres, il regardait les feux du camp tartare, il cherchait à percevoir[52] les bruits, dont la plupart provenaient[63] du choc des glaçons entraînés par le courant de l'Angara.

Un quart d'heure se passa sans qu'il fît[28] aucune autre question. Puis, reprenant[50] la lettre, il en relut[34] un passage et dit[23]:

"Tu sais,[55] Michel Strogoff, qu'il est question dans cette lettre d'un traître dont j'aurai à me méfier?

— Oui, Altesse.

— Il doit[23] essayer d'entrer dans Irkoutsk sous un déguisement, de capter ma confiance, puis, l'heure venue,[63] de livrer la ville aux Tartares.

— Je sais[55] tout cela, Altesse, et je sais[55] aussi qu'Ivan Ogareff a juré de se venger personnellement du frère du czar.

— Pourquoi?

— On dit[23] que cet officier a été condamné par le grand-duc à une dégradation humiliante.

— Oui... je me souviens[63]... Mais il la méritait, ce misérable, qui devait[22] plus tard servir[56] contre son pays et y conduire[11] une invasion de barbares!

— Sa Majesté le czar, repondit Ivan Ogareff, tenait[63] surtout à ce que vous fussiez prévenu[63] des criminels projets d'Ivan Ogareff contre votre personne.

— Oui... la lettre m'en informe...

— Et Sa Majesté me l'a dit[23] elle-même en m'avertissant que, pendant mon voyage à travers la Sibérie, j'eusse surtout à me méfier de ce traître.

— Tu l'as rencontré ?

— Oui, Altesse, après la bataille de Krasnoiarsk. S'il avait pu[49] soupçonner que je fusse porteur d'une lettre adressée à Votre Altesse et dans laquelle ses projets étaient dévoilés, il ne m'eût pas fait[28] grâce.

— Oui, tu étais perdu! répondit le grand-duc. Et comment as-tu pu t'échapper ?

— En me jetant dans l'Irtyche.

— En tu es entré à Irkoutsk ?...

— A la faveur d'une sortie qui a été faite[28] ce soir même pour repousser un détachement tartare. Je me suis mêlé aux défenseurs de la ville, j'ai pu[49] me faire[28] reconnaître,[13] et l'on m'a aussitôt conduit[11] devant Votre Altesse.

— Bien, Michel Strogoff, répondit le grand-duc. Tu as montré du courage et du zèle pendant cette difficile mission. Je ne t'oublierai pas.—As-tu quelque faveur à me demander ?

— Aucune, si ce n'est celle de me battre à côté de Votre Altesse, répondit Ivan Ogareff.

— Soit, Michel Strogoff. Je t'attache dès aujourd'hui à ma personne, et tu seras logé dans ce palais.

— Et si, conformément à l'intention qu'on lui prête, Ivan Ogareff se présente à Votre Altesse sous un faux nom ?...

— Nous le démasquerons, grâce à toi, qui le connais,[13] et je le ferai[25] mourir[26] sous le knout. Va.[3] »

Ivan Ogareff salua militairement le grand-duc, n'oubliant pas qu'il était capitaine au corps des courriers du czar, et il se retira.

[Ivan Ogareff has thus successfully played his part; the Tartars have meanwhile suspended operations, awaiting from him, before beginning the attack, the signal agreed upon. The moment comes at last: it is on the night of October the 5th that Ivan Ogareff decides to give up the city.]

LA NUIT DU 5 AU 6 OCTOBRE

[Ivan Ogareff's plans have been laid with the greatest care, and, except for improbable chances, must succeed: he has decided to give up the gate where the smallest number of defenders will be placed. The night comes; the hours pass.]

Aucun incident ne se produisit[11] jusqu'à minuit. Du côté de l'est, au delà de la porte de Bolchaïa, calme complet. Pas un feu dans ce massif des forêts qui se confondaient à l'horizon avec les basses nuées du ciel.

Au camp de l'Angara, agitation assez grande, attestée par le fréquent déplacement des lumières.

A une verste en amont et en aval du point où l'escarpe venait[63] s'appuyer aux berges de la rivière, il se faisait[28] un sourd murmure, qui prouvait que les Tartares étaient sur pied, attendant un signal quelconque.

Une heure s'écoula encore. Rien de nouveau.

Deux heures du matin allaient[3] sonner au clocher de la cathédrale d'Irkoutsk, et pas un mouvement n'avait encore trahi chez les assiégeants d'intentions hostiles.

Le grand-duc et ses officiers se demandaient s'ils n'avaient pas été induits[11] en erreur, s'il entrait réellement dans le plan des Tartares d'essayer de surprendre[50] la ville. Les nuis précédentes n'avaient pas été aussi calmes, à beaucoup près. La fusillade éclatait dans la direction des avant-postes, les obus sillonnaient l'air, et, cette fois, rien.

Le grand-duc, le général Voranzoff, leurs aides de camp, attendaient donc, prêts à donner leurs ordres suivant les circonstances.

On sait[55] qu'Ivan Ogareff occupait une chambre du palais. C'était une assez vaste salle, située au rez-de-chaussée et dont les fenêtres s'ouvraient[42] sur une terrasse latérale. Il suffisait[57] de faire[28] quelques pas sur cette terrasse pour dominer le cours de l'Angara.

Une profonde obscurité régnait dans cette salle.

Ivan Ogareff, debout près d'une fenêtre, attendait que l'heure d'agir fût arrivée. Évidemment, le signal ne pouvait[49] venir[63] que de lui. Une fois ce signal donné, lorsque la plupart des défenseurs d'Irkoutsk auraient été appelés aux points attaqués ouvertement, son projet était de quitter le palais et d'aller[8] accomplir son œuvre.

Il attendait donc, dans les ténèbres, comme un fauve prêt à s'élancer sur une proie.

Cependant, quelques minutes avant deux heures, le grand-duc demanda que Michel Strogoff—c'était le

seul nom qu'il pût[49] donner à Ivan Ogareff—lui fût amené. Un aide de camp vint[63] jusqu'à sa chambre, dont la porte était fermée. Il l'appela...

Ivan Ogareff, immobile près de la fenêtre et invisible dans l'ombre, se garda bien de répondre.

On rapporta donc au grand-duc que le courrier du czar n'était pas en ce moment au palais.

Deux heures sonnèrent. C'était le moment de provoquer la diversion convenue[63] avec les Tartares, disposés pour l'assaut.

Ivan Ogareff ouvrit[42] la fenêtre de sa chambre, et il alla[8] se poster à l'angle nord de la terrasse latérale.

Au-dessous de lui, dans l'ombre, passaient les eaux de l'Angara, qui mugissaient en se brisant aux arêtes des piliers.

Ivan Ogareff tira une amorce de sa poche, il l'enflamma, et il alluma un peu d'étoupe, imprégnée de pulvérin, qu'il lança dans le fleuve...

C'était par ordre d'Ivan Ogareff que des torrents d'huile minérale avaient été lancés à la surface de l'Angara!

Des sources de naphte étaient exploitées au-dessus d'Irkoutsk, sur la rive droite, entre la bourgade de Poshkavsk et la ville. Ivan Ogareff avait résolu[53] d'employer ce moyen terrible de porter l'incendie dans Irkoutsk. Il s'empara donc des immenses réservoirs qui renfermaient le liquide combustible. Il suffisait[57] de démolir un pan de mur pour en provoquer l'écoulement à grands flots.

C'est ce qui avait été fait[28] dans cette nuit, quelques heures auparavant, et c'est pourquoi le radeau

qui portait le vrai courrier du czar, Nadia et les fugitifs, flottait sur un courant d'huile minérale. A travers les brèches de ces réservoirs, contenant[63] des millions de mètres cubes, le naphte s'était précipité comme un torrent, et, suivant[58] les pentes naturelles du sol, il s'était répandu à la surface du fleuve, où sa densité le fit[28] surnager.

Voilà comment Ivan Ogareff entendait la guerre! Allié des Tartares, il agissait comme un Tartare, et contre ses propres compatriotes!

L'étoupe avait été lancée sur les eaux de l'Angara. En un instant comme si le courant eût été fait[28] d'alcool, tout le fleuve s'enflamma, en amont et en aval, avec une rapidité électrique. Des volutes de flammes bleuâtres couraient[15] entre les deux rives. De grosses vapeurs fuligineuses se tordaient au-dessus. Les quelques glaçons qui s'en allaient[3] en dérive, saisis par le liquide igné, fondaient comme de la cire à la surface d'une fournaise, et l'eau vaporisée s'échappait dans l'air en sifflets assourdissants.

A ce moment même, la fusillade éclata au nord et au sud de la ville. Les batteries du camp de l'Angara tirèrent à toute volée. Plusieurs milliers de Tartares se précipitèrent à l'assaut des terrassements. Les maisons des berges, construites[11] en bois, prirent[50] feu de toutes parts. Une immense clarté dissipa les ombres de la nuit.

"Enfin!" dit Ivan Ogareff.

Et il pouvait[49] s'applaudir à bon droit! La diversion qu'il avait imaginée était terrible. Les défenseurs d'Irkoutsk se voyaient[66] entre l'attaque des Tartares et les désastres de l'incendie. Les cloches

sonnèrent, et tout ce qui était valide dans la population se porta aux points attaqués et aux maisons dévorées par le feu, qui menaçait de se communiquer à la ville entière.

La porte de Bolchaïa était presque libre. C'est à peine si l'on y avait laissé quelques défenseurs. Et même, sous l'inspiration du traître, et pour que l'événement accompli pût[49] s'expliquer en dehors de lui et par des haines politiques, ces rares défenseurs avaient-ils été choisis dans le petit corps des exilés.

Ivan Ogareff rentra dans sa chambre, alors brillamment éclairée par les flammes de l'Angara, qui dépassaient la balustrade des terrasses. Puis, il se disposa à sortir.[44]

Mais, à peine avait-il ouvert[42] la porte, qu'une femme se précipitait dans cette chambre, les vêtements trempés, les cheveux en désordre.

"Sangarre!" s'écria Ivan Ogareff, dans le premier moment de surprise, et n'imaginant pas que ce pût[49] être une autre femme que la tsigane.

Ce n'était pas Sangarre, c'était Nadia.

Au moment où, réfugiée sur le glaçon, la jeune fille avait jeté un cri en voyant[66] l'incendie se propager avec le courant de l'Angara, Michel Strogoff l'avait saisie dans ses bras, et il avait plongé avec elle pour chercher dans les profondeurs mêmes du fleuve un abri contre les flammes. On sait[55] que le glaçon qui les portait ne se trouvait plus alors qu'à une trentaine de brasses du premier quai, en amont d'Irkoutsk.

Après avoir nagé sous les eaux, Michel Strogoff était parvenu[63] à prendre[50] pied sur le quai avec Nadia.

Michel Strogoff touchait enfin au but ! Il était à Irkoutsk !

" Au palais du gouverneur ! " dit[23]-il à Nadia.

Moins de dix minutes après, tous deux arrivaient à l'entrée de ce palais, dont les longues flammes de l'Angara léchaient les assises de pierre, mais que l'incendie ne pouvait[49] atteindre.[45]

Au delà, les maisons de la berge flambaient toutes.

Michel Strogoff et Nadia entrèrent sans difficulté dans ce palais, ouvert[42] à tous. Au milieu de la confusion générale, nul le les remarqua, bien que leurs vêtements fussent trempés.

Une foule d'officiers venant[63] chercher des ordres, et de soldats courant[15] les exécuter, encombrait la grande salle du rez-de-chaussée. Là, Michel Strogoff et la jeune fille, dans un brusque remous de la multitude affolée, se trouvèrent séparés l'un de l'autre.

Nadia courait,[15] éperdue, à travers les salles basses, appelant son compagnon, demandant à être conduite[11] devant le grand-duc.

Une porte, donnant sur une chambre inondée de lumière, s'ouvrit[42] devant elle. Elle entra, et elle se trouva inopinément en face de celui qu'elle avait vu[66] à Ichim, qu'elle avait vu[66] à Tomsk, en face de celui dont, un instant plus tard, la main scélérate allait[3] livrer la ville !

" Ivan Ogareff ! " s'écria-t-elle.

En entendant prononcer son nom, le misérable frémit. Son vrai nom connu,[13] tous ses plans échouaient. Il n'avait qu'une chose à faire[28] : tuer l'être, quel qu'il fût, qui venait[63] de le prononcer.

Ivan Ogareff se jeta sur Nadia; mais la jeune fille, un couteau à la main, s'adossa au mur, décidée à se défendre.

"Ivan Ogareff! cria encore Nadia, sachant[55] bien que ce nom détesté ferait[28] venir[63] à son secours.

— Ah! tu te tairas[59]! dit[23] le traître.

— Ivan Ogareff!" cria une troisième fois l'intrépide jeune fille, et d'une voix dont la haine avait décuplé la force.

Ivre de fureur, Ivan Ogareff tira un poignard de sa ceinture, s'élança sur Nadia et l'accula dans un angle de la salle.

C'en était fait[28] d'elle, lorsque le misérable, soulevé soudain par une force irrésistible, alla[3] rouler à terre.

"Michel!" s'écria Nadia.

C'était Michel Strogoff.

Michel Strogoff avait entendu l'appel de Nadia. Guidé par sa voix, il était arrivé jusqu'à la chambre d'Ivan Ogareff et il était entré par la porte demeurée ouverte.[42]

"Ne crains[17] rien, Nadia, dit[23]-il, en se plaçant entre elle et Ivan Ogareff.

— Ah! s'écria la jeune fille, prends[50] garde, frère!... Le traître est armé!... Il voit[66] clair, lui!..."

Ivan Ogareff s'était relevé, et, croyant[18] avoir bon marché de l'aveugle, il se précipita sur Michel Strogoff.

Mais, d'une main, l'aveugle saisit le bras du clairvoyant, et de l'autre, détournant son arme, il le rejeta une seconde fois à terre.

Ivan Ogareff, pâle de fureur et de honte, se souvint[63] qu'il portait une épée. Il la tira du fourreau et revint[63] à la charge.

Il avait reconnu,[13] lui aussi, Michel Strogoff. Un aveugle! Il n'avait, en somme, affaire qu'à un aveugle! La partie était belle pour lui!

Nadia, épouvantée du danger qui menaçait son compagnon dans une lutte si inégale, se jeta sur la porte en appelant au secours!

"Ferme cette porte, Nadia! dit[23] Michel Strogoff. N'appelle personne et laisse-moi faire[28]! Le courrier du czar n'a rien à craindre[17] aujourd'hui de ce misérable! Qu'il vienne[63] à moi, s'il l'ose! Je l'attends."

Cependant, Ivan Ogareff, ramassé sur lui-même comme un tigre, ne proférait pas un mot. Le bruit de son pas, de sa respiration même, il eût voulu[67] le soustraire[60] à l'oreille de l'aveugle. Il voulait[49] le frapper avant même qu'il fût averti de son approche, le frapper à coup sûr. Le traître ne songeait pas à se battre, mais à assassiner celui dont il avait volé le nom.

Nadia, épouvantée et confiante à la fois, contemplait avec une sorte d'admiration cette scène terrible. Il semblait que le calme de Michel Strogoff l'eût gagnée subitement. Michel Strogoff n'avait que son couteau sibérien pour toute arme, il ne voyait[66] pas son adversaire, armé d'une épée, c'est vrai. Mais par quelle grâce du ciel semblait-il le dominer, et de si haut? Comment, sans presque bouger, faisait[28]-il face toujours à la pointe même de son épée?

Ivan Ogareff épiait avec une anxiété visible son étrange adversaire. Ce calme surhumain agissait sur

lui. En vain, faisant[28] appel à sa raison, se disait[23]-il que, dans l'inégalité d'un tel combat, tout l'avantage était en sa faveur! Cette immobilité de l'aveugle le glaçait. Il avait cherché des yeux la place où il devait[22] frapper sa victime... Il l'avait trouvée!... Qui donc le retenait[63] d'en finir ?

Enfin, il fit[28] un bond et porta en pleine poitrine un coup de son épée à Michel Strogoff.

Un mouvement imperceptible du couteau de l'aveugle détourna le coup. Michel Strogoff n'avait pas été touché, et, froidement, il sembla attendre, sans même la défier, une seconde attaque.

Une sueur glacée coulait du front d'Ivan Ogareff. Il recula d'un pas, puis fonça de nouveau. Mais, pas plus que le premier, ce second coup ne porta. Une simple parade du large couteau avait suffi[57] à faire[28] dévier l'inutile épée du traître.

Celui-ci, fou de rage et de terreur en face de cette vivante[65] statue, arrêta ses regards épouvantés sur les yeux tout grands ouverts[42] de l'aveugle. Ces yeux, qui semblaient lire[34] jusqu'au fond de son âme et qui ne voyaient[66] pas, qui ne pouvaient[49] pas voir,[66] ces yeux opéraient sur lui une sorte d'effroyable fascination.

Tout à coup, Ivan Ogareff jeta un cri. Une lumière inattendue s'était faite[28] dans son cerveau.

"Il voit,[66] s'écria-t-il, il voit[66]!..."

Et, comme un fauve essayant de rentrer dans son antre, pas à pas, terrifié, il recula jusqu'au fond de la salle.

Alors, la statue s'anima, l'aveugle marcha droit à Ivan Ogareff, et se plaçant en face de lui;

" Oui, je vois[66] ! dit[23]-il. Je vois[66] le coup de knout dont je t'ai marqué, traître et lâche! Je vois[66] la place où je vais[3] te frapper! Défends ta vie! C'est un duel que je daigne t'offrir[42]! Mon couteau me suffira[57] contre ton épée!

— Il voit[66]! se disait[23] Nadia. Dieu secourable, est-ce possible! "

Ivan Ogareff se sentit[44] perdu. Mais, par un sursaut de sa volonté, reprenant[50] courage, il se précipita l'épée en avant sur son impassible adversaire. Les deux lames se croisèrent, mais au choc du couteau de Michel Strogoff, manié par cette main de chasseur sibérien, l'épée vola en éclats, et le misérable, atteint[45] au cœur, tomba sans vie sur le sol.

A ce moment, la porte de la chambre, repoussée du dehors, s'ouvrit.[43] Le grand-duc, accompagné de quelques officiers, se montra sur le seuil.

Le grand-duc s'avança. Il reconnut[13] à terre le cadavre de celui qu'il croyait[18] être le courrier du czar.

Et alors, d'une voix menaçante:

" Qui a tué cet homme? demanda-t-il.

— Moi," répondit Michel Strogoff.

Un des officiers lui posa son revolver sur la tempe, prêt à faire[28] feu.

" Ton nom ? demanda le grand-duc, avant de donner l'ordre de lui fracasser tête.

— Altesse, répondit Michel Strogoff, demandez-moi plutôt le nom de l'homme étendu à vos pieds!

— Cet homme, je le reconnais[13]! C'est un serviteur de mon frère! C'est le courrier du czar!

— Cet homme, Altesse, n'est pas un courrier du czar! C'est Ivan Ogareff!

— Ivan Ogareff ? s'écria le grand-duc.
— Oui, Ivan le traître !
— Mais toi, qui es-tu donc ?
— Michel Strogoff ! "

CONCLUSION

Michel Strogoff n'était pas, n'avait jamais été aveugle. Un phénomène purement humain, à la fois moral et physique, avait neutralisé l'action de la lame incandescente que l'exécuteur de Féofar avait fait[28] passer devant ses yeux.

On se rappelle qu'au moment du supplice, Marfa Strogoff était là, tendant les mains vers son fils. Michel Strogoff la regardait comme un fils peut[49] regarder sa mère, quand c'est pour la dernière fois. Remontant à flots de son cœur à ses yeux, des larmes, que sa fierté essayait en vain de retenir,[63] s'étaient amassées sous ses paupières et, en se volatilisant sur la cornée, lui avaient sauvé la vue. La couche de vapeur formée par ses larmes, s'interposant entre le sabre ardent et ses prunelles, avait suffi[57] à annihiler l'action de la chaleur. C'est un effet identique à celui qui se produit,[11] lorsqu'un ouvrier fondeur, après avoir trempé sa main dans l'eau, lui fait[28] impunément traverser un jet de fonte en fusion.

Michel Strogoff avait immédiatement compris[60] le danger qu'il aurait couru[15] à faire[26] connaître[13] son secret à qui que ce fût. Il avait senti[44] le parti qu'il pourrait,[49] au contraire, tirer de cette situation pour

l'accomplissement de ses projets. C'est parce qu'on le croirait[18] aveugle, qu'on le laisserait libre. Il fallait[19] donc qu'il fût aveugle, qu'il le fût pour tous, même pour Nadia, qu'il le fût partout en un mot, et que pas un geste, à aucun moment, ne pût[49] faire[28] douter de la sincérité de son rôle. Sa résolution était prise.[50] Sa vie même, il devait[22] la risquer pour donner à tous la preuve de sa cécité, et on sait[55] comment il la risqua.

Seule, sa mère connaissait[13] la vérité, et c'était sur la place même de Tomsk qu'il la lui avait dite[23] à l'oreille, quand, penché dans l'ombre sur elle, il la couvrait[42] de ses baisers.

On comprend,[50] dès lors, que lorsqu'Ivan Ogareff avait, par une cruelle ironie, placé la lettre impériale devant ses yeux qu'il croyait[18] éteints,[45] Michel Strogoff avait pu[49] lire,[34] avait lu[34] cette lettre qui dévoilait les odieux desseins du traître. De là, cette énergie qu'il déploya pendant la seconde partie de son voyage. De là, cette indestructible volonté d'atteindre[45] Irkoutsk et d'en arriver à remplir de vive voix sa mission. Il savait[55] que la ville devait[22] être livrée! Il savait[55] que la vie du grand-duc était menacée! Le salut du frère du czar et de la Sibérie était donc encore dans ses mains.

En quelques mots, toute cette histoire fut racontée au grand-duc, et Michel Strogoff dit[28] aussi, et avec quelle émotion! la part que Nadia avait prise[50] à ces événements.

"Quelle est cette jeune fille? demanda le grand-duc,

— La fille de l'exilé Wassili Fédor, répondit Michel Strogoff.

— La fille du commandant Fédor, dit le grand-duc, a cessé d'être la fille d'un exilé. Il n'y a plus d'exilés à Irkoutsk ! "

Nadia, moins forte dans la joie qu'elle ne l'avait été dans la douleur, tomba aux genoux du grand-duc, qui la releva d'une main, pendant qu'il tendait l'autre à Michel Strogoff.

Une heure après, Nadia était dans les bras de son père.

Michel Strogoff, Nadia, Wassili Fédor étaient réunis. Ce fut, de part et d'autre, le plein épanouissement du bonheur.

Les Tartares avaient été repoussés dans leur double attaque contre la ville. Wassili Fédor, avec sa petite troupe, avait écrasé les premiers assaillants qui s'étaient présentés à la porte de Bolchaïa, comptant qu'elle leur serait ouverte,[12] et dont, par un instinctif pressentiment, il s'était obstiné à rester le défenseur.

En même temps que les Tartares étaient refoulés, les assiégés se rendaient maîtres de l'incendie. Le naphte liquide ayant rapidement brûlé à la surface de l'Angara, les flammes, concentrées sur les maisons de la rive, avaient respecté les autres quartiers de la ville.

Avant le jour, les troupes de Féofar-Khan étaient rentrées dans leurs campements, laissant bon nombre de morts sur le revers des remparts.

Au nombre des morts était la tsigane Sangarre,

qui avait essayé vainement de rejoindre[65] Ivan Ogareff.

Pendant deux jours, les assiégeants ne tentèrent aucun nouvel assaut. Ils étaient découragés par la mort d'Ivan Ogareff. Cet homme était l'âme de l'invasion, et lui seul, par ses trames depuis longtemps ourdies, avait eu assez d'influence sur les khans et sur leurs hordes pour les entraîner à la conquête de la Russie asiatique.

Cependant, les défenseurs d'Irkoutsk se tinrent[66] sur leurs gardes, et l'investissement durait toujours.

Mais le 7 octobre, dès les premières lueurs du jour, le canon retentit sur les hauteurs qui environnent Irkoutsk.

C'était l'armée de secours qui arrivait sous les ordres du général Kisselef et signalait ainsi sa présence au grand-duc.

Les Tartares n'attendirent pas plus longtemps. Ils ne voulaient[67] pas courir[15] la chance d'une bataille livrée sous les murs de la ville, et le camp de l'Angara fut immédiatement levé.

Irkoutsk était enfin délivrée.

Avec les premiers soldats russes, deux amis de Michel Strogoff étaient entrés, eux aussi, dans la ville. C'étaient les inséparables Blount et Jolivet. En gagnant la rive droite de l'Angara par le barrage de glace, ils avaient pu[49] s'échapper, ainsi que les autres fugitifs, avant que les flammes de l'Angara eussent atteint[48] le radeau. Ce qui avait été noté par Alcide Jolivet sur son carnet, et de cette façon:

"Failli[27] finir comme un citron dans un bol de punch!"

Leur joie fut grande à retrouver sains et saufs Nadia et Michel Strogoff, surtout lorsqu'ils apprirent[60] que leur vaillant compagnon n'était pas aveugle. Ce qui amena Harry Blount à libeller ainsi cette observation :

" Fer rouge peut-être insuffisant pour détruire " la sensibilité du nerf optique. A modifier!"

Puis, les deux correspondants, bien installés à Irkoutsk, s'occupèrent à mettre[36] en ordre leurs impressions de voyage. De là, l'envoi à Londres et à Paris de deux intéressantes chroniques relatives à l'invasion tartare, et qui, chose rare, ne se contredisaient[23] guère que sur les points les moins importants.

La campagne, du reste, fut mauvaise pour l'émir et ses alliés. Cette invasion, inutile comme toutes celles qui s'attaquent au colosse russe, leur fut très-funeste. Ils se trouvèrent bientôt coupés par les troupes du czar, qui reprirent[60] successivement toutes les villes conquises. En outre, l'hiver fut terrible, et de ces hordes, décimées par le froid, il ne rentra qu'une faible partie dans les steppes de la Tartarie.

La route d'Irkoutsk aux monts Ourals était donc libre. Le grand-duc avait hâte de retourner à Moscou, mais il retarda son voyage pour assister à une touchante cérémonie, qui eut lieu quelques jours après l'entrée des troupes russes.

Michel Strogoff avait été trouver Nadia, et, devant son père, il lui avait dit[23] :

" Nadia, ma sœur encore, lorsque tu as quitté Riga pour venir[63] à Irkoutsk, avais-tu laissé derrière toi un autre regret que celui de ta mère ?

— Non, répondit Nadia, aucun et d'aucune sorte.

— Ainsi, rien de ton cœur n'est resté là-bas ?

— Rien, frère.

— Alors, Nadia, dit Michel Strogoff, je ne crois[18] pas que Dieu, en nous mettant[26] en présence, en nous faisant[28] traverser ensemble de si rudes épreuves, ait voulu[67] nous réunir autrement que pour jamais.

— Ah!" fit[28] Nadia, en tombant dans les bras de Michel Strogoff.

Et se tournant vers Wassili Fédor:

"Mon père! dit[23]-elle toute rougissante.

— Nadia, lui répondit Wassili Fédor, ma joie sera de vous appeler tous les deux mes enfants!"

La cérémonie du mariage se fit[28] à la cathédrale d'Irkoutsk. Elle fut très-simple dans ses détails, très-belle par le concours de toute la population militaire et civile, qui voulut[67] témoigner de sa profonde reconnaissance pour les deux jeunes gens, dont l'odyssée était déjà devenue[63] légendaire.

Alcide Jolivet et Harry Blount assistaient naturellement à ce mariage, dont ils voulaient[67] rendre compte à leurs lecteurs.

"Et cela ne vous donne pas envie de les imiter? demanda Alcide Jolivet à son confrère.

— Peuh! fit[28] Harry Blount. Si, comme vous, j'avais une cousine!...

— Ma cousine n'est plus à marier! répondit en riant[64] Alcide Jolivet.

— Tant mieux, ajouta Harry Blount, car on parle de difficultés qui vont[3] surgir entre Londres et Péking.—Est-ce que vous n'avez pas envie d'aller[3] voir[66] ce qui se passe par là ?

— Eh parbleu, mon cher Blount, s'écria Alcide Jolivet, j'allais[3] vous le proposer!"

Et voilà comment les deux inséparables partirent[4] pour la Chine!

Quelques jours après la cérémonie, Michel et Nadia Strogoff, accompagnés de Wassili Fédor, reprirent[10] la route d'Europe. Ce chemin de douleurs à l'aller fut un chemin de bonheur au retour. Ils voyagèrent avec une extrême vitesse, dans un de ces traîneaux qui glissent comme un express sur les steppes glacées de la Sibérie.

Cependant, arrivés aux rives du Dinka, en avant de Birskoë, ils s'arrêtèrent un jour.

Michel Strogoff retrouva la place où il avait enterré le pauvre Nicolas. Une croix y fut plantée, et Nadia pria une dernière fois sur la tombe de l'humble et héroïque ami que ni l'un ni l'autre ne devaient[22] jamais oublier.

A Omsk, la vieille Marfa les attendait dans la petite maison des Strogoff. Elle pressa dans ses bras et avec passion celle qu'elle avait déjà cent fois dans son cœur nommée sa fille. La courageuse Sibérienne eut, ce jour-là, le droit de reconnaître[13] son fils et de se dire[23] fière de lui.

Après quelques jours passés à Omsk, Michel et Nadia Strogoff rentrèrent en Europe, et, Wassili Fédor s'étant fixé à Saint-Pétersbourg, ni son fils ni sa fille n'eurent d'autre occasion de le quitter que pour aller[3] voir[66] leur vieille mère.

Le jeune courrier avait été reçu[52] par le czar, qui l'attacha spécialement à sa personne et lui remit[36] la croix de Saint-Georges.

Michel Strogoff arriva, par la suite, à une haute situation dans l'empire. Mais ce n'est pas l'histoire de ses succès, c'est l'histoire de ses épreuves qui méritait d'être racontée.

FIN

NOTES

ABBREVIATIONS USED IN THE NOTES

B. . . . . *A Brief French Grammar*, by W. D. WHITNEY (Henry Holt & Co.).

W. . . . . *A Practical French Grammar*, by W. D. WHITNEY (Henry Holt & Co.).[1]

E. . . . . *A Compendious French Grammar*, by A. H. EDGREN (D. C. Heath & Co.).

C . . . . . *Complete French Course*, based on the first and second French Courses of C. A. CHARDENAL (Allyn & Bacon).

cf. . . . . . compare.

l. . . . . line.

p. . . . . page.

Subj. . . . Used when reference is made to the list of subjunctives immediately following the notes (pp. 205–208).

trans. . . . translate, to be translated.

v. . . . . . see.

[1] References to this grammar hold good also for the first XLII lessons of W. D. WHITNEY'S *Practical French*.

NOTES

The numbers in heavy faced type refer to the pages of the text; the ordinary figures, to the lines.

1.—1. **s'ouvrit**, *v.* B. § 220 *a*, W. XXIX 7 *a*, E. II § 147.

2. **annonça**, *v.* B. § 204, W. XXI 5, E. II § 129, C. p. 123.

6 **en répondre à**, literally "to answer for it to"; *en* refers to the entire question just asked, rather than to the courier himself.

2.—1. **être de service** means "to serve," "to hold a position."

5. **des**, *v.* B. §§ 95, 96, W. VIII 6 *a*, E. § 199, C. § 31 (1). Since the adjective here *follows* the noun, the article is not omitted from the partitive construction.

7. **même**, trans. "itself," because after the noun; preceding (i.e., *Dans la même Sibérie*), it would be translated by "the same"

9. **c'est**; in such expressions as these, *ce* is used in preference to *il*.

12. **tout ce que**, *v.* B. § 175 and *a*, W. XXVI 10 and *a*, E. § 280, C. § 83 (2).

16 **c'est**, *cf* note to l. 9.

28 **vienne**, *v* Subj. I

3.—1. **beaux**, *v.* B. §§ 107 and 85 *b*, W. VII 7 and II 3, E. II § 73 and I § 23, C. §§ 55 and 30 (2).

3. **meilleur**, *v.* B. § 117, W. IX 3, E. II § 82, C. § 17 (2).

5. **eût . . . été**, *v* Subj II *c*.

7. **fussent**, *v.* Subj. III.—**enracinés**; for the agreement of this past participle, *v.* B. § 217 *a*, W. XXIX 4, E. II § 145 3, C. § 98 (1).

8. **du haut**, trans. "on top"; this *du*, as also the *de* after *large*, would be translated literally by "as to."

10. **la coiffait de**; *la* refers to *tête*; *coiffer de* means "to put on."

11. **venait à**, trans. "happened to."

12. **c'était**, *v.* B. § 156 *a* and *c*, W. XXIV 2 *a*, *b*, E. § 252, C. § 37.

15. **yeux**, *v.* B. § 85 *d*, W. II 5, E II § 50 NOTE 4, C. p. 277 (6).

17. **dont**, *v.* B. § 172, W. XXVI 7, E. § 276 *c*, C. § 46 (third paragraph); this *dont* must not be confounded with *donc*, meaning "therefore."

18. **témoigner de** means "to give proof of," "to indicate."

19. **suivant**, literally "following" (from *suivre*[58]); trans. "according to."

25. In French, the definite article is used before abstract nouns; *v.* B. § 101 *b*, W. IV 5 *b*, E. § 195, C. § 31 (2).

31. **ce qui**, *v.* grammatical reference for p. 2 l. 12.

32. **c'était**, *cf.* note to p. 2 l. 9.

4.—5. **se rapprocher de** means "to resemble."—**celui**, *v.* B. § 158 *a*, W. XXIV 4 *a*, E. § 269, C. § 20.

18. **suivant**, *v.* note to p. 3 l. 19.

21. **mener à bien** means "to be successful in."

23. **surmonter**, **braver**, infinitives which, like *mener*, depend on *pouvait*.

25. **très-favorable**; the hyphen is not generally used between *très* and the following adjective.

27. **en** refers to *pays*.

28. **pour . . . avoir**, trans. "because he had."

30 **mort** is here an adjective, meaning "dead"; **mort depuis dix ans**, trans. "who had been dead ten years."

5.—2. **que**, conjunction depending on *c'était là*.

12. **rien de moins que** means "nothing less than."

16. **était tombé**; for *être*, *v.* B. § 195 *a*, W. XXVIII 6 *a*, E. II § 142, C. § 40 (2).

17. **l'on**, *v.* B. § 178 *a* (second paragraph), W. XXVII 4 *a*, E. II § 112 NOTE 3, C. p. 147 § 83 (small print).—**en** need not be translated; it might, however, be rendered by "on this subject (of bear-hunting)."

21. **sans**; for the prepositions that are followed by the infinitive in French, *v.* B. § 281, W. § 187 *a–e*, E. §§ 354–358.

23. **âgé de onze ans**, trans. "eleven years old."—**manquer . . . de** means "to fail to."

28. **ne . . . rien**, *v.* B. § 244 and *a*, W. § 167 and *a*, E. § 388.

31. **A verst** is a Russian measure of length, containing 3500 English feet, or very nearly two thirds of an English mile, and somewhat more than a kilometer.—**chez**, trans. "in."

6.—4. **A Yakut** is a member of a people of Turkish or mixed Turkish origin, dwelling in Siberia in the neighborhood of the Lena.

5. **savoir**, followed by an infinitive, means "to know how to."

6. **se faire**, like *rester*, depends on *savait*.

7. **fussent morfondus**, *v.* Subj. II *c*.

10. **lors même que**, trans. "even when."

11. **se trouver**, literally "to find one's self," means "to be"; *cf.* grammatical reference for p. 1 l. 1.

13. **eussent pu**, *v.* Subj. II *c*.

16. **sur**, trans. "by."

22. **pour qui**; this is one of the rare cases, in French, where the antecedent of the relative may be omitted; the full expression would be *pour celui qui*, the shorter *pour qui* being more indefinite.

25. **l'avait**; *le*, the neuter pronoun, should seldom be translated in English.

26. **cœur** depends on *il avait*, l. 24.

28. **vieille**, *v.* B. § 107, W. VII 7, E. II § 73, C. § 55.

29. **ancienne**, *v.* B. § 105 *b*, W. VII 4, E. II § 74 *b*, C. § 54 (EXCEPTIONS).

31. **si** means here "so" (from Latin SIC), not "if" (from Latin SI); these two meanings of *si* should be carefully distinguished the one from the other.

32. **le cœur gros** means "with a sad (or heavy) heart."

7.—1. **toutes les fois que**, literally "all the times that"; trans. "as often as."—**le**, *cf.* note to p. 6 l. 25.

6. **bonne**, *v.* B. § 105 *b*, W. VII 4, E. II § 75, C. § 54 (EXCEPTIONS).

15. **lui valoir** means here "to obtain for him," "to secure him."

17. **quant à** means "as to"; not to be mistaken for *quand*, meaning "when."—**de droit**, trans. "by rights."

19. **fût** (and **rendit**, l. 20), *v.* Subj. II *b*.

22. **venait de**, followed by the infinitive, *v.* B. § 228: 13 *b*, W. XXXI 11 *b*, E. § 353 (under *venir de*), C. § 108 (Idiomatic use of *venir*).

24. **or**, the French conjunction, has no relation, in meaning, with the English "or."

25. **allait**, followed by the infinitive, *v.* B. § 228: 1 *b*, W. XXVII 9 *c*, E. § 318, C. § 101 (Idiom. uses of *aller*).

8.—5. **y** refers to *bureau*.

6. **ne . . . que**, *v.* B. § 244 *b*, W. § 167 *d*, E. § 388 NOTE 2, C. (Vocabulary).

11. **soit**, *v.* Subj. II *a*.

19. **le regarder . . . les yeux dans les yeux** means "to look into the white of his eyes," "to look steadily at him."

20. **brève**, *v.* B. § 106 *a* (small print), W. VII. 6 *a* (small print), E. II. §§ 69 and 74 *a*, C. p. 88 NOTE 1 and p. 89 (under *f* to *ve*).

21. **demanda-t-il**, *v.* B. § 192 *a*, W. I 10 *c*, E. II § 151 *b*, C. § 53 (4).

25. Care should be taken to distinguish between **connaître** and **savoir**; in a general way, the latter means "to know (mentally)," whereas the former means "to know (by the senses)."

27. **tu es né**; the perfect of *naître* is used if the person spoken of is still living, the preterit if he be dead.

9.—4. **toi**, *cf.* B. § 141 *c*, W. § 74, E. II § 100 NOTE 3, C. p. 216 (Disjunctive pronouns); it is the object pronoun *te* which is here emphasized.

16. **en** = *de* + the personal pronoun referring to *traître*.

20. **il ne faut pas que tu voies** would be clearer to an English student if it read *il faut que tu ne voies pas*.—**voies**, *v.* Subj. IV *a*.

28. **de laquelle**, trans. "on which."

32. **quand même** means "in spite of everything."

10.—2. **vives**, *v.* Subj. IV *b*.

13. **avoir la main heureuse** means here "to be fortunate (in one's choice)."

16. **peut être**, trans. "may be"; *peut-être* means "perhaps" only when a hyphen connects the two words *peut* and *être*; *v.* this meaning on p. 2 l. 13, p. 9 l. 15, etc.

11.—12. **placée** agrees with *se*, *trouvait* being used almost as an auxiliary; *cf.* grammatical reference to p. 3 l. 7.

14. **légèrement**, *v.* B. §§ 235, 236, W. XXXI 1-3, E. II § 165, C. p. 320 (1) and (3).

26. **eût . . . désappris**, *v.* Subj. III.

30. **fût**, *v.* Subj VI *b*.

12.—15. **tout en**, trans. "while."

16. **point**, *v.* B. § 242 *a*, W. § 165 *a*, E. § 374, C. p. 68 NOTE 1.

20. **extrêmes**, *v.* B. § 104 *b*, W. § 57, E. § 220: 2 *a*, C. § 11 (2).

22. **eût . . . cherché**, *v.* Subj. II *c*.

23. **tenait**, trans. "was held," "was contained," *tenir* being here intransitive.

25. **tenait**, here, has its usual active meaning; trans. "she held," "she kept."

26. **longue**, *v.* B. § 106 *b*. W. VII 6 *b*, E. I § 32, C. § 55.

32. **assez fortes de semelles**, trans. "with rather heavy (or thick) soles."

13.—1. **eussent été choisies**, *v.* Subj VII.

7. **où** (last word on line), *v.* B. § 173, W. XXVI 8, E. I § 59 and § 276 *b*, C. § 115 (last paragraph).

12. **ou bien** has the same meaning as *ou*.—**était-il**, *v.* B. § 193, W. I 11, E. § 414.

15. **était-il** is here neuter, viz. "was it."

16. **aussi . . . que**, *v.* B. § 118, W. IX 4, E. § 224, C. § 43 (1) and (3).

22. **manière d'être**, trans. "appearance," "conduct."

30. **lui même**, *v.* B. § 140 *c*, W. XXIII 3 *c*, E. II § 100 NOTE 4, C § 71.

14.—1. **dussent**, *v.* Subj. VI *b*.

3. **une fois** means "once"; *v.* B. § 124, W. XVII 7.

8. **eût**, *v.* Subj IV *a*.

16. **celle-ci**, *v.* B. § 158 *d*, W. XXIV 4 *d*, E. § 270 *a*, C. § 35 (small print).

17. **il y eut**, *v.* B. § 225, W. XXX 4, E. II § 136, C. p. 35 (*il y a*).

28. **tout d'abord** is a somewhat stronger expression than *d'abord* alone.

29. **produisît**, *v.* Subj. IV *b*.

30. **fût arrêté**, *v.* Subj. VI *b*.

31. **s'ouvrirent-elles** and **n'eurent-ils**; this use of the personal pronoun, when the subject itself is also expressed, makes the narration more vivid.—**n'... que**, *v.* grammatical reference for p. 8 l. 6.

15.—6. **rester** never means "to rest," but "to remain."

7. **à peine** means "scarcely," "hardly."

10. **non plus**, *v.* B. § 246 *c*, W. § 169 *c*, E. § 390 NOTE 2 (where *ne* may be substituted for *ni*), C. (Vocabulary).

11. **tous deux** means "both"; there is no single word in French meaning "both."

16. **mais peu s'en était fallu que** etc., trans. "but, thrown off the rails, it (the car) came very near being precipitated etc."

17. **eût été précipité**, *v.* Subj IV *c*.

20. **huit heures et demie**, *v.* B. §§ 123 *b* and 129 *a*, W. XVII 4 and XVI 4 *a*, E. § 236 and II § 94.

22. **eût pu**, *v.* Subj. VI *b*.

16.—4. **celle**, *v.* grammatical reference for p. 4 l. 5.

12. **aie soin**, trans. "be careful"; *cf.* B. § 196 and *a*, W. XIII 6 and *a*, E. §§ 203 *a* and 204 A 1, C. § 84.—**faire**, followed by the infinitive, *v.* B. § 128: 6 *b*, W. XXXII 9 *b*, E. § 208 NOTE 1, C. p. 316 XXIX.

24. **eût pu**, *v.* Subj. VI *b*.

17.—3. **quelque ... que**, *v.* B. § 181 *c*, W. § 107 *c*, E. § 283, C. (Vocabulary).—**soit**, *v.* Subj. VI *a*.

9. **bien que** must be remembered as having the same meaning as *quoique*; *cf.* Subj. VI *b*.

10. **pût**, *v.* Subj. VI *b*.—**dont le profil seul**, trans. "of whom only the profile," because *seul* comes after the noun; *dont le seul profil* would mean "whose only profile," "whose single profile."

12. **venait de**, *v.* grammatical reference for p. 7 l. 22.

18.—2. **son**; notice that, in French, the possessive adjective agrees in gender and number with the object possessed, and not, as in English, with the possessor.

3. **lui**, after *refuser*, which requires the dative; *refuser quelque chose à quelqu'un* means "to refuse some one something."

6. **lui**, trans. "to her," "against her."

19. **celle**, *v.* grammatical reference for p. 4 l. 5.

20. **veille**, a noun, must not be confounded with *vieille* (feminine of *vieux*).

21. **eût pu**, *v.* Subj. V *a*.—**et elle et lui-même**, *v.* grammatical reference for p. 13 l. 30.

23. **celui-là seul qui**, trans. "him who alone could"; this construction is more emphatic than *celui qui seul eût pu* etc.

24. **eût pu**, *v.* Subj. V *b*.—**lui venir en aide** means "to come to her assistance."

26. **écoulées**, *v.* grammatical reference for p. 3 l. 7.—**que**, trans. "before."

19.—3. **eût . . . permis**, *v.* Subj. VII.

11. This and the following paragraphs illustrate well the difference in meaning between the imperfect and preterit indicative.

15. **il** is here the neuter pronoun.

16. **de** is required after *impossible;* trans. "impossible to."

19. **que** depends on *il arrivait*, l. 16.

21. **fussent . . . allumées**, *v.* Subj. VII.

23. **allait passer**, *v.* grammatical reference for p. 7 l. 25.

20.—13. **sa**, *cf.* the explanation of *son* (p. 18 l. 2).

16. **fussent**, *v.* Subj. III.

17. **bien lui en prit d'écouter**, trans. "it was fortunate (for him) that he listened."

27. **bien**, trans. "indeed."

28. **y** need not here be translated; it refers to the idea expressed by *il essaya de reconnaître* (l. 25).

32. **eût pu**, *v.* Subj. II *c*.

21.—2. **ceci**, *v.* B. § 157, W. XXIV 3, E. II § 107 NOTE 2 and § 268, C. § 82.—**non**, *v.* B. § 246 *b*, W. § 169 *b*, E. II § 170 and § 373.

7. **de manière à** means "so as to."—**n' . . . que**, *v.* grammatical reference for p. 8 l. 6.

8. **lui seul**, trans. "him only."

10. **il y a**, *v.* B. § 225 *c*, W. XXX 4 *c*.

11. **à peine**, *v.* note to p. 15 l. 7.

17. **merci**, by itself, never means "mercy."

19. **du côté de**, trans. "on the part of."

22. **en** need not be translated here; it means "on this sub-

ject."—**davantage** has nothing to do, in modern French, with *avantage;* "disadvantage" is translated by *désavantage.*

22.—7, **bien sûr**, trans. "most assuredly"; for *sûr*, *v.* B. § 240, W. XXXI 9, E. II § 166.

23.—6. **eût . . . été**, *v.* Subj. II *c.*

7. **eussent été**, *v.* Subj. VII.

15. **de quoi**, *v.* B. § 171 *a*, W. XXVI 6 *a*, E. § 279 (last example), C. (Vocabulary).

22. **chauffée au bois de pin**, trans. "heated by (or with) pine-wood." The article (contained in *au*) is here inclusive, *v.* B. § 101, W. IV 5, E. § 195, C. § 31 (2): *bois de pin* here signifies the whole class of "pine-wood"; without this idea which *de pin* gives to the sentence, the French would be *chauffée à bois.*

24.—4. **pas**, *v.* B. § 245, W. XII 6, E. § 373 (last example).

7. **il fallait**, *v.* B. § 228: 7 *c*, W. XXX 8, C. § 127 (4).

25.—9. **même**, trans. "even."

16. **l'ami** is more familiar than *mon ami;* in French, *ami* would not be used by itself, *v.* B. § 150, W. § 88 *c*, E. § 262.—**tu n'en es pas à ton premier orage** means "you are not in your first storm"; trans. "this is not your first storm on the mountain, is it?"

18. **fasse**, *v.* Subj. II *a.*—**soit**, *v.* Subj. IV *a.*

20. **avoir peur, avoir tort** (l. 22), *v.* grammatical reference for *aie soin* on p. 16 l. 12.

26.—28. **eût . . . chaviré** (and **eût été précipité**, l. 29), *v.* Subj. II *c.*

27.—2. **y faire** means "to be of use," "to avail."

10. **venir en aide à quelqu'un** means "to come to some one's assistance."

11. **non**, *v.* grammatical reference for *non* on p. 21 l. 2.

16. **eût fait**, *v.* Subj. II *c.*

20. For the omission of *pas* after **ne pouvons**, *v.* B. § 228: 10 *d*, W. XXV 8 *e*, E. §§ 375, 376 and NOTE, C. p. 226 (first paragraph).

24. **aura bientôt fait de nous envoyer**, trans. "will soon have sent us."

29. **lui**, *v.* B. § 141 *a*, W. XXIII 3 *f*, E. § 242 *a* (third example in second column).

32. **au vent**, trans. "in (or against) the wind."

28.—5. **trahît**, *v.* Subj. VI *b.*—**la moindre**, *v.* B. § 117, W. IX 3, E. II § 82.

19. For **il faut**, followed by an infinitive, *v.* B. § 228: 7 *b*, W. XXX 7 *b*, C. § 127 (1).

23. **en faire autant de** means "to do the same with."

29.—1. **eût . . . été . . . assujettie**, *v.* Subj. VII.

2. **eût été décoiffé**, *v.* Subj. II *c.*

18. **eût passé**, *v.* Subj. II *c.*

29. **eût fait**, *v.* Subj. II *c.*

30.—8. **bien sûr**, *v.* note to p. 22 l. 7.

11. **devait**, followed by an infinitive (*cf.* also l. 16), *v.* B. § 228: 3 *b*, W. XXVI 12 *f*, E. § 317 *c*, C. § 118 (3).

22. **eussent pu**, *v.* Subj. VI *b.*

25. **eût nivelé**, *v.* Subj. VII.

31. **eût été soumis**, *v.* Subj. VII.

31.—4. **atteignissent**, *v.* Subj. VI *c.*

7. **fût brisé**, *v.* Subj. IV *b.*

12. **pût**, *v.* Subj. IV *a.*

19. **fût**, *v.* Subj. VI *a.*

20. **fût**, *v.* Subj. IV *a.*

32.—5. **soit**, *v.* Subj. I.

33.—7. **obtenu**, trans. "possible."

13. **demi-heure**, *v.* B. § 129 *a*, W. XVI 4 *a*, E. II § 94.

34.—11. **allait être bientôt**, trans. "was soon going to be."

13. l' (= *le*) should not be translated in English; it refers to the idea expressed by *rejoint.*—**d'où**, *v.* B. § 173, W. XXVI 8, E. II § 111 (NOTE 2), C. § 115 (last paragraph).

35.—9. **eût dit**, *v.* Subj. II *c.*

14. **ne . . . que**, *v.* grammatical reference for p. 8 l. 6.

17. **eût pu**, *v.* Subj. II *c.*

36.—1. **fut**, *v.* Subj. II *b.*

14. **à tour de bras** means "with all his might."

21. **même**, *v.* note to p. 2 l. 7.

30. **passât**, *v.* Subj. VI *c.*

37.—24. **de plus en plus mauvaises**, trans. "worse and worse."

38.—22. **je tiens surtout**, trans. "I am especially anxious."

32. It should be remembered that **voyage**, in French, has not exactly the same meaning as in English.

39.—1. **garde**, *v.* Subj. II *a*.

27. **dételle**, *v.* Subj I.

31. **Allons!** trans. "Come!"

40.—5. **eût . . . valu**, *v.* Subj. II *c*.

9. **dételle** (and **soient mis**, l. 10), *v.* Subj. I.

17. **eût attiré** (also **eût pu**, l. 20), *v.* Subj. II *c*.

41.—14. **eût pu**, *v.* Subj. VI *b*.

42.—11. **C'est à n'y rien comprendre!** trans. "It is inexplicable!"—**Après cela, il nous manque** etc., literally "After this it lacks to us of ever having been serfs"; trans. "After all, perhaps the reason we cannot understand this is that we have never been serfs."

12. **à nous autres** depends on *manque*, and is used to emphasize the first *nous* (l. 11); *v.* B. § 180 *b*, W. § 115 *a*.

21. **eût dit**, *v.* Subj. II *c*.

26. **eussent pu**, *v.* Subj. IV *b*.—**seules**, *v.* note on *seul*, p. 17 l. 10.

43.—3. **ils comptaient sans**, trans. "they did not reckon on," "they were not counting on."

17. **Qu'y a-t il?** trans. "What is the matter?"

45.—24. **eût**, *v.* Subj. VI *b*.

46.—11. **soit**, *v.* Subj. VI *b*.

29. **ils tenaient bon**, trans. "they held their own."

47.—19. **fût fait**, *v.* Subj II *c*.

48.—1. **de se faire agréer de**, trans. "to become the friend of."

22. A **mushik** (*moujik* or *mujik*) is a Russian peasant.

23. **il devait d'être encore vivant**, trans. "he owed the fact of his being still alive."

25 **eut pu**, *v.* Subj. II *c*.

49.—12. **allant au devant de** means "anticipating."

22. **tout entière**; *tout*, before a feminine adjective or noun, has the feminine form *toute* only when the following adjective or noun begins with a consonant; *cf.* p. 90 l. 30.

26. **ait pu**, *v.* Subj. V *c*.

50.—27. **récompense**, *v.* Subj. I.

51.—9. **protége**, *v.* Subj. II *a*.

13. **fût occupée**, *v.* Subj. VI *b*.

31. **lui**, trans. "to it," referring to Omsk.

52.—13. **pût**, *v.* Subj. III.

22. **soit . . . soit**, *v.* B. § 256, W. XXXIV 3, E. § 401.

30. **Qu'as-tu ?** trans. "What is the matter?" *Cf.* note to p. 43 l. 17.

53.—9. **portassent**, *v.* Subj. VI *b*.

32. **fût**, *v.* Subj. II *b*.

54.—1. **eût fait**, *v.* Subj. VI *b*.

5. **en**, not to be translated in English.

24. **eût . . . devancé**, *v.* Subj. II *c*.

26. **eussent été évités**, *v.* Subj. II *c*.

30. **en**, trans. "of (or by) him."

32. **fût**, *v.* Subj. II *b*.

55.—11. **de fond**, trans. "of good qualities."

12. **tirer un bon parti de** means "to make good use of."

22. **se passait**, trans. "was usual."

26. **sur**, trans. "from"; *cf.* p. 78 l. 27.

29. **se disait**, *v.* B. § 214, W. XXVIII 4,'E. I § 81, C. § 122 (last example).

56.—31. **c'en était fait de**, trans. "all would be over with," "it would be the ruin of."

57.—26. **en**, not to be translated.

59.—8. **avoues**, *v.* Subj. VI *b*.

19. **eût reconnu**, *v.* Subj. IV *b*.

24. **fût**, *v.* Subj. IV *b*.

26. **eût été**, *v.* Subj. II *c*.

29. **soit dirigée**, *v.* Subj. I.

60.—19. **ne . . . savait**, *v.* B. § 228: 11 *d*, W. XXXIV 7 *d*, E. §§ 375 and 376, C. p. 213 (second paragraph).

61.—2. **trouvât**, *v.* Subj. VI *c*.

6. **eût . . . été délaissée**, *v.* Subj. V *b*.

25. **étende**, *v.* Subj. VI *c*.

62.—24. **s'en rapportait . . . à**, trans. "depended . . . on."

64.—12. **ne saurait**, *v.* B. § 228: 11 *b* (second half), W. XXXIV 7 *b* (second half), E. § 317 *b* (fourth example), C. p. 213 (third paragraph).

65.—9. **fût . . . fouillé**, *v.* Subj. VI *b*.

66.—30. **usbèque** is the feminine of *usbeck* (p. 69 l. 27). The Uzbegs (or Usbegs) are members of a Turkish race, of mixed origin, resident in Central Asia.

67.—25. **ne saurait**, *v.* grammatical reference for p. 64 l. 12.

27. **ait suivi**, *v.* Subj. III.

68.—2. **arrivassent**, *v.* Subj. IV *b*.

6. **ait quitté**, *v.* Subj. III.

7. **sauf à**, trans. "with the intention of."

25. **en**, trans. "for it."

31. **se faisait fort de**, trans. "was confident of."

69.—4. **en**, not to be translated; it refers to the idea expressed by *ne parlerait pas*.

8. **de haine**, *v.* B. § 50 *a*, W. p. 18 § 64 *a–c*, E. II § 23 (under *h*), C. p. 7 (under *h*).

17. **si cela était**, trans. "if this was so," "if this was true."

29. **fût levé**, *v.* Subj. VI *b*.

70.—3. **eussent pu** (also **dussent**, l. 4, and **dût**, l. 11), *v.* Subj. VI *b*.

4 **qu'**, *v.* B. § 257 *a*, W. § 221 *b*, E. § 403 *b*.

71.—5. **dût**, *v.* Subj. II *b*.

11. **il y allait de quelquechose** means "something was at stake."

72.—10. **eût compris**, *v.* Subj. VII.

73.—26. **tenait la tête de**, trans. "headed," "was in advance of."

74.—9. **tombât**, *v.* Subj. IV *b*.

11. **fût . . . montré**, *v.* Subj. VI *b*.

20. **le serraient de trop près** means "pressed upon him too closely," "were too close upon him."

24. **n'en pouvait plus** means "was utterly exhausted."

30. **pût**, *v.* Subj. V *a*.

75.—4. **n'avait pied nulle part**, trans. "was entirely out of his depth."

18. **à propos**, trans. "just in time."

76.—7. **protége**, *v.* Subj. II *a*.

21. **arrêta**, trans. "decided upon," "resolved upon."

25. **pût**, *v.* Subj. V *a*.

77.—18. **dût**, *v.* Subj. II *b*.

78.—5. **fasse**, *v.* Subj. II *a*.—**arrive**, *v.* Subj. IV *a*.

27. **sur**, trans. "from"; *cf.* p. 55 l. 26.

79.—28. **eût été**, *v.* Subj. II *c*.

80.—11. **fût abandonnée**, *v.* Subj. IV *c*.

13. **telle quelle**, trans. "such as it was."

23. **vînt**, *v.* Subj. IV *a.*

81.—21. **lesquels** is here used instead of the relative *qui*, because so far removed from its antecedent *deux hommes*.

83.—14. **cela ne faisait pas l'affaire du correspondant** means "this was not what the correspondent intended to allow."

29. **en**, not to be translated; it means "because of this (the fact of telegraphing verses from the Bible)."

84.—4. **eût trouvé**, *v.* Subj. II *c.*

85.—2. **soit faite**, *v.* Subj. I.

86.—14. **sou comptant**, trans. "a cent in cash."

16. **eût éclaté**, *v.* Subj. VI *b.*

27. **fussent repoussés**, *v.* Subj. IV *b.*

88.—5. **eût dit**, *v.* Subj. II *c.*

8. **parût**, *v.* Subj. VI *b.*—**se douter de** does not mean "to doubt," but "to realize," "to suspect."

89.—2. **eût été apporté**, *v.* Subj. VI *b.*

19. **avoir raison de** means "to overcome."

90.—4. **eût été**, *v.* Subj. VII.

30. **si, toute femme, tout enfant qu'elle était**, trans. "if, though but a woman, but a child." For the agreement of *tout*, *v.* note to p. 49 l. 22.

31. **eût pu**, *v.* Subj. VII.

91.—4. **fût demeurée**, *v.* Subj. IV *a.*

6. **pût**, *v.* Subj. VI *b.*

9. **fût**, *v.* Subj. IV *c.*

26. **allait à**, trans. "appealed to."

31. **eût . . . bougé**, *v.* Subj. II *c.*

92.—7. **récompense**, *v.* Subj. I.

93.—1. **eût . . . étonnée**, *v.* Subj. V *c.*

7. **faire des questions** is the usual French expression for "to ask questions," the other being *poser des questions*, as on p. 155 l. 8; *demander des questions* is not used.

12. **eût été**, *v.* Subj. II *c.*

94.—4. **eût voulu**, *v.* Subj. VII.

95.—16. **à l'heure qu'il est**, trans. "now."

28. **eût été** (and **obligeât**, l. 30), *v.* Subj. IV *b.*

96.—17. **ait péri**, *v.* Subj. IV *a.*

97.—11. **pût**, *v.* Subj. V *a*.
27. **soit donné**, *v.* Subj. V *b*.
98.—20. **fût passée**. *v.* Subj. VI *c*.
25. **doutât**, *v.* Subj. VI *b*.
99.—5. **eût été**, *v.* Subj. II *c*.
10. **fût**, *v.* Subj. V *c*.
100.—27. **eût**, *v.* Subj. VI *b*.
32. **accablât**, *v.* Subj. VI *b*.
101.—6. **si elle faisait bon marché d'elle-même**, trans. "though she thought little of herself (of her own danger)."
102.—20. **arrive**, *v.* Subj. VI *a*.—**puisse**, *v.* Subj. VI *c*.
103.—6. **revenir sur quelquechose** means "to take back something."
32. **fussent** (also on p. 104 l. 1), *v.* Subj. VI *a*.
104.—7. **trahît**, *v.* Subj. IV *c*.
105.—1. **ne se possédait plus** means "had lost all control over himself."
3. **meure**, *v.* Subj. VI *b*.
16. **eût fléchi**, *v.* Subj. VII.
23. **eût frappé**, *v.* Subj. VI *b*.
106.—13. **fouille**, *v.* Subj. I.
20. **assister à** means "to be present at."
31. **ait fait**, *v.* Subj. IV *c*.
107.—6. **eût voulus** (also **eût voulu**, l. 14), *v.* Subj. VII.
17. **fût dirigé**, *v.* Subj. VI *b*.
108.—30. **soit**, *v.* Subj. VI *a*.
109.—15. **fût accomplie**, *v.* Subj. IV *a*.
110.—9. **grand ouvert** is the usual expression for "wide open."—**eût voulu**, *v.* Subj. VII.
18. **quand même**, trans. "after all," "in spite of all."
29. **voie** (also **ferment**, l. 30), *v.* Subj. I.
112.—17. **eût dit**, *v.* Subj. II *c*.
18. **tout bas**, trans. "in a low voice."
114.—4. **eût quitté**, *v.* Subj. IV *a*.
14. **enfonçât**, *v.* Subj. V *b*.
116.—2. The **sclerotic** (or *sclerotica*) is an opaque, white, dense, fibrous, inelastic membrane, continuous with the cornea in front, the two forming the external coat of the eyeball.

20. **il va falloir nous séparer**, literally "it is going to be necessary for us to separate"; trans. "we shall have to separate"; *cf.* grammatical reference for p. 28 l. 19. The expression *il nous va falloir nous séparer* would be grammatical but inelegant.

23. **rejoignes**, *v.* Subj. IV *a*.

117.—10. **arrive**, *v.* Subj. IV *a*.

29. **hydromel** is a liquor consisting of honey diluted with water, fermented or unfermented.

32. **tant bien que mal**, trans. "as far as it could."

118.—14. **eût vue**, *v.* Subj. VII.

21. **venait à**, trans. "happened to," "were to."

119.—6. **décélât**, *v.* Subj. IV *a*.

7. **eût cessé**, *v.* Subj. VII.

11. **eût essayé**, *v.* Subj. VII.

29. **se coudait**, trans. "made a bend."

120.—9. **n'étaient pas près de**, trans. "were far from."

29. **eût . . . cru**, *v.* Subj. II *c*.

122.—6. **nous y tiendrons**, *cf.* note to p. 12 l. 23.

123.—9. **fût**, *v.* Subj. VI *b*.

23. **eût pu**, *v.* Subj. VII.

25. **si** is used instead of *oui*, when in answer to a question having a negative construction.

124.—26. **allait son petit train**, trans. "proceeded in its usual slow way."

125.—8. **fût**, *v.* Subj. VI *b*.

14. **eût . . . vu**, *v.* Subj. II *c*.

126.—19. **fût**, *v.* Subj. VI *a*.

128.—10. **repose**, *v.* Subj. I.

11. **il fera jour** means "it will be daylight"; trans. "we shall be able to see."

25. **avoir prise** means "to have any hold."

129.—12. **quand même**, *v.* p. 9 l. 32 and p. 110 l. 18.

22. **eût pu**, *v.* Subj. VII.

130.—1. **levât**, *v.* Subj. IV *a*.

132.—1. **pût**, *v.* Subj. V *c*.

15. **pût**, *v.* Subj. V *b*.

134.—25. **eût été établi**, *v.* Subj. VII.

137.—5. **fussent**, *v.* Subj. VI *a*.

138.—1. **eût . . . eu**, *v.* Subj. II *b*.
2. **eût été**, *v.* Subj. II *c*.
15. A **khanate** is the dominion or jurisdiction of a khan.
139.—24. **eût . . . perdu**, *v.* Subj. VII.
141.—8. **vînt**, *v.* Subj. IV *a*.
13. **fût . . . prolongé**, *v.* Subj. II *c*.
15. **eût mis**, *v.* Subj. VII.
142.—19. **eût pu**, *v.* Subj. VI *b*.
143.—4. **eussent été saisis**, *v.* Subj. VII.
145.—2. **eût heurtée**, *v.* Subj. II *c*.
146.—3. **restât**, *v.* Subj. VI *b*.
148.—11. **eût été formé**, *v.* Subj. VII.
149.—23. **eût été**, *v.* Subj. II *c*.
25. **fût mis**, *v.* Subj. II *b*.
26. **fût propagée**, *v.* Subj. II *c*.
150.—7. **soit**, *v.* Subj. VI *a*.
151.—5. **se mettre en mesure de** means "to make preparations for," "to get ready to."
18. **eussent pu**, *v.* Subj. VI *b*.
22. **fût infestée**, *v.* Subj. IV *a*.
152.—8. **être constant que** means "to be found that," "to be evident that."
26. **pût**, *v.* Subj. V *c*.
153.—7. **eussent été . . . occupés**, *v.* Subj. VII.
20. **propageât** and **portât**, *v.* Subj. VI *b*.
26. **échappassent**, *v.* Subj. III.
154.—19. **se prennent à gauche**, trans. "are collecting on the left."
20. **défends**, trans. "ward off."
155.—8. **posa cette . . . question**, *v.* note to p. 93 l. 7.
28. **eût été échoué**, *v.* Subj. VII.
156.—7. **fût . . . formé**, *v.* Subj. III.
15. **eût . . . manqué**, *v.* Subj. II *c*.
16. **permît**, *v.* Subj. V *c*.
28. **arrivassent**, *v.* Subj. VI *b*.
157.—2. **voie**, *v.* Subj. I.
158.—2. **effondrât**, *v.* Subj. IV *b*.
24. **fussent rouverts**, *v.* Subj. VII.

159.—3. **eussent . . . réfléchi**, *v.* Subj. VII.

5. **le tenir pour impossible** means "to consider it impossible."

162.—2. **tombât**, *v.* Subj. VI *b*.

163.—31. **dût** (also **fussent**, p. 164 l. 1), *v.* Subj. II *b*.

164.—4. **compter sans** means "not to calculate on," "not to reckon on."

15. **fît**, *v.* Subj. VI *b*.

165.—1. **tenir surtout à** means "to be especially anxious (or desirous) to."

2. **fussiez prévenu**, *v.* Subj. VI *b*.

7. **eusse**, *v.* Subj. IV *a*.

10. **fusse**, *v.* Subj. IV *b*.

12. **eût . . . fait**, *v.* Subj. II *c*.

26. **si ce n'est celle de**, trans. "unless it be to," "except that of."

167.—9. **à beaucoup près**, trans. "by a good deal."

23. **fût arrivée**, *v.* Subj. IV *a*.

168.—1. **pût**, *v.* Subj. V *b*.—**fût amené**, *v.* Subj. IV *a*.

5. **se garder bien de** means "to be careful not to."

169.—12. **eût été fait**, *v.* Subj. VII.

170.—8. **pût**, *v.* Subj. VI *b*.—**en dehors de lui et par**, trans. "as owing not to him but to."

19. **pût**, *v.* Subj. IV *c*.

171.—12. **fussent trempés**, *v.* Subj. VI *b*.

32. **fût**, *v.* Subj. VI *a*.

172.—13. **c'en était fait d'elle**, *cf.* note to p. 56 l. 31.

27. **avoir bon marché de** means "to have soon done with."

173.—6. **la partie était belle pour lui**, trans. "he had an easy task before him."

13. **vienne**, *v.* Subj. I.

14. **ramassé sur lui-même**, trans. "crouching."

16. **eût voulu**, *v.* Subj. II *c*.

18. **fût averti**, *v.* Subj. VI *b*.

24. **eût gagnée**, *v.* Subj. III.

174.—7. **porta**, trans. "aimed."

14. **foncer** means "to lunge," "to thrust."

176.—22. **lui** refers to *main*; *v.* B. § 228: 6 *b* (second part),

W. XXXII 9 *b* (second part) and § 158 *b*, E. § 208 NOTE 1, C. p. 239 (5th and 7th examples).

26. **fût**, *v.* Subj. VI *a*.

177.—3. **fût** (also on l. 4, and **pût**, l. 5), *v.* Subj. IV *a*.

178.—13. **de part et d'autre**, trans. "on all sides."

179.—29. **eussent atteint**, *v.* Subj. VI *b*.

181.—8. **fit** (also on l. 25), trans. "said."

LIST OF SUBJUNCTIVES*

I. The subjunctive, preceded by **que**, is used in an imperative or optative sense, in the first and third persons singular and third person plural:

vienne **2** : 28, *soit* **32** : 5, *dételle* **39** : 27 and **40** : 9, *soient mis* **40** : 10, *récompense* **50** : 27, *soit dirigée* **59** : 29, *soit faite* **85** : 2, *récompense* **92** : 7, *fouille* **106** : 13, *voie* **110** : 29, *ferment* **110** : 30, *repose* **128** : 10, *voie* **157** : 2, *vienne* **173** : 13.

II. The subjunctive is used in independent clauses, and without **que**, in the following cases:

a. In wishes or requirements:

soit **8** : 11, *fasse* **25** : 18, *garde* **39** : 1, *protége* **51** : 9 and **76** : 7, *fasse* **78** : 5.

b. In a concessive or conditional sense:

fût **7** : 19, *rendît* **7** : 20, *fût* **36** : 1, also **53** : 32 and **54** : 32, *dût* **71** : 5 and **77** : 18, *eût . . . eu* **138** : 1, *fût mis* **149** : 25, *dût* **163** : 31, *fussent* **164** : 1.

c. The pluperfect subjunctive may stand (instead of the conditional) in a hypothetical sentence, in the clause expressing conclusion or result, and even when the other clause is implied only:

eût . . . été **3** : 5, *fussent morfondus* **6** : 7, *eussent pu* **6** : 13, *eût . . . cherché* **12** : 22, *eût pu* **20** : 32, *eût . . . été* **23** : 6, *eût . . . chaviré* and *eût été précipité* **26** : 29, *eût fait* **27** : 16, *eût été décoiffé* **29** : 2, *eût passé* **29** : 18, *eût fait* **29** : 29, *eût dit* **35** : 9, *eût pu* **35** : 17, *eût . . . valu* **40** : 5, *eût attiré* **40** : 17, *eût pu* **40** : 20, *eût dit* **42** : 21, *fût fait* **47** : 19, *eût pu* **48** : 25, *eût . . . devancé* **54** : 24, *eussent été évités* **54** : 26, *eût été* **59** : 26, *eût été* **79** : 28, *eût trouvé* **84** : 4, *eût dit* **88** : 5, *eût . . . bougé* **91** : 31, *eût été* **93** : 12 and **99** : 5, *eût dit* **112** : 17, *eût*

* In this list the page is given first, in heavy type, and then the line.

. . . *cru* **120** . 29, *eût* . . . *vu* **125** . 14, *eût été* **138** : 2, *fût* . . . *prolongé* **141** : 13, *eût heurtée* **145** : 2, *eût été* **149** : 23, *fût propagée* **149** : 26, *eût* . . . *manqué* **156** : 15, *eût* . . . *fait* **165** : 12, *eût voulu* **173** . 16.

III. The subjunctive occurs in a clause used as logical subject of an impersonal verb—that is, of one having the grammatical subject il or **ce**—whenever anticipation, expectation, requirement, or the like, is implied :

After **c'était** : *pût* **52** : 13.

être possible : *ait quitté* **68** : 6, *échappassent* **153** : 26.

être impossible : *fussent* **20** : 16, *ait suivi* **67** : 27.

être probable : *fût* . . . *formé* **156** : 7.

sembler : *fussent* **3** : 7, *eût* . . . *désappris* **11** : 26, *eût gagnés* **173** : 24.

IV. The subjunctive stands in a clause which is used as the object of certain verbs :

a. Of verbs that signify wishing, requiring, approving, permitting, forbidding, expecting, deserving, and the like :

After **attendre** : *pût* **31** : 12, *vînt* **80** : 23, *fût accomplie* **109** : 15, *eût quitté* **114** : 4, *levât* **130** : 1, *vînt* **141** : 8, *fût arrivée* **167** : 23.

avertir : *eusse* **165** : 7.

comprendre : *eût* **14** : 8, *fût* **31** : 20, *fût demeurée* **91** : 4.

demander : *fût amené* **168** : 1.

faire : *soit* **25** : 18, *arrive* **78** : 5.

faire en sorte : *décélât* **119** : 6.

falloir : *voies* **9** : 20, *rejoignes* **116** : 23, *arrive* **117** : 10, *fût infestée* **151** : 22, *fût* **177** : 3 and 4, *pût* **177** : 5.

permettre : *ait péri* **96** : 17.

b. Of verbs that signify regarding with such and such a feeling, as admiration, joy, grief, apprehension, doubt, indignation, and the like :

After **avoir besoin** : *vives* **10** : 2.

craindre : *produisît* **14** : 29, *fût brisé* **31** : 7, *arrivassent* **68** : 2, *tombât* **74** : 9, *effondrât* **158** : 2.

douter : *eussent pu* **42** : 26, *eût reconnu* **59** : 19, *eût été* **95** : 28, *obligeât* **95** : 30.

être douteux : *fût* **59** : 24, *fussent repoussés* **86** : 27.

soupçonner : *fusse* **165** : 10,

c. Of verbs that signify thinking, viewing, supposing, and representing or stating—but usually only if the sentence is negative or interrogative or conditional :

After **croire** : *trahît* **104** : 7, *ait fait* **106** . 31.
imaginer . *fût* **91** : 9, *pût* **170** : 19.
s'en falloir peu : *eût été précipité* **15** : 17.
supposer : *fût abandonnée* **80** . 11.

V. The subjunctive is used in adjective clauses—that is, such as are introduced by a relative pronoun and qualify a noun—in the following cases :

a. When the noun qualified stands in a construction implying anticipation—as demand, expectation, purpose, and the like :

eût pu **18** : 21, *pût* **74** . 30, also **76** : 25 and **97** : 11.

b. After a superlative, or a numeral word having a sense akin to the superlative :

After a superlative : *soit donné* **97** : 27.
quelque : *eût . . . été délaissée* **61** : 6, *pût* **132** : 15.
seul : *eût pu* **18** : 24, *enfonçât* **114** : 14, *pût* **168** : 1.

c. After a negative or an interrogative or a conditional clause :

ait pu **49** : 23, *eût . . . étonnée* **93** : 1, *fût* **99** : 10, *pût* **132** : 1 and **152** : 26, *permît* **156** . 16.

VI. The subjunctive is used in adverbial clauses—that is, such as limit or qualify the action of a verb—in many cases, where a looking forward, anticipation, contingency is implied. Such adverbial clauses may be classified as follows :

a. Clauses introduced by **que** after a relative pronoun or adjective :

After **quel que** : *fût* **31** . 19, *fussent* **103** : 32, *soit* **108** : 30, *fût* **126** : 19, *fussent* **137** : 5, *soit* **150** : 7, *fût* **171** : 32.
qui que : *fût* **176** : 26.
quoi que : *arrive* **102** : 20.
quelque (noun) **que** : *soit* **17** : 3.

b. Temporal and concessive (or hypothetical) clauses, also those expressing purpose or result :

After **à ce que** : *fût* **125** . 8, *fussiez prévenu* **165** : 2.
afin que : *restât* **146** : 3.
à moins que : *fût . . . fouillé* **65** : 9.
avant que : *fût arrêté* **14** : 30, *eût pu* **15** : 22, also **16** : 24

and **41** : 14, *eût* **45** : 24, *fût levé* **69** : 29, *eût éclaté* **86** : 16, *eût frappé* **105** : 23, *eût pu* **142** : 19, *fût averti* **173** : 18, *eussent atteint* **179** : 29.

After **bien que**: *fût* **11** : 30, *dussent* **14** : 1, *pût* **17** : 10, *soit* **46** : 11, *fût occupée* **51** : 13, *portassent* **53** : 9, *eût fait* **54** : 1, *eussent pu* and *dussent* **70** : 3, *dût* **70** : 11, *fût . . . montré* **74** : 11, *accablât* **100** : 32, *eussent pu* **151** . 18, *arrivassent* **156** : 28, *fussent trempés* **171** : 12.

du mieux que: *fût* **123** : 9.

jusqu'à ce que: *avoues* **59** : 8, *meure* **105** : 3.

pour que: *fût dirigé* **107** : 17, *propageât* and *portât* **153** : 20, *tombât* **162** : 2, *pût* **170** . 8.

sans que: *trahît* **28** : 5, *parût* **88** : 8, *eût été apporté* **89** : 2, *pût* **91** : 6, *doutât*, **98** : 25, *eût* **100** : 27, *fît* **164** : 15.

tandis que: *eussent pu* **30** : 22.

c. Clauses introduced by **que** after the adverb **si**:

After **si** (adjective) **que**: *atteignissent* **31** . 4, *passât* **36** : 30, *trouvât* **61** : 2, *puisse* **102** . 20.

si (adverb) **que**: *étende* **61** : 25, *fût passée* **98** : 20.

VII. Si and **au cas où** may be followed by the subjunctive pluperfect:

After **si**: *eussent été* **23** : 7, *eût . . . été . . . assujettie* **29** : 1, *eût été* **90** : 4, *eût pu* **90** : 31, *eût voulus* **107** : 6, *eût vue* **118** : 14, *eût été établi* **134** . 25, *eût . . . perdu* **139** : 24, *eût mis* **141** : 15, *eussent été . . . occupés* **153** : 7, *eussent . . . réfléchi* **159** : 3.

comme si: *eussent été choisies* **13** . 1, *eût . . . permis* **19** . 3, *fussent . . . allumées* **19** : 21, *eût nivelé* **30** : 25, *eût été soumis* **30** : 31, *eût compris* **72** : 10, *eût voulu* **94** : 4, also **107** : 14 and **110** : 9, *eût cessé* **119** : 7, *eût essayé* **119** . 11, *eût pu* **123** : 23 and **129** : 22, *eussent été saisis* **143** : 4, *eût été formé* **148** : 11, *eût été échoué* **155** : 28, *fussent rouverts* **158** : 24, *eût été fait* **169** . 12.

au cas où: *eût fléchi* **105** : 16.

TABLE OF IRREGULAR VERBS

NOTE.—All the forms of regular verbs, and most of those of irregular verbs, may be inferred from five leading forms: 1. the infinitive, from which may be found the future and conditional; 2. the present participle, from which may be found the imperfect indicative and the present subjunctive (also in many verbs the plural persons of the pres. indic.); 3. the past participle, from which are formed the compound tenses; 4. the present indicative, from which may be found the imperative; 5. the preterit indicative, from which may be found the imperfect subjunctive. The synopsis of principal and derived parts is given in the following table for every irregular verb met with in *Michel Strogoff*, as well as the inflection of the present tenses when irregular. Those derived parts which do not come regularly from the principal parts have attention called to them by being printed with s p a c e d letters. When two or more verbs are conjugated alike, the most important one generally comes first, the others following immediately after it; compound verbs are indicated by having the prefix printed in italics.

1. absoudre.

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
absoudre	**absolvant**	**absous**	**absouds**	**absolus**

Like **résoudre** except in past pple.

2. acquérir.

acquérir	**acquérant**	**acquis**	**acquiers**	**acquis**
acquerrai	**acquérais**	**avoir acquis**	**acquiers**	
acquerrais	**acquière**	etc.		**acquisse**

pres. ind. **acquiers, -quiers, -quiert, -quérons, -quérez, -quièrent**
pres. subj. **acquière, -quières, -quière, -quérions, -quériez, -quièrent**

3. aller.

aller	**allant**	**allé**	**vais**	**allai**
irai	**allais**	**être allé**	**va**	**allasse**
irais	**aille**	etc.		

pres. indic. **vais, vas, va, allons, allez, vont**
pres. subj. **aille, ailles, aille, allions, alliez, aillent**

4. assaillir.

INFITITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
assaillir	assaillant	assailli	assaille	assaillis
assaillirai	assaillais	avoir assailli	assaille	assaillisse
assaillirais	assaille	etc.		

pres. indic. assaille, -sailles, -saille, -saillons, -saillez, -saillent
Also tressaillir

5. asseoir.

asseoir	asseyant	assis	assieds	assis
assiérai	asseyais	être assis	assieds	assisse
assiérais	asseye	etc.		

pres. indic. assieds, assieds, assied, asseyons, asseyez, asseyent

6. boire.

boire	buvant	bu	bois	bus
boirai	buvais	avoir bu	bois	busse
boirais	boive	etc.		

pres. indic. bois, bois, boit, buvons, buvez, boivent
pres. subj. boive, boives, boive, buvions, buviez, boivent

7. bouillir.

bouillir	bouillant	bouilli	bous	bouillis
bouillirai	bouillais	avoir bouilli	bous	bouillisse
bouillirais	bouille	etc.		

pres. indic. bous, bous, bout, bouillons, bouillez, bouillent

8. bruire.

bruire	bruyant	———	il bruit	———

9. clore.

clore	[closant]	clos	clos	———
clorai		avoir clos		
clorais	close	etc.		

pres. indic. clos, clos, clôt, ——, ——, closent

10. conclure.

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
conclure	**concluant**	**conclu**	**conclus**	**conclus**
conclurai	**concluais**	**avoir conclu**	**conclus**	**conclusse**
conclurais	**conclue**	etc.		

pres. indic. **conclus, -clus, -clut, -cluons, -cluez, -cluent**

11. conduire.

conduire	**conduisant**	**conduit**	**conduis**	**conduisis**
conduirai	**conduisais**	**avoir conduit**	**conduis**	**conduisisse**
conduirais	**conduise**	etc.		

pres. indic. **conduis, -duis, -duit, -duisons, -duisez, -duisent**

Also **construire** **instruire**
détruire **introduire**
induire **produire**
réduire

12. confire.

confire	**confisant**	**confit**	**confis**	**confis**

Like **suffire**, except in past pple.

13. connaître.

connaître	**connaissant**	**connu**	**connais**	**connus**
connaîtrai	**connaissais**	**avoir connu**	**connais**	**connusse**
connaîtrais	**connaisse**	etc.		

pres. indic. **connais, -nais, -naît, -naissons, -naissez, -naissent**

And its compound *re*connaître, also **paître**

14. coudre.

coudre	**cousant**	**cousu**	**couds**	**cousis**
coudrai	**cousais**	**avoir cousu**	**couds**	**cousisse**
coudrais	**couse**	etc.		

pres. indic. **couds, couds, coud, cousons, cousez, cousent**

Also its compound *dé*coudre

15. courir.

Infinitive, etc.	Pres. Ppl., etc.	Past Ppl., etc.	Pres. Indic., etc.	Pret. Indic., etc.
courir	courant	couru	cours	courus
courrai	courais	avoir couru	cours	courusse
courrais	coure	etc.		

pres. indic. cours, cours, court, courons, courez, courent

Also its compounds *ac*courir
*par*courir
*se*courir

16. couvrir.

couvrir	couvrant	couvert	couvre	couvris
couvrirai	couvrais	avoir couvert	couvre	couvrisse
couvrirais	couvre	etc.		

pres. indic. couvre, couvres, couvre, couvrons, couvrez, couvrent

17. craindre.

craindre	craignant	craint	crains	craignis
craindrai	craignais	avoir craint	crains	craignisse
craindrais	craigne	etc.		

pres. indic. crains, crains, craint, craignons, craignez, craignent

Also contraindre
plaindre

18. croire.

croire	croyant	cru	crois	crus
croirai	croyais	avoir cru	crois	crusse
croirais	croie	etc.		

pres. indic. crois, crois, croit, croyons, croyez, croient

19. croître.

croître	croissant	crû	croîs	crûs
croîtrai	croissais	avoir crû	croîs	crûsse
croîtrais	croisse	etc.		

pres. indic. croîs, croîs, croît, croissons, croissez, croissent

20. cueillir.

Infinitive, etc.	Pres. Ppl., etc.	Past Ppl., etc.	Pres. Indic., etc.	Pret. Indic., etc.
cueillir	cueillant	cueilli	cueille	cueillis
cueillerai	cueillais	avoir cueilli	cueille	cueillisse
cueillerais	cueille	etc.		

pres. indic. cueille, cueilles, cueille, cueillons, cueillez, cueillent

Also its compound *re*cueillir

21. déchoir.

déchoir	[déchoyant]	déchu	déchois	déchus
décherrai	déchoyais	avoir déchu	déchois	déchusse
décherrais	déchoie	etc.		

pres. indic. déchois, -chois, -choit, -choyons, -choyez, -choient

22. devoir.

devoir	devant	dû	dois	dus
devrai	devais	avoir dû	dois	dusse
devrais	doive	etc.		

pres. indic. dois, dois, doit, devons, devez, doivent

pres. subj. doive, doives, doive, devions, deviez, doivent

23. dire.

dire	disant	dit	dis	dis
dirai	disais	avoir dit	dis	disse
dirais	dise	etc.		

pres. indic. dis, dis, dit, disons, dites, disent

Also its compounds *contre*dire *re*dire *inter*dire

24. dormir.

dormir	dormant	dormi	dors	dormis
dormirai	dormais	avoir dormi	dors	dormisse
dormirais	dorme	etc.		

pres. indic. dors, dors, dort, dormons, dormez, dorment

Also its compound *en*dormir

25. écrire.

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
écrire	écrivant	écrit	écris	écrivis
écrirai	écrivais	avoir écrit	écris	écrivisse
écrirais	écrive	etc.		

pres. indic. écris, écris, écrit, écrivons, écrivez, écrivent

26. envoyer.

envoyer	envoyant	envoyé	envoie	envoyai
enverrai	envoyais	avoir envoyé	envoie	envoyasse
enverrais	envoie	etc.		

pres. indic. envoie, envoies, envoie, envoyons, envoyez, envoient

27. faillir.

faillir	[faillant]	failli	[faux]	[faillis]
faillirai	[faillais]	avoir failli		
faillirais	[faille]	etc.		

28. faire.

faire	faisant	fait	fais	fis
ferai	faisais	avoir fait	fais	fisse
ferais	fasse	etc.		

pres. indic. fais, fais, fait, faisons, faites, font

Also its compounds *dé*faire *re*faire
*satis*faire

29. falloir.

falloir	[fallant]	fallu	faut	fallut
faudra	fallait	avoir fallu		fallût
faudrait	faille	etc.		

Used only impersonally.

30. frire.

frire	———	frit	fris	fris
frirai		avoir frit	fris	frisse
frirais		etc.		

pres. indic. fris, fris, frit, frions, friez, frient

31. fuir.

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC. ETC.
fuir	**fuyant**	**fui**	**fuis**	**fuis**
fuirai	**fuyais**	**avoir fui**	**fuis**	**fuisse**
fuirais	**fuie**	etc.		

pres. indic. **fuis, fuis, fuit, fuyons, fuyez, fuient**

Also its compound *en*fuir

32. gésir.

gésir	**gisant**	———	**gis**	———
	gisais			

pres. indic. ——, ——, **gît, gisons, gisez, gisent**

33. joindre.

joindre	**joignant**	**joint**	**joins**	**joignis**
joindrai	**joignais**	**avoir joint**	**joins**	**joignisse**
joindrais	**joigne**	etc.		

pres. indic. **joins, joins, joint, joignons, joignez, joignent**

Also its compound *re*joindre

34. lire.

lire	**lisant**	**lu**	**lis**	**lus**
lirai	**lisais**	**avoir lu**	**lis**	**lusse**
lirais	**lise**	etc.		

pres. indic. **lis, lis, lit, lisons, lisez, lisent**

Also its compound *re*lire

35. maudire.

maudire	**maudissant**	**maudit**	**maudis**	**maudis**
maudirai	**maudissais**	**avoir maudit**	**maudis**	**maudisse**
maudirais	**maudisse**	etc.		

pres. indic. **maudis, -dis, -dit, -dissons, -dissez, -dissent**

36. mettre.

mettre	**mettant**	**mis**	**mets**	**mis**
mettrai	**mettais**	**avoir mis**	**mets**	**misse**
mettrais	**mette**	etc.		

pres. indic. **mets, mets, met, mettons, mettez, mettent**

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.

Also its compounds *ad*mettre *pro*mettre *compro*mettre *re*mettre *per*mettre *sou*mettre *trans*mettre

37. moudre.

moudre	moulant	moulu	mouds	moulus
moudrai	moulais	avoir moulu	mouds	moulusse
moudrais	moule	etc.		

pres. indic. mouds, mouds, moud, moulons, moulez, moulent

38. mourir.

mourir	mourant	mort	meurs	mourus
mourrai	mourais	être mort	meurs	mourusse
mourrais	meure	etc.		

pres. indic. meurs, meurs, meurt, mourons, mourez, meurent
pres. subj. meure, meures, meure, mourions, mouriez, meurent

39. mouvoir.

mouvoir	mouvant	mû	meus	mus
mouvrai	mouvais	avoir mû	meus	musse
mouvrais	meuve	etc.		

pres. indic. meus, meus, meut, mouvons, mouvez, meuvent
pres. subj. meuve, meuves, meuve, mouvions, mouviez, meuvent

Also its compound *é*mouvoir

40. naître.

naître	naissant	né	nais	naquis
naîtrai	naissais	être né	nais	naquisse
naîtrais	naisse	etc.		

pres. indic. nais, nais, naît, naissons, naissez, naissent

41. nuire.

nuire	nuisant	nui	nuis	nuisis
nuirai	nuisais	avoir nui	nuis	——
nuirais	nuise	etc.		

pres. indic. nuis, nuis, nuit, nuisons, nuisez, nuisent

42. ouvrir.

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
ouvrir	ouvrant	ouvert	ouvre	ouvris
ouvrirai	ouvrais	avoir ouvert	ouvre	ouvrisse
ouvrirais	ouvre	etc.		

Also its compounds *entr'*ouvrir *r*ouvrir
Also offrir
and couvrir
with its compounds *dé*couvrir *re*couvrir

43. paraître.

paraître	paraissant	paru	parais	parus
paraîtrai	paraissais	avoir paru	parais	parusse
paraîtrais	paraisse	etc.		

pres. indic. parais, -rais, -raît, -raissons, -raissez, -raissent

Also its compounds *ap*paraître *dis*paraître
*re*paraître

44. partir.

partir	partant	parti	pars	partis
partirai	partais	être parti	pars	partisse
partirais	parte	etc.		

Also its compounds *dé*partir *re*partir
Also mentir and *dé*mentir
sentir and *ress*entir
sortir

45. peindre.

peindre	peignant	peint	peins	peignis
peindrai	peignais	avoir peint	peins	peignisse
peindrais	peigne	etc.		

pres. indic. peins, peins, peint, peignons, peignez, peignent

Also atteindre éteindre
étreindre

46. plaire.

INFINITIVE, ETC.	PRES PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
plaire	**plaisant**	**plu**	**plais**	**plus**

Like **taire**, except 3d pers. sing. of *pres. indic.* **il plaît**

47. pleuvoir.

pleuvoir	**pleuvant**	**plu**	**pleut**	**plut**
pleuvra	**pleuvait**	**avoir plu**	——	**plût**
pleuvrait	**pleuve**	etc.		

Impersonal only.

48. pourvoir.

pourvoir	**pourvoyant**	**pourvu**	**pourvois**	**pourvus**
pourvoirai	**pourvoyais**	**avoir pourvu**	**pourvois**	**pourvusse**
pourvoirais	**pourvoie**	etc.		

pres. indic. and *subj.* like **voir**.

49. pouvoir.

pouvoir	**pouvant**	**pu**	**peux** or **puis**	**pus**
pourrai	**pouvais**	**avoir pu**	——	**pusse**
pourrais	**puisse**	etc.		

pres. indic. **peux** or **puis, peux, peut, pouvons, pouvez, peuvent**

50. prendre.

prendre	**prenant**	**pris**	**prends**	**pris**
prendrai	**prenais**	**avoir pris**	**prends**	**prisse**
prendrais	**prenne**	etc.		

pres. indic. **prends, prends, prend, prenons, prenez, prennent**
pres. subj. **prenne, prennes, prenne, prenions, preniez, prennent**

Also its compounds *ap*prendre, *dé*pendre
*désap*prendre *entre*prendre
*com*prendre *re*prendre
*sur*prendre

51. prévoir.

prévoir	**prévoyant**	**prévu**	**prévois**	**prévis**

Like **pourvoir** except in preterit.

52. recevoir.

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
recevoir	recevant	reçu	reçois	reçus
recevrai	recevais	avoir reçu	reçois	reçusse
recevrais	reçoive	etc.		

pres. indic. reçois, reçois, reçoit, recevons, recevez, reçoivent
pres. subj. reçoive, reçoives, reçoive, recevions, receviez, reçoivent

Also percevoir and *a*percevoir
concevoir

53. résoudre.

résoudre	résolvant	résolu	résouds	résolus
résoudrai	résolvais	avoir résolu	résouds	résolusse
résoudrais	résolve	etc.		

pres. indic. résouds, -souds, -soud, -solvons, -solvez, -solvent

54. rire.

rire	riant	ri	ris	ris
rirai	riais	avoir ri	ris	risse
rirais	rie	etc.		

pres. indic. ris, ris, rit, rions, riez, rient

Also its compound *sou*rire

55. savoir.

savoir	sachant	su	sais	sus
saurai	savais	avoir su	sache	susse
saurais	sache	etc.		

pres. indic. sais, sais, sait, savons, savez, savent
imperative sache, sachons, sachez

56. servir.

servir	servant	servi	sers	servis
servirai	servais	avoir servi	sers	servisse
servirais	serve	etc.		

pres. indic. sers, sers, sert, servons, servez, servent

57. suffire.

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
suffire	suffisant	suffi	suffis	suffis
suffirai	suffisais	avoir suffi	suffis	suffisse
suffirais	suffise	etc.		

pres. indic. suffis, suffis, suffit, suffisons, suffisez, suffisent

58. suivre.

suivre	suivant	suivi	suis	suivis
suivrai	suivais	avoir suivi	suis	suivisse
suivrais	suive	etc.		

pres. indic. suis, suis, suit, suivons, suivez, suivent

Also its compound *pour*suivre

59. taire.

taire	taisant	tu	tais	tus
tairai	taisais	avoir tu	tais	tusse
tairais	taise	etc.		

pres. indic. tais, tais, tait, taisons, taisez, taisent

60. traire.

traire	trayant	trait	trais	———
trairai	trayais	avoir trait	trais	———
trairais	traie	etc.		

pres. indic. trais, trais, trait, trayons, trayez, traient

Also its compounds *dis*traire *sous*traire

61. vaincre.

vaincre	vainquant	vaincu	vaincs	vainquis
vaincrai	vainquais	avoir vaincu	vaincs	vainquisse
vaincrais	vainque	etc.		

pres. indic. vaincs, vaincs, vainc, vainquons, vainquez, vainquent

62. valoir.

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
valoir	valant	valu	vaux	valus
vaudrai	valais	avoir valu	vaux	valusse
vaudrais	vaille	etc.		

pres. indic. vaux, vaux, vaut, valons, valez, valent
pres. subj. vaille, vailles, vaille, valions, valiez, vaillent

And its compound *équi*valoir

63. venir.

venir	venant	venu	viens	vins
viendrai	venais	être venu	viens	vinsse
viendrais	vienne	etc.		

pres. indic. viens, viens, vient, venons, venez, viennent
pres. subj. vienne, viennes, vienne, venions, veniez, viennent

Also its compounds

*con*venir	*pré*venir
*de*venir	*pro*venir
*rede*venir	*re*venir
*par*venir	*sou*venir

Also tenir and its compounds

*appar*tenir	*ob*tenir
*con*tenir	*re*tenir
*main*tenir	*sou*tenir

64. vêtir.

vêtir	vêtant	vêtu	vêts	vêtis
vêtirai	vêtais	avoir vêtu	vêts	vêtisse
vêtirais	vête	etc.		

pres. indic. vêts, vêts, vêt, vêtons, vêtez, vêtent

Also its compound *re*vêtir

65. vivre.

vivre	vivant	vécu	vis	vécus
vivrai	vivais	avoir vécu	vis	vécusse
vivrais	vive	etc.		

pres. indic. vis, vis, vit, vivons, vivez, vivent

66. voir.

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
voir	voyant	vu	vois	vis
verrai	voyais	avoir vu	vois	visse
verrais	voie	etc.		

pres. indic. vois, vois, voit, voyons, voyez, voient
pres. subj. voie, voies, voie, voyions, voyiez, voient

Also its compounds *entre*voir *pré*voir *re*voir

67. vouloir.

vouloir	voulant	voulu	veux	voulus
voudrai	voulais	avoir voulu	——	voulusse
voudrais	veuille	etc.		

pres. indic. veux, veux, veut, voulons, voulez, veulent
pres. subj. veuille, veuilles, veuille, voulions, vouliez, veuillent

BIBLIOTHÈQUE D'INSTRUCTION ET DE RÉCRÉATION.

This collection was started many years ago with some of the books then, as they are now, most popular with teachers. In the additions which have since been made, the same care has been taken to select from literature of sterling merit those books which are best suited to class-work, and to provide them with discriminating and helpful notes.

Those marked (1) are peculiarly fitted for readers under sixteen years of age; those marked (2), for older ones. Nothing is named in the list, however, which is unworthy the attention of the mature.

ACHARD, AMÉDÉE, AND DE MAISTRE, XAVIER.

(2) **Le Clos Pommier.** Nouvelle, par AMÉDÉE ACHARD. 206 pp.;—et **Les Prisonniers du Caucase.** Par X. DE MAISTRE. 138 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 70 cents; by mail, 75 cents. First story alone, *paper*—teachers' price, 25 cents; by mail, 27 cents.

BEDOLLIÈRE, ÉMILE DE LA.

(1) **Histoire de la Mère Michel et de son Chat.** Par ÉMILE DE LA BEDOLLIÈRE. Nouvelle Edition, avec un vocabulaire par L. PYLODET. 138 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 60 cents; by mail, 65 cents. *Paper*—teacher's price, 30 cents; by mail, 32 cents.

BIOGRAPHIES DES MUSICIENS CÉLÈBRES.

(2) **Biographies des Musiciens Celèbres.** A l'usage des institutions de tous genres. 271 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, $1.00; by mail, $1.07. *Paper*—teachers' price, 52 cents; by mail, 57 cents.

CARRAUD, MME. Z. See SÉGUR.

CHOIX DE CONTES CONTEMPORAINS.

(2) **Choix de Contes Contemporains.** Edited, with notes, by B. F. O'CONNER, B. ès L., Ph.D., Instructor in Columbia College. 300 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, $1.00; by mail, $1.08. *Paper*—teachers' price, 52 cents; by mail, 57 cents.

CONTENTS:—ALPHONSE DAUDET: Le Siége de Berlin—La Dernière Classe—L'Enfant Espion—Les motions d'un Perdreau Rouge—La Vision du Juge de Colmar. FRANÇOIS COPPÉE: Les Vices du Capitaine—La Remplaçant—Mon Ami Meurtrier. ANDRÉ THEURIET: La Saint-Nicolas. EDMOND ABOUT: L'Oncle et le Neveu—La Fille du Chanoine—L'Album du Régiment. THÉOPHILE GAUTIER: Le Pavillon sur l'Eau—Le Chevalier Double. ALFRED DE MUSSET: Croisilles.

BIBLIOTHÈQUE D'INSTRUCTION ET DE RÉCRÉATION.—(*Continued.*)

ERCKMANN-CHATRIAN.

(2) **Le Conscrit de 1813.** Par ERCKMANN-CHATRIAN. With English Notes by F. BÔCHER, Professor in Harvard University. 251 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 90 cents; by mail, 96 cents. *Paper*—teachers' price, 48 cents; by mail, 52 cents.

The most popular of these charming historical tales; too old a favorite with teachers to need recommendation.

(2) **Le Blocus.** Épisode de la Fin de l'Empire. Par ERCKMANN-CHATRIAN. With Notes by Prof. F. BÔCHER. 260 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 90 cents; by mail, 97 cents. *Paper*—teachers' price, 48 cents; by mail, 53 cents.

This book was published at the recommendation of an eminent teacher whose class had just read it.

(2) **Madame Thérèse;** ou, Les Volontaires de '92. Par ERCKMANN-CHATRIAN. With Notes by Prof. F. BÔCHER. 217 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 90 cents; by mail, 96 cents. *Paper*—teachers' price, 48 cents; by mail, 52 cents.

A. M. Elliot, *Johns Hopkins University:*—An especially good and interesting book, and highly merits a wide circle of readers outside of the schools, where it is sure to be extensively used.

FALLET, C.

(1) **Les Princes de l'Art.** Architectes, Sculpteurs, Peintres et Graveurs. Par C. FALLET. 331 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, $1.00; by mail, $1.08. *Paper*—teachers' price, 52 cents; by mail, 57 cents.

A manual of information regarding the Fine Arts, and their most illustrious votaries. Though intended to be within the comprehension of the young, its contents may be of value at any age.

FEUILLET, OCTAVE.

(2) **Roman d'un Jeune Homme Pauvre.** Par OCTAVE FEUILLET. 204 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 90 cents; by mail, 95 cents. *Paper*—teachers' price, 44 cents; by mail, 48 cents.

(See OWEN, Part VIII. of this catalogue.)

FÉVAL, PAUL.

(2) **Chouans et Bleus.** Récits de Vendée et de Bretagne. Par PAUL FÉVAL. Edited, with Notes, by C. SANKEY, M.A. 188 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 80 cents; by mail, 87 cents. *Paper*—teachers' price, 40 cents; by mail, 44 cents.

BIBLIOTHÈQUE D'INSTRUCTION ET DE RÉCRÉATION.—(*Continued.*)

FOA, MME. EUGÉNIE.

(1) **Le petit Robinson de Paris**; ou, Les Triomphes de l'Industrie. Par Mme. EUGÉNIE FOA. With a Vocabulary. 166 pages. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 70 cents; by mail, 75 cents. *Paper*—teachers' price, 36 cents; by mail, 39 cents.

One of the most popular of this series. It is interesting, written in limpid French, and bears a sound moral lesson.

(1) **Contes Biographiques.** Michel-Ange, Sébastien Gomès, Mozart, Haydn, et Watteau. Par Mme. EUGÉNIE FOA. With a Vocabulary. 189 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 80 cents; by mail, 86 cents. *Paper*—teachers' price, 40 cents; by mail, 43 cents.

LA FONTAINE, JEAN DE.

La Fontaine's Fables Choisies. See LA FONTAINE, Part VIII. of this catalogue.

MACÉ, JEAN.

(1) **Histoire d'une Bouchée de Pain.** L'Homme. Par JEAN MACÉ. With a Vocabulary, and a list of idiomatic expressions. 260 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, $1.00; by mail, $1.07. *Paper*—teachers' price, 52 cents; by mail, 57 cents.

Letters addressed to a little girl, with the view of amusing her, while she is acquiring a knowledge of some of the most important facts in the natural sciences. Of especial value in introducing the reader to scientific terms and expressions.

MAISTRE, XAVIER DE.

(2) **Voyage autour de ma Chambre.** Par XAVIER DE MAISTRE. 117 pp. 12mo. *Paper*—teachers' price, 28 cents; by mail, 31 cents.

(See also ACHARD.)

MÉRIMÉE, PROSPER.

(2) **Colomba.** Par PROSPER MÉRIMÉE. 179 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 75 cents; by mail, 80 cents. *Paper*—teachers' price, 36 cents; by mail, 39 cents.

PORCHAT, JACQUES.

(1) **Trois Mois sous la Neige.** Journal d'un Jeune Habitant du Jura. Par JACQUES PORCHAT. 166 pages. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 70 cents; by mail, 75 cents. *Paper*—teachers' price, 32 cents; by mail, 35 cents.

BIBLIOTHÈQUE D'INSTRUCTION ET DE RÉCRÉATION.—(*Continued.*)

PRESSENSÉ, MME. E. DE.

(1) **Rosa.** Par Madame E. DE PRESSENSÉ. With a French and English vocabulary, by L. PYLODET. 285 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, $1.00; by mail, $1.07. *Paper*—teachers' price, 52 cents; by mail, 57 cents.

This book has been reprinted in consequence of the great demand for the foreign edition; the simple, unpretending story having won its way to appreciation as one of the world's classics for the young, particularly girls. It is believed to be more free from typographical errors than the edition printed in Paris, and has the additional advantage of the vocabulary.

ST. GERMAIN, J. T. DE.

(1) **Pour une Épingle.** Légende par J. T. DE SAINT-GERMAIN. With a Vocabulary. 174 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 75 cents; by mail, 80 cents. *Paper*—teachers' price, 36 cents; by mail, 39 cents.

SAND, GEORGE.

(2) **La Petite Fadette.** Par GEORGE SAND. With English Notes, by Prof. F. BÔCHER. 205 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, $1.00; by mail, $1.07. *Paper*—teachers' price, 52 cents; by mail, 56 cents.

See OWEN, Part VIII. of this catalogue.

SÉGUR, MME., ET CARRAUD, MME.

(1) **Contes: Les Petites Filles Modèles,** par Mme. DE SÉGUR, et **Les Goûters de la Grand'mère,** par Mme. Z. CARRAUD. With list of difficult phrases. 98 + 95 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 80 cents; by mail, 85 cents. The first separate, *paper*—teachers' price, 24 cents; by mail, 27 cents. The second separate, *paper*—teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

Les Petites Filles Modèles recounts the haps and mishaps of two little girls. It is something on the plan of "Little Women." *Les Goûters de la Grand'mère* is an account of what was done and said, including many stories that were told, at the little lunches which "Grandma" had served daily in her garden for her grandchildren.

SOUVESTRE, ÉMILE.

(2) **Un Philosophe sous les Toits.** Journal d'un Homme Heureux. Par ÉMILE SOUVESTRE. With Table of Difficulties. 137 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 60 cents; by mail, 65 cents. *Paper*—teachers' price, 28 cents; by mail, 31

OWEN-PAGET (THE) ANNOTATIONS AND TEXTS.

The series comprehends the following French novels, with elaborate English notes by EDWARD T. OWEN, Professor of the French Language and Literature in the University of Wisconsin, and FÉLICIEN V. PAGET, Instructor in French and Spanish in the University of California. It will be noticed that the works chosen are interesting, of unquestioned literary merit, free from violations of English decorum, and of uncommon intellectual vigor. They are arranged in the series in order of difficulty. The purpose of the annotations is mainly pedagogical. They are carefully wrought out on a coherent plan, the work upon each text being taken as a point of departure for the next.

Octave Feuillet's Roman d'un Jeune Homme Pauvre. Notes by Professor OWEN. Text, 204 pp.; notes, 40 pp. 12mo. *Cloth*—teachers' price, 90 cents; by mail, 95 cents. *Paper*—teachers' price, 44 cents; by mail, 48 cents.

Few romances have ever had a wider circulation, it having been translated into all the European languages, and met with a large sale in each. There is nothing in the book to offend the sensibilities of the most fastidious, while the purity and elegance of the author's style is surpassed by no modern writer.

In this edition the text has been treated as a reader to be taken up after the rudiments of grammar are mastered. It furnishes an unusual number of good opportunities to enforce on the spot some of the more important principles of syntax, and the right spots have been found by repeated trial in class.

George Sand's Petite Fadette. Notes by Professor OWEN, assisted by Professor DARMESTETER. (*In preparation.*)

See other edition now published in Bibliothèque d'Instruction et de Récréation.

The student is here introduced to a style marked by differences in vocabulary and idiom, and abounding in "popularisms." As the plan of the annotators contemplates the dropping of regular class exercises on this and the foregoing text as soon as the class are well started in them, the notes to the later portions do more than to put the student in the way of solving actual difficulties: they attempt to forestall errors that experience shows are likely to occur, and to reduce dictionary work to the point where the student may read rapidly enough in private to maintain his interest.

F. Bôcher, *Professor in Harvard College, Mass.*:—The notes are searching, clear, and explanatory to a degree not common.

PLAYS (IN FRENCH).

STUDENT'S SERIES OF CLASSIC FRENCH PLAYS.

Carefully printed texts with full notes. The first two dramas under each author's name were prepared by Professor EDWARD S. JOYNES; the others by Professor LÉON DELBOS. Of the notes, Professor Ferdinand Bôcher, of Harvard University, says: "They are just what notes should be—short, clear, precise, and always to the purpose, sufficiently learned, and yet free from the facile erudition which consists in swelling out the matter by taking with both hands from books not accessible to all, and in referring the pupils to works of all kinds which they will never consult."

CORNEILLE, PIERRE.

Le Cid. A Tragedy. 114 pp. 12mo. *New Edition.* Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

Cinna. A Tragedy. 87 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

Horace. A Tragedy. 78 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

MOLIÈRE (J.-B. POQUELIN).

Le Misanthrope. A Comedy. 130 pp. 12mo. *New Edition.* Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

L'Avare. A Comedy. 132 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

Le Bourgeois Gentilhomme. A Comedy. 140 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

RACINE, JEAN.

Athalie. A Tragedy. 117 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

Esther. A Tragedy. 66 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

Les Plaideurs. A Comedy. 80 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

The plays are also to be had in three volumes, cloth, each containing three plays, at $1.00 a volume (by mail, $1.08). Volume I. contains the first play under each author's name in the foregoing list; Volume II. the second, Volume III. the third.

MENNECHET AND PYLODET.

Theatre Français Classique. Introduction to the French Classic Drama. From *La Littérature Française Classique* of MENNECHET and PYLODET. 114 pp. 12mo. Teachers' price, 20 cents; by mail, 23 cents.

PLAYS (IN FRENCH).—(*Continued.*)

COLLEGE SERIES OF FRENCH PLAYS.

Selected and annotated by Professor FERDINAND BÔCHER. Of the editor's work, Professor A. Marshall Elliot of the Johns Hopkins University says: "The reputation of the annotator of these is sufficient guarantee for their peculiar fitness for the class-room. Professor Bôcher has been happy here in his choice of texts, and has performed the duties of guide to teacher and student with that felicitous literary and artistic sense which characterizes the whole series edited by him."

These plays are also to be had in two volumes, cloth, at $1.00 a volume (by mail, $1.09). Volume I. contains the plays marked (1); Volume II. those marked (2).

KEY.—I. Characters. II. Place of Action. III. Scenes. IV. Period of Action. Where II., III., or IV. are not specified, the play can be performed in any drawing-room and in modern dress. Abbreviations: *m.* = men; *w.* = women.

FEUILLET, OCTAVE.

Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre. Comédie en 5 actes, par OCTAVE FEUILLET. I. *m.* 10; *w.* 6. II. Paris and Brittany. III. Attic-room; Elegant Summer Sitting-room; Park; Hall in the Castle of Elven; Boudoir. (2) 105 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

GIRARDIN, ÉMILE DE.

La Joie Fait Peur. Comédie en 1 acte, par ÉMILE DE GIRARDIN. I. *m.* 3; *w.* 3. II. Country Seat near Havre. (1) 46 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cts.; by mail, 22 cts.

LABICHE ET DELACOUR.

Les Petits Oiseaux. Comédie en 3 actes, par LABICHE ET DELACOUR. I. *m.* 8; *w.* 3. (1) 70 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

LABICHE ET MARTIN.

La Poudre aux Yeux. Comédie en 2 actes, par LABICHE ET MARTIN. I. *m.* 6; *w.* 6. (1) 65 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

SANDEAU, JULES.

La Maison de Penarvan. Comédie en 4 actes, par JULES SANDEAU. I. *m.* 5; *w.* 3. II. Vendée. III. Room in Old Château; Room in Farm-house. IV. 1795. (1) 72 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

Mademoiselle de la Seiglière. Comédie en 4 actes, par JULES SANDEAU. I. *m.* 5; *w.* 2. II. 1817. (2) 99 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

SCRIBE ET LEGOUVÉ.

Les Doigts de Fée. Comédie en 5 actes, par SCRIBE ET LEGOUVÉ. I. *m.* 6; *w.* 8. II. Château de Lesneven, near Vannes, in Brittany; Paris. III. Drawing-room; Fashion-store; Boudoir communicating with store. (2) 111 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

La Bataille de Dames; ou, Un Duel en Amour. Comédie en 3 actes, par SCRIBE ET LEGOUVÉ. I. *m.* 3; *w.* 2. II. Château d'Autreval, near Lyons. IV. Octobre, 1817. (1) 86 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

VACQUERIE (A.).

Jean Baudry. Comédie en 4 actes, par A. VACQUERIE. I. *m.* 5; *w.* 2. II. Paris and Havre. (1) 72 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

MODERN FRENCH COMEDIES.

BAYARD ET LEMOINE.

La Niaise de Saint-Flour. Comédie-Vaudeville en 1 acte, par BAYARD ET LEMOINE. I. *m.* 4; *w.* 2. 38 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

CLAIRVILLE, LOUIS F. N.

Les Petites Misères de la Vie Humaine. Vaudeville en 1 acte, par CLAIRVILLE. I. *m.* 2; *w.* 2. II. Paris. 35 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

FEUILLET, OCTAVE.

Le Village. Scènes provinciales, par OCTAVE FEUILLET. I. *m.* 2; *w.* 2. 34 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

LABICHE ET DELACOUR.

La Cagnotte. Comédie-Vaudeville, en 5 actes, par LABICHE ET DELACOUR. I. *m.* 14; *w.* 3; II. Village and Paris. III. Village Sitting-room; Paris Restaurant; Police Station; Prison. 83 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

LECLERQ, THÉODORE.

Trois Proverbes; par THÉODORE LECLERQ. Containing *Le Bal;* ou, Le Renard et les Raisins—[*m.* 2; *w.* 3].—*L'Esprit de Désordre;* ou, Il ne faut pas enfermer le Loup dans la Bergerie—[*m.* 3; *w.* 3].—*L'Humoriste;* ou, Comme on fait son lit on se couche—[*m.* 3; *w.* 2]. 62 pp. 12mo. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

PLAYS (IN FRENCH).—(*Continued.*)

MAZÈRES, M.

Le Collier de Perles. Comédie en 3 actes, par M. MAZÈRES. I. *m.* 5; *w.* 1. II. Paris. With translations of difficulties. 56 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

MUSSET, ALFRED DE.

Un Caprice. Comédie par ALFRED DE MUSSET. I. *m.* 1; *w.* 2. 56 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

SCRIBE ET MÉLESVILLE.

Valérie. Comédie en 3 actes, par SCRIBE ET MÉLESVILLE. I. *m.* 3; *w.* 2. 39 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

SIRAUDIN ET THIBOUST.

Les Femmes qui Pleurent. Comédie en 1 acte, par SIRAUDIN ET THIBOUST. I. *m.* 3; *w.* 2. II. Baden-Baden. 28 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

THE ROMANTIC FRENCH DRAMA.

HUGO, VICTOR.

Ruy Blas. By VICTOR HUGO. Edited, with Explanatory Notes, by RENA A. MICHAELS, Professor in the Northwestern University, Evanston, Ill. 117 pp. 12mo. Flexible covers. Teachers' price, 40 cents; by mail, 43 cents.

The first of this author's works prepared in a separate edition for American schools.

SELECTED FRENCH COMEDIES.

Original text, with a close English version on opposite pages. Supplemented by a table of irregular verbs. By BAPTISTE MÉRAS, author of *Étude Progressive de la Langue Française.*

VERCONSIN, EUGÈNE.

No. 1. **En Wagon.** Comédie en 1 acte. I. *m.* 2; *w.* 1. II. On a Railroad. IV. 1864. 44 pp. 12mo. Teachers' price, 30 cents; by mail, 33 cents.

No. 2. **C'Était Gertrude.** Comédie en 1 acte. I. *m.* 1; *w.* 1. II. A Gentleman's Apartment. III. 1863. 54 pp. 12mo. Teachers' price, 30 cents; by mail, 33 cents.

PLAYS (IN FRENCH).—(*Continued*)

FRENCH PLAYS FOR CHILDREN.

MADAME DE M.

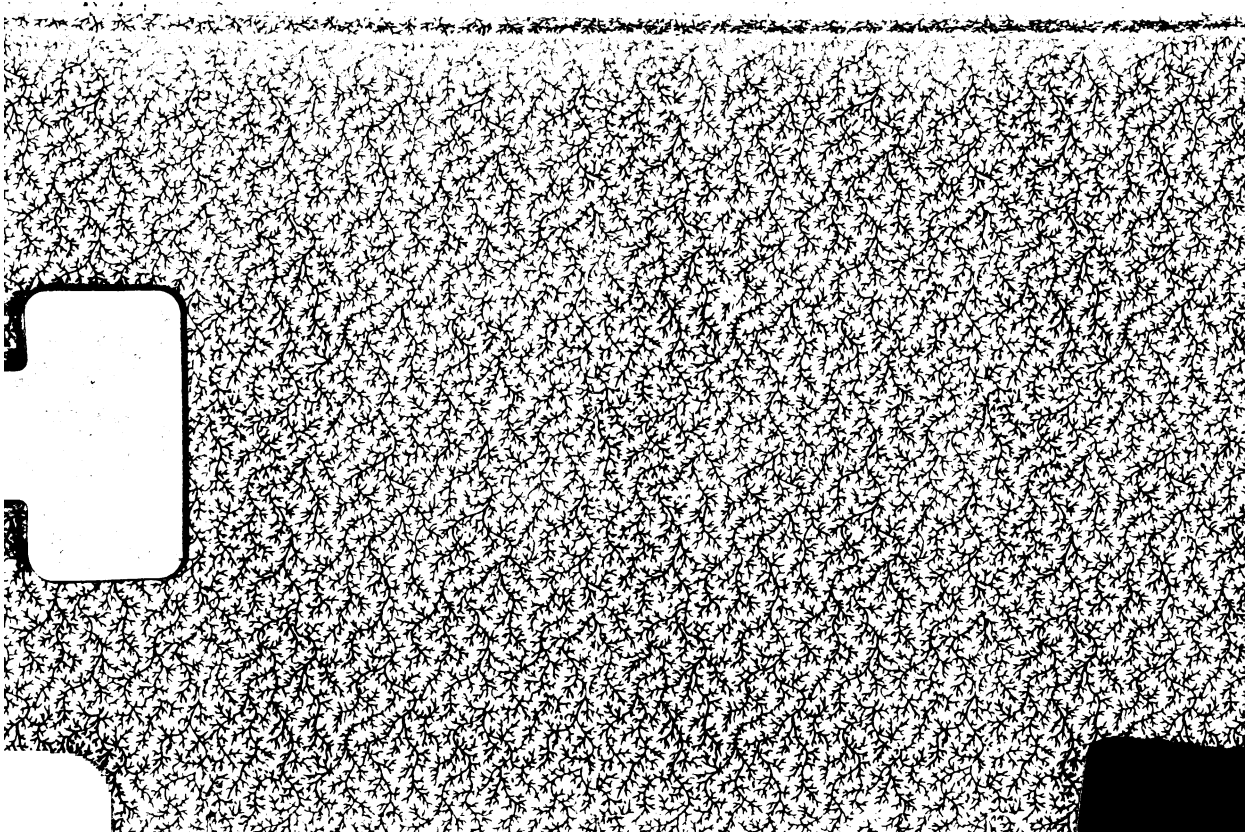
La Petite Maman. Comédie par Madame de M. I. *m.* 5; *w.* 3. 21 pp. Together with **Le Bracelet.** 17 pp. Drame en 2 actes, par Mme. DE GAULLE. I. *w.* 10. II. Garden or Park. 12mo. Paper. With translations of difficulties. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

SOUVESTRE, ÉMILE.

Le Testament de Madame Patural; ou, Ce qui vient du trompette s'en va au tambour, par ÉMILE SOUVESTRE. *w.* 5; 28 pp. Together with **La Demoiselle Saint-Cyr.** Proverbe en 2 actes, par Mme. la Comtesse DROHOJOWSKA. *w.* 5; 26 pp. 12mo. Paper. With translations of difficulties. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

La Loterie de Francfort; ou, l'occasion fait le larron, par ÉMILE SOUVESTRE. I. *w.* 5. II. Country Inn. Together with **La Jeune Savante**; ou, Le Premier Jour de Pension. Pièce en 2 actes, par Mlle. CURO. *w.* 12. 12mo. Paper. With translations of difficulties. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

La Vieille Cousine; ou, Il ne faut pas juger l'arbre d'après l'écorce, par ÉMILE SOUVESTRE. I. *w.* 5. II. Ville-d'Avray, near Paris. 27 pp. Together with **Les Ricochets.** Comédie en 1 acte, imitée de Picard.—*w.* 7. 25 pp. 12mo. Paper. With translations of difficulties. Teachers' price, 20 cents; by mail, 22 cents.

FRENCH PLAYS FOR GIRLS.

Trois Comédies pour Jeunes Filles. Pièces à jouer dans les familles et dans les pensionnats, par Lemercier de Neuville. I. Les Cuisinières, Tableau Culinaire en un acte. *w.* 7.—II. Le Petit Tom, Comédie en un acte. *w.* 7.—III. La Malade Imaginaire, Comédie en un acte. *w.* 6. iv + 134 pp. 12mo. Paper. Teachers' price, 35 cents; by mail, 38 cents.